

Vaja Pchavéla

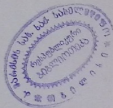


E 10. 798  
4

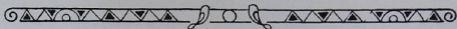


Les chants  
de la nature

ქართული მწიგნობა  
BELLES LETTRES GÉORGIENNES



ვაჟა ფშაველა

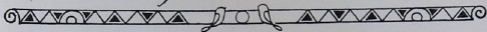


სუნაძის  
პოსტუმი



გამომცემლობა „განათლება“  
თბილისი — 1977

Vaja Pchavéla



Les  
chantres  
de la nature

საქართველოს  
საბავშვო  
საგანმანათლებლო  
ცენტრი  
1993-2000



EDITIONS „GANATLEBA“  
TBILISSI—1977

Г 1+4 Н(Фр) (075)  
899.962.1—3.144—86(075—99.362.1)  
3 192

ქართულიდან თარგმნეს 5. ძაღვიშვილმა და 6. კალატოზიშვილმა  
Traduit du géorgien par N. KADÉICHVILI et N. KALATOZICHVILI

წინამდებარე წიგნი წარმოადგენს ვაჯა ფშაველას რჩეული პროზაული ნაწარმოებების ფრანგულ თარგმანს.

წიგნი დახმარებას გაუწევს ფრანგული ენის შემსწავლელ მოსწავლელ ახალ-გაზრდობას მხატვრული პროზის თარგმანის კულტურის გაუმჯობესებაში, ხოლო ფრანგ მკითხველს გააცნობს ქართული მხატვრული ლიტერატურის ვაჟასეულ ნიმუშებს.

წიგნს ბოლოში დართული აქვს რთული ფრანგული გამოთქმებისა და სპეციფიკური ქართული სიტყვების განმარტებანი.

Nous présentons dans ce livre une traduction française de quelques-uns des récits en prose les plus connus du poète géorgien Vaja Pchavéla.

Cette traduction est destinée aux jeunes lecteurs géorgiens qui apprennent la langue française afin de les familiariser aux problèmes de la traduction littéraire du géorgien en français.

Par ailleurs, cet ouvrage fera connaître au lecteur de langue française un des aspects de la littérature géorgienne.

A la fin du livre l'on trouvera des notes explicatives pour les expressions utilisées dans la traduction et pour certains termes spécifiques géorgiens.

В П 70303—052 266—76  
М 602(08) 76

© Éditions „Ganatléba“, 1976  
გამომცემლობა „განათლება“, 1976

## VAJA PCHAVÉLA

Vaja Pchavéla, de son vrai nom: Louka Razikachvili, naquit en 1861 dans la région montagneuse de Pchavie; d'où son pseudonyme qui signifie en géorgien: originaire de Pchavie.

Il reçut ses humanités au collège pédagogique de Gori. C'est là qu'adolescent il étudie avec passion les philosophes grecs et les classiques de la littérature mondiale. Puis, le collège terminé, il se rend à Saint-Pétersbourg pour y suivre des cours de droit.

A son retour en Géorgie, il enseigne pendant un certain temps, mais il ne peut résister longtemps à l'appel de sa montagne et va s'installer définitivement dans la localité où il a vu le jour, à Tchargali. Il écrit là, au sein de cette nature à laquelle il est si attaché, ses plus beaux poèmes, ses contes et plusieurs pièces de théâtre; faisant, par son œuvre, un don d'une rare valeur à la littérature géorgienne riche déjà d'une existence de plus d'un millénaire.

Gravement atteint, il vient, en 1915, se faire soigner à Tbilissi où il meurt peu de temps après son arrivée. Le jour de sa mort, il exprimera sa nostalgie pour les plantes de sa montagne et c'est en en étreignant une brassée qu'il rendra le dernier soupir.

Il fut inhumé au Panthéon de Mtatsminda (la Sainte Montagne) où reposent les grandes figures de l'histoire de la Géorgie.

Dans les œuvres de Vaja Pchavéla, le lecteur découvre un univers de beauté, de bonté et d'amour, où s'entremêlent souffrances et joies, luttes et malheurs. C'est un univers où l'homme combat avec abnégation pour la conquête du Bien, pour la défaite du Mal, de l'oppression et de la violence.

A l'image de son héros Mindia, Vaja Pchavéla est un sage qui possède des dons miraculeux de la vue et de l'ouïe: Il entend, il comprend ce

que chuchotent dans le tréfonds de la forêt les herbes, ce pour quoi se lamente la violette au pied des rocs. Les monts immenses sont pour lui doués de vie et, s'ils s'élèvent à l'infini, c'est pour effleurer en un baiser le giron immaculé de la voûte céleste; quelle vie anime ces monts que nous voyons aimer, penser, souffrir!

Pour le poète, la vie parcourt la terre entière, tout est Création de la nature. La terre enfante tout ce qui existe autour de nous et vibre pour ce tout d'un amour maternel.

Vaja Pchavéla rêve d'un baume qui puisse adoucir toutes les souffrances de ce monde, en guérir toutes les plaies. Il entend gémir de douleur l'arbre qu'entaille la hache. Il souffre pour le petit daim que le chasseur cruel a rendu orphelin.

La lecture de ses œuvres élève et anoblit l'âme car elles sont l'expression d'un humanisme généreux. Le poète chante l'amour de la contrée natale, l'amour de la liberté, l'héroïsme, la beauté de la vie, les vertus spirituelles, toutes choses qui ont pour fondement le sentiment du Bien et l'amour du prochain. Il nous fait découvrir toute la vaillance, la générosité et la pureté que recèlent l'homme et la nature. Son chant est un hymne puissant à l'immortalité du Bien et de la Beauté.

G. Natrochvili



## LA SOURCE DE LA MONTAGNE

**D**E MA VIE, je n'ai jamais commis de péché. Il n'est pas un être, fût-il même inanimé<sup>1</sup>, qui puisse me reprocher ma malveillance, ma cruauté. Dieu m'a faite telle: je dois couler, couler sans cesse. Tous doivent venir à moi pour assouvir leur soif. Par les brûlantes journées d'été, les bêtes affluent pour boire de mon eau. Le laboureur éreinté vient aiguïser sa faux et sa faucille. Les hommes me boivent à longs traits, mais à peine un sur cent qui parfois s'écrie<sup>2</sup>: „Sois bénie, source froide de la montagne, le meilleur des vins ne t'est pas comparable!“ La plupart se contentent de cracher sur moi!

Oh, Seigneur, comme je me sens heureuse! Quels merveilleux amis j'ai autour de moi! Voyez, tout d'abord ces rochers couverts d'une épaisse mousse verte, dressé au-dessus de moi, encore, ce roc à la face jaune qui me contemple de là-haut, mon bouclier, mon protecteur. Et ces arbres gigantesques, ces peupliers noirs qui atteignent les cieus et empêchent jusqu'aux rayons du soleil de parvenir jusqu'à moi! Ils ont enfoui dans mon giron leurs racines épaisses, tordues comme des serpents. Je ne suis heureuse et sans souillure que sur deux ou trois verstes; après, un fleuve énorme m'aspire, m'engloutit, mon moi, mon nom disparaissent<sup>3</sup>. Je ne suis plus qu'un jouet entre ses mains. Pendant que lui mugit, se tord, assène çà et là ses coups, saccage la surface de la terre, arrache et emporte avec lui les arbres, il m'oblige, moi, à faire de même. Mais à ce moment-là je ne suis plus celle que je suis à l'heure présente, à l'instant où je viens seulement de naître du rocher. Oh, ce fleuve est mon tourment! Que de fois j'entends de ces appels désespérés: „Au secours, un homme se noie, sauvez-le, êtes-vous tous des sans-Dieu!“ Il faut bien l'avouer, j'ai ma part du crime. Hélas de moi!





Ah! Si le Créateur ne m'avait pas faite telle que je suis, s'il m'avait fait couler, couler sans fin, arroser les plantes, arroser la belle poitrine de la terre, désaltérer les hommes et les bêtes! Quel bonheur je ressens lorsque je viens côtoyer l'andromède\* épuisée de sécheresse qui me salue en inclinant la tête et m'enveloppe dans la robe de ses feuilles. Puis lorsque je m'égrène dans la fougeraie et que les plantes font cercle autour de moi et m'interpellent avec effusion: „Salut à toi, source de la montagne, salut!“ Après vient le tour des noisetiers et des ceps de vigne piétinés par l'avalanche; j'imbibe leurs racines racornies et bientôt ils relèvent la tête... Oh, Seigneur, Seigneur, pourquoi fais-tu corrompre tous ces soins à ce vagabond, à ce fleuve détestable, sans cesse tourmenté et agité!

Cette nuit, j'ai fait un mauvais rêve!.. O, Dieu, notre Créateur, notre Maître et notre Protecteur, fais qu'il se réalise pour moi en Bien!.. J'ai vu en songe que j'étais en perdition, la sécheresse, une grande sécheresse s'était abattue sur terre; les herbes, les arbres, nos père et mère, s'étaient desséchés, j'étais moi aussi presque entièrement asséchée. De la branche d'un tremble, la barbue, le joli „oiseau du hêtre“, avait volé jusqu'à moi pour se tremper dans mon eau mais elle ne put même s'y mouiller les ailes et se mit à pleurer. Je voyais cela et mon cœur était au supplice: „Bonté, ma bonté, qu'est-il advenu de toi?“ murmurai-je. La berce\*, l'aspédie\* le jonc, le bouleau, le tilleul et la manciennne\*, tous fanés, disaient, angoissés: „Notre source n'a plus d'eau, secourons-la, Dieu nous préserve qu'elle s'assèche!“ Ils me tendaient du bout de leurs branches, de leurs feuilles, de leurs racines, une ou deux gouttelettes de rosée mais ils ne pouvaient plus m'être d'aucune aide. La terre elle-même semblait s'être tournée contre moi et j'étais sur le point de m'engloutir dans un abîme sans fond. Saisi d'effroi, je me réveillai. Mon cœur tremblait, la sueur coulait sur mon front. Je levai les yeux. Le val était envahi de brume. Le peuplier noir me toucha de ses branches, berça mon lit et me chuchota: „N'aie pas peur, mon enfant, tu ne t'assècheras, tu ne disparaîtras pas!“ A ce moment bondit vers moi à vive allure, son bois rejeté sur ses épaules\*, le cerf „à l'encolure et aux oreilles magnifiques“; lui, si prudent et défiant en plein jour, il se jeta sur mon eau limpide et en but jusqu'à satiété. Je prononçai alors, le cœur apaisé: „Je ne suis pas asséchée, non, je ne le suis pas!“

## LA VIOLETTE

**J**E SUIS NEE dans une vaste forêt.. Tant que je vivrai, ma beauté sera la joie de la forêt, de l'herbe, de ce rocher moussu qui en face me surplombe. J'embaumerai les alentours. Tout le monde m'aime: ainsi, par exemple, cette souche vermoulue ne me quitte pas des yeux, elle me sourit, elle voudrait s'approcher de moi, m'embrasser, mais elle ne le peut, la pauvre, elle ne peut que me sourire de loin, d'un sourire, il est vrai, bien laid, mais quelle bonté alors déborde de sa face! Ce n'est pas seulement pour cette souche que ma personne est source de joie. Les arbres aux cimes desséchées baissent avec ravissement leurs regards sur moi. Ils ont, eux, la tête à tous vents<sup>1</sup> mais ils me couvrent de leurs branches, pensant: „Pourvu que notre violette ne prenne pas froid, pourvu qu'il ne lui arrive aucun mal!“ Ces arbres empêchent l'averse de couler droit sur mon corps: la pluie pourrait d'un seul coup m'arracher toutes mes feuilles. Etre sans feuilles, c'est mourir pour moi.

Tous les arbres: le bouleau, le hêtre, le noyer, le sureau, m'entourent et montent la garde autour de moi: dans leurs rameaux feuillus, ils retiennent l'eau de la pluie qu'ensuite ils répandent, goutte à goutte, en rosée sur moi, m'en baignant le visage. Et moi, je redresse le col, je meurs d'envie de chanter. Oh! pourquoi le Créateur ne m'a-t-il pas accordé ce don, j'aurais chanté les louanges du ciel, des nuages, du soleil et de ces arbres, mes protecteurs, de ces montagnes, de ces vallées, de ces oiseaux dodus aux plumages verts et rouges, qui en se dandinant devant moi, piétinent les feuilles sèches, me gazouillent en plein visage, jouent avec moi, heureux de me voir vivante.

Ma vie qui ne dure qu'un mois vaut bien celle qui en dure vingt-quatre. Je voudrais cependant vivre plus longtemps.



Ce matin, près de moi, un rouge-gorge a poussé son chant. Qu'il était beau avec son jabot rouge, rond et duveteux! Tout comme moi, lui aussi s'admirait, lorgnait ses épaules et sa gorge. Tout le monde s'admire, tout le monde ressent la joie à vivre, tout le monde aime la nature.

Hier le ciel a tonné. Le tonnerre ne nous effarouche pas: il est le messager de la pluie et celle-ci nous allaite dans le giron de la terre. Notre père, le soleil, de là-haut nous regarde. Les plantes sont heureuses quand vient la pluie, elles se gorgent de ce bonheur. C'est alors qu'elles revêtent leurs robes et leurs mantes nouvelles. Voici deux jours que ma sœur, la digitale, a fait son apparition. Sans arrêt, elle baisse et lève la tête, salue tour à tour la terre et le clair soleil. J'écoute les contes de vie et d'amour qu'elle me chuchote, quand soudain elle éclate de rire, me donne un baiser, me couvre de caresses<sup>2</sup>.

Mais hier matin, nous avons pleuré, ma petite sœur et moi. L'homme est sans pitié! il veut profiter, s'emparer de tout ce qui lui tombe sous les yeux<sup>3</sup>, sous ces yeux qui, bien sûr, ne donnent aucun prix à notre beauté<sup>4</sup>. Un homme est passé devant nous. Sur une épaule, il avait une hache, sur l'autre, un fusil. Il s'est approché d'un bel arbre, un hêtre aux larges branches déployées. Il l'a frappé de sa hache et l'a abattu. En tombant, le malheureux laissait entendre des gémissements. Près de nous poussait une orchide. Elle n'avait pas encore eu le temps d'émerger des feuilles mortes. Dans sa chute, l'arbre a éparpillé les feuilles sèches et l'orchide s'est montrée dans sa robe vermeille: le creuset de son cœur était plein de larmes.

L'après-midi, une colombe harassée est apparue. Elle est venue se percher devant nous, sur la branche de l'orme. Puis, elle s'est mise à roucouler, réjouie elle aussi par l'arrivée du printemps, heureuse de revoir toujours paisibles, ces lieux familiers. Soudain un coup est parti. La colombe s'est tue, elle est restée suspendue par une patte à la branche, puis est tombée droit devant moi. Le sang jaillissait de son bec, elle a fermé les yeux. Les feuilles se tachaient goutte à goutte de son sang. La digitale et moi, nous étions toutes tremblantes. Je ne distinguais plus rien qu'un bruit vague, une sorte de brouhaha, une sourde rumeur.

## LES RACINES

**N**ON, TUN'AS pas à avoir peur, nous ne sommes pas des serpents. Que viendraient faire si haut des serpents! Pourquoi as-tu frémi? Nous ne faisons pas de mal à l'homme, nous ne sommes pas vénéneuses.

C'est cette peau grenue et sèche qui nous recouvre qui t'a effrayé? Autrefois, nous avions un tout autre aspect, une teinte bien différente. Le temps, le temps qui coule, nous a transformées et aujourd'hui, si le chasseur ou le berger vient à buter contre nous, il tressaille avant qu'il ne nous ait bien vues de près et qu'il ait compris que nous ne sommes que les racines desséchées du chêne. Ce grand chêne, autrefois, nous ne le laissons manquer de rien, nous étions tout au soin de l'allaiter, de le nourrir. Grâce à notre peine, grâce à notre labeur, le chêne pouvait porter haut la tête et nous aussi, nous étions fières de ce fils altier que nos soins avaient élevé si beau et si ferme.

— Pour vous et votre chêne, j'ai donné toutes mes forces, je vous ai prodigué tous mes soins! — nous disait souvent notre mère, la terre.

Nous n'en continuons pas moins, à genoux, tendues vers elle, à quêmander de la nourriture pour notre cher enfant. Nuit et jour pour lui, nous étions à la tâche. „Nous devons tout faire pour qu'il ne manque de rien“! C'est par ces mots que nous nous encourageions mutuellement.

Repose-toi maintenant, terre, repose-toi! Dorénavant nous ne te harcelerons plus. Nous n'avons plus celui pour qui nous recherchions tes bonnes grâces et ta clémence. Nous aussi, nous nous desséchons un peu plus chaque jour; les êtres desséchés et les morts ont-ils besoin de nourriture?

Un homme cruel a blessé notre cœur, il a tué notre fils et nous a laissées en larmes. Avec sa hache, il est venu abattre le chêne; il n'entendait ni nos gémissements ni ceux de notre fils. Quand on nous frappe de la ha-



che, nous gémissons, mais vous, les hommes, vous appelez cela des „coups“. Nous saignons, mais notre sang, vous l'appelez „sève“... Ou peut-être pensez-vous que nous ne sentons rien puisque nous ne griffons pas de nos ongles des visages, puisque notre bras ne se lève sur personne, puisque notre bouche ne profère pas d'injures, puisque nous ne pourchassons personne, puisque nous n'accueillons personne, la face menaçante!.. „J'abats le chêne!“ — disait l'homme à son compagnon, comme s'il n'en était de rien<sup>1</sup>. Il ne voyait pas que sous terre, en silence, nous versions des larmes et que même la terre, prise de pitié<sup>2</sup>, s'était mise à pleurer. „Pauvres malheureuses! — grondait-elle, pour qui, pour quoi vous êtes-vous donné tant de peine? Et moi, qui me donne tant de mal, qui donc m'en sera reconnaissant?!

Voilà ce que disait la terre et néanmoins elle continuait de nourrir les hêtres, les bouleaux, les trembles qui de loin lui tendaient leurs racines... Terre bénie, elle ne sait rien refuser! Elle est la mère de tous, elle a souci de tous, tous sont agrippés à elle. Que ton sein soit béni, mère nourricière!

Mais que peut-elle, la pauvre? Le sort la frappe, elle aussi. Depuis deux jours, nous ne cessons de pleurer, nous avons le cœur lourd à la pensée d'avoir à quitter ces lieux où nous sommes nées, où nous avons grandi, où nous avons senti vibrer la vie. Dieu! Qui sait ce qui nous attend, ce qu'il adviendra de nous<sup>3</sup>? Notre demeure s'affaisse, s'écroule chaque jour davantage, le sol se creuse et nous sommes maintenant sans toit, nues et affamées. Bientôt nous nous détacherons du sol, nous coulerons vers le bas et le ravin sans fond nous engouffrera. Dieu sait ce qui nous attend là-bas? Quel sol nous recevra? Serons-nous mortes à jamais ou la terre, peut-être encore une fois, nous recouvrira-t-elle et nous donnera-t-elle de quoi vivre<sup>4</sup>? Qui sait, quelque torrent tumultueux nous jettera-t-il dans un désert où nous nous dessécherons, brûlées par un soleil ardent qui nous effacera pour toujours de ce monde!

Seigneur, ne nous abandonnez pas! Destin, ne vous détournez pas de nous! Terre, notre mère, donne-nous un nouveau gîte! nous avons soif de vie, de labeur; nous voulons encore nous atteler à la tâche, peut-être, une fois encore, un enfant s'élèvera de nos racines! Peut-être aurons-nous encore cette joie!.. Forces de la nature! Accordez cette grâce aux malheureuses racines qui vous adressent cette prière!..



## LE VIEUX HÊTRE

**M** OI AUSSI, comme vous tous, j'aime les hautes montagnes que parent la verdure et les fleurs, j'aime l'odeur du printemps, j'aime la jeune herbe lorsqu'elle se dresse victorieuse de la glace fondue; elle émerge, innocente et virginale; n'osant encore se montrer, elle lève un regard timide sur le soleil et le monde, et son tendre visage languissant reflète alors le plus sublime des amours; ne semble-t-elle pas murmurer: „je renais, Gloire à mon Créateur!“ Quelle joie pour nos yeux: la tiédeur du printemps a insufflé la vie aux arbres jusqu'alors transis, les uns se sont couverts d'un doux feuillage, les autres de fleurs. Alors la forêt profonde, touffue, obscure et silencieuse, n'a pas son égale.

A l'heure présente, cependant, j'oublie tout cela, il n'y a plus pour moi que cet arbre desséché, le hêtre qui se dresse sous mes yeux dans la vaste forêt, au sommet d'un roc velouté de mousse verte. Les autres arbres se tiennent à distance de lui, comme s'ils s'étaient sciemment écartés de lui, et le toisent avec dédain. Tout près de lui ont poussé quelques pieds de framboisiers au feuillage tout mordillé par les daims et les cerfs. Ils ont tendu leurs corps pour pouvoir contempler la rivière qui coule en bas. Quelques réglisses ont grandi sur ses racines qu'ils couvrent hiver comme été de leurs vertes feuilles dentelées. Le vieux hêtre a perdu toute apparence de vie: il ne lui reste plus que trois branches à mi-hauteur du torse, sa cime depuis longtemps est brisée et pend, empêtrée sur la pente du ravin. Une seule de ses branches donne, une fois l'an, naissance à trois ou quatre pâles feuilles, jaunes et flétries.

Les autres arbres, eux, se tiennent alourdis de la grasse nourriture que leur procure la nature. Ils n'ont pas un regard pour le vieil arbre desséché, ils l'ignorent. En hiver, toutefois, lorsque leurs habits de neige tombent en lambeaux et que leur maigreur les apparente quelque peu à lui, ils daignent lui jeter un coup d'œil furtif. C'est l'époque où „la fée des



E-10.798  
4



aulnes<sup>14</sup>, aux cheveux épars, à la face ronde et claire, console la nature, en lui narrant des contes sur l'amour, la vertu et la vie. Ces arbres, alors grondent à l'adresse du hêtre décrépit: „Pourquoi as-tu cet air ébahi, pauvre de toi<sup>15</sup>! Ecoute donc ce que nous raconte notre mère!“

En réponse, le vieux hêtre fait entendre un profond gémissement. Il n'accueille ni rejette les paroles de ces arbres orgueilleux. Il écoute les contes de la fée. Chaque mot l'atteint en plein cœur et il pleure en silence.

Pauvre hêtre! Autrefois, lui aussi, se tenait fièrement campé, sa tête dépassait de loin les autres arbres de sorte qu'il formait à la forêt, de ses larges branches feuillues, une toiture. L'aigle de la montagne qui passait par la plaine, faisait une halte à son sommet et lançait de là ses abois hautains. A présent, desséché, prêt à s'écrouler d'un instant à l'autre, le hêtre est l'image d'un agonisant. Son pauvre torse est écorché par endroits, mettant à nu ses côtes<sup>16</sup>. Sur l'un de ses flancs, l'écorce s'est détachée tout du long et pend presque jusqu'à terre, comme si on l'eût éventré d'un coup de poignard. Les vers pullulent très certainement sur ce hêtre desséché car quand je passe à ses abords, je vois toujours un pivert perché sur son tronc. Et sans trêve, l'oiseau détestable, de son maudit bec, frappe l'arbre de toutes ses forces; il hulule, il glapit, comme pour l'agacer. En plusieurs places il a creusé le tronc du hêtre jusqu'à son cœur auquel il va maintenant s'attaquer. Le hêtre sec, lui, est toujours debout, calme et impassible; il n'exprime ni joie, ni colère.

Quand le vent se lève, les autres arbres se balancent mais le vieux hêtre reste immobile: autrefois, plein de santé et de vie, il devenait, au souffle du vent, pareil à une mer houleuse. De ses branches et ses feuilles s'élevait un grondement de tonnerre. Ses branches battaient et frappaient la terre avec arrogance. Oui, tel était le vieux hêtre en ce temps-là. Aujourd'hui, décrépit, il ne peut plus suivre, comme les autres arbres, l'élan du vent, il ne peut plus, comme par le passé, tendre, intrépide, son poitrail à la tempête. Mais le hêtre sec ne pliera pas le genou. S'il est un jour arraché, eh bien, il sera arraché, il s'abattra, se couchera sur le flanc et ses racines apparaîtront, elles leveront leurs têtes vers le ciel comme si elles étaient en prière et qu'el-

les imploraient le secours de Dieu. En été, le hêtre sec est encore plus pitoyable: les autres arbres se sont parés de vert feuillage, ils ont bon pied, bon œil, ils n'ont nul souci, des nuées d'oiseaux sont perchés dans leurs branchages et chantent; les colombes roucoulent, le chardonneret lance ses roulades sans fin, le vanneau sautille inlassablement d'une branche à l'autre et emplit les alentours de son sifflement; le chevreuil et le cerf, le col gracieusement dressé, prennent le frais sous leur ombrage. Ces arbres grassement feuillus regardent avec morgue le pauvre hêtre desséché; celui-ci les rebute et ils ne manquent pas de le lui dire: „Fis ta laideur rejaillit sur nous!“ Ils ne savent pas qu'on l'évoque plus souvent qu'eux, qu'il y a des gens, oui, il y en a, qui trouvent de la beauté à ce vieux hêtre que le malheur a vaincu et ils ne l'en aiment que plus... Au village, au moins trois fois le jour, il est question de lui. Un père demande à ses enfants: — Où avez-vous mené les bêtes? Ceux-ci, pointant du doigt vers le vieux hêtre, indiquent un lieu en deçà ou en delà<sup>5</sup> en contrebas ou plus haut.

Ou encore, une nouvelle se répand au village: — Un tigre a fait sa tanière dans le roc, au pied du hêtre sec; tout autour, les chasseurs ont vu les traces de la tigresse et de ses petits.

Ou bien encore, l'on entend cela: — J'ai trouvé cet amadouvier\* sur le vieux hêtre.

Il est des arbres stupides qui ne savent pas que les gens n'ont pas oublié le hêtre sec et qu'ils se le rappellent tel qu'il était dans sa gloire.

La nuit, il arrive aussi, mais très rarement, qu'un hibou se perche dans les branchages du hêtre sec et ressasse de sa voix de châtré sa question désespérée: „L'as-tu trouvé?“ A la fin, las de lancer toujours ce même appel, il lui paraît s'entendre répondre: „Non! Non!“ et il laisse tomber tristement sa tête sur sa poitrine et, à voix basse, répète pour lui-même: rrrou-rrrou!

En hiver, le loup vient parfois auprès du hêtre sec et, blotti contre lui, il hurle de faim. Le vieux hêtre reste insensible, il ne fait entendre ni paroles dures, ni paroles tendres, il se tient là, pétrifié. Il ne connaît

ni la haine, ni la pitié; son cœur ne vibre ni à la cruauté, ni à la bonté. Le hêtre sec pense à sa vie, à son passé, à son présent, à son avenir; la tristesse semble avoir poussé de profondes racines en son cœur. Il lui arrive d'abaisser son regard sur une petite pousse verte qui a émergé d'une de ses racines et qui, pour grandir, vit dans l'attente du soleil et de la pluie. Elle est pour le vieux hêtre desséché la seule consolation qui lui reste...



## LES HAUTES MONTAGNES

**E**LLES SONT debout et elles attendent. L'attente des montagnes est infinie, elle a envahi leurs cœurs comme une mer immense. Leurs poitrines palpitent, pétrées d'un rouge sanglant. Sur leurs faces hostiles n'émerge nul autre sentiment. C'est là signe d'attente. Nul ne sait ce qui se passe dans leur âme, quel feu y brûle et y flamboie.

Montagnes, O, montagnes! Qu'attendez-vous, ou qui attendez-vous? L'amant peut-être que vos yeux n'ont point revu de si longtemps? Ou peut-être avez-vous perdu un enfant? Ou bien encore un frère vous a-t-il quittées pour partir au loin, peut-être est-ce votre mère, et vous ne savez rien d'eux? Nulle réponse ne se fait entendre. Les montagnes sont debout, impassibles. Elles ont attendu, elles attendent et toujours elles attendront. Cette mer d'attente en leur cœur, pourra-t-elle jamais s'épuiser? Telle une divinité, elle est sans fin, sans bornes...

Lorsque tous les êtres de la création: mouches, herbes, fleurs, rivières et la turbulente et inlassable brise s'assoupissent, alors seulement elles laissent échapper des soupirs et s'écouler des larmes. Nous autres, hommes, nous disons alors: „Oh, la tristesse comme un lourd rocher pèse sur mon cœur!“

Pourquoi ne chantez-vous pas, Montagnes? Mourrai-je donc sans avoir connu votre voix, votre chant? Pourquoi ne vous voit-on jamais rire? Montrez-moi au moins votre sourire, Montagnes chères à mon cœur! Peut-il être qu'une seule et unique pensée se soit emparée de vous, soit devenue votre maître, ait fait de vous ses esclaves et ait étouffé tout signe de vie en votre âme et en votre esprit? Non, cela ne se peut. Vous aussi, il vous arrive d'avoir des joies, mais les hommes croient que vous ne pouvez rien ressentir. Je sais, moi, la lumière qui surgit dans votre cœur lors-



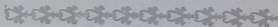
que l'aigle impétueux vient tournoyer au-dessus de votre cime, puis se poser sur votre flanc. Que vous êtes belles alors! Rendues plus belles encore d'être mère d'un fils si beau, si plein d'audace et d'autorité. N'est-il pas aussi votre messager qui informe, entretient Dieu de vous!.

Pensées, idées, sentiments, cela existe-t-il en vous? Et le rêve? Bien sûr que oui! Si non, d'où naîtraient ces fleurs merveilleuses qui ornent votre poitrine? Elles sont votre rêve, votre espérance, votre consolation. Si vous ne vous murmuriez pas à vous-mêmes quelque pensée et que vous n'aviez pas à la cacher aux fils des hommes que nous sommes, vous n'auriez pas à vous dissimuler la tête sous cette écharpe épaisse de brume, à vous recouvrir d'herbe, à écouler des sources froides, à secouer des avalanches, à nourrir les cerfs fougueux? Qui voulez-vous tromper, o, mes chères montagnes?!

Les montagnes sont debout et elles attendent. La pluie pleut sur leurs têtes. L'éclair roussit leur chevelure d'or, la foudre harcèle leurs yeux et souvent vient se ficher comme une flèche dans leur poitrine. Qu'importe! Et souvent la montagne s'écroule à demi et tombe en avalanche dans l'abîme. Qu'importe puisqu'il reste néanmoins des falaises et des rochers pour attendre. Partez, vous qui ne voulez pas rester avec nous là-haut, près du ciel, partez et reposez en bas du dernier sommeil.

La neige s'amoncelle. Il gèle. Il fait froid. La pierre se fend<sup>2</sup>. Les montagnes se sont revêtues d'un linceul, elles ressemblent à des mortes qui nous crieraient de les ensevelir, de les pleurer. Et nous, c'est d'elles que nous attendons d'être ensevelis.

Elles sont debout et elles attendent. Leur cœur a mal, atrocement mal. Cependant elles ne s'alanguissent pas, elles ne meurent pas. Elles attendent. Qui ou quoi? Quelque chose. Oui, quelque chose. Ce quelque chose est de voir l'invisible. Elles ont vu tout ce qui était à la portée de leurs yeux et de leur âme<sup>3</sup>. Leurs yeux et leur âme ont soif maintenant de nouveau. N'est-ce pas là avidité des yeux et de l'âme? C'est bien cela!





## LE FETUQUE

**J**E SUIS UNE herbe de la montagne qui ai poussé au beau milieu d'une des faces de cet immense rocher à pic. A mes côtés il ne peut croître d'autres plantes. C'est pour moi seul que le Destin a écrit: Fétuque! Les rochers seront tes père et mère, ton sort et ta fortune, ton passé et ton avenir!

— Rocher, est-ce bien toi mon père, est-ce bien toi ma mère, est-ce bien toi mon maître et mon protecteur?

— C'est moi, ne crains rien, humble créature.

Je suis entouré de rocs solidement ancrés. On ne sait jusqu'à où s'enfoncent leurs racines; certains d'entre eux ne me prêtent aucune attention comme si je n'existais pas; ils contemplent fascinés les gouffres. Que cherchent-ils là-bas, y ont-ils perdu quelque chose? J'aurais beau les interroger mille fois, ils ne me répondraient pas. Une pensée les absorbe, une pensée indéchiffrable et sans bornes est le vœu de leur cœur. Il arrive parfois au rocher de pousser un soupir, une inquiétude, sans doute, l'habite alors. Tout le reste du temps, ma mère est ferme et inébranlable; ce n'est pas elle qu'effrayerait l'avalanche qui tonne l'hiver au-dessus de nos têtes, dévale en trombe et s'engouffre dans l'abîme. Une fois écroulée en bas<sup>1</sup>, l'avalanche semble avoir enfin atteint au repos et elle exhale un long soupir. De temps à autre, l'on peut même voir le rocher pleurer. Et moi aussi alors je pleure de voir des larmes dans les yeux de ma mère. Elle pleure ses enfants morts gisant continuellement sous ses yeux; qu'elle le veuille<sup>2</sup>, elle n'en pourrait détourner ses regards. Les enfants du rocher, ce sont les pierres entassées au fond du gouffre, les unes sur les autres, ce sont des éclats de sa gorge, les fruits tombés de ses seins...

Regardez là, avec quel regard pitoyable ils fixent d'en bas leurs père et mère; ils semblent les supplier avec ces mots: „Pourquoi ne suis-je

plus près de toi, pourquoi ne me remontes-tu pas là-haut?!<sup>4</sup> S'ils pouvaient même ressentir avidement ce désir, leurs prières et leurs supplications seraient vaines. Mais ils ne peuvent rien. Je les contemple aussi de là-haut et laisse tomber sur eux une ou deux gouttes de rosée. Ils en éprouvent une grande joie.

Ah, si j'avais au moins un ami à qui parler de temps à autre. Bénies soient les fleurs qui me regardent du versant de la montagne d'en face. Tendrement elles chuchotent, tendrement elles chantonnet d'une faible et douce voix; comme moi, elles sont à plaindre car, comme moi, elles sont en adoration devant l'héliotrope. Belle héliotrope, comme tu es loin de moi et comme tu me fais cependant souffrir d'amour!

Je la contemple, je l'admire, les yeux et l'âme éperdus, je l'aime si fort que je ne peux un seul instant détacher d'elle mon regard, mais elle, jamais son regard ne s'arrête sur moi pour redonner vie à mon pauvre cœur consumé et meurtri d'amour; elle regarde le soleil, c'est lui qu'elle aime. L'héliotrope est éprise du soleil. Son visage et ses yeux se meuvent avec lui de l'Occident à l'Orient; lorsque le soleil disparaît à l'horizon, elle sanglote, le cœur peiné de se séparer de l'aimé. Aux larmes de l'héliotrope, je pleure aussi. Hier, m'a-t-il semblé, elle a jeté sur moi un coup d'œil. Non, cela ne se peut<sup>3</sup>, elle est pure, elle est innocente et moi, je suis laid et j'ai péché. Croyez-vous que je mérite d'être ainsi barbouillé de sang et de plumes? C'est ce vieil aigle qui en est toute la cause, cet aigle qui a fait son aire près de moi. Dès son réveil, il se met à pousser d'horribles aboiements, il menace on ne sait qui, il roule des yeux, de ses grands yeux assoiffés de sang, puis part à la chasse du gibier. Tous les oiseaux s'écartent sur son passage. Il revient, rapportant une prise, se pose, toujours sur ce même rocher au-dessus de moi, et commence à la becqueter; le sang dégouline de son bec et coule jusqu'à moi. Comment échapper à cela? Je suis bientôt tout lissé de sang rouge, puis le soleil abaisse sur moi ses regards et dessèche ce sang sur mon corps. Béni soit l'auteur de la pluie! C'est elle qui parfois me lave de ces souillures. C'est certain, c'est à cause de ce sang que l'héliotrope détourne de moi ses regards. Sinon, elle m'eût au moins une fois appelé<sup>4</sup>: „Fétuque, fils du rocher, salut!“

J'aime cette fleur... Les hommes l'appellent héliotrope parce qu'elle a le visage et les yeux continuellement tournés vers le soleil, elle l'adore; ses yeux sont comme ceux de l'enfant qui restent attachés à chaque instant à la mère, de peur qu'elle ne se dérobe à sa vue. Le soleil est la mère, l'héliotrope - la fille du soleil.

Personne ne sait que j'aime l'héliotrope. C'est un amour insensé que le mien. Je ne pourrai jamais aller jusqu'à elle, elle jusqu'à moi, nous ne pourrons jamais nous enlacer. Un tel amour est un supplice délicieux. J'attends avec impatience l'aurore. C'est alors que je vois ma bien-aimée. Quand vient l'hiver, mon cœur s'enténébre et l'héliotrope se fond à la terre. Je voudrais aussi m'y fondre car peut-être alors une parcelle au moins de moi se retrouverait-elle à ses côtés. Quand vient le printemps, l'héliotrope renaît et moi aussi je renais alors. J'oublie que les moisissures et la mousse maculent ma tête, je me prends pour l'héliotrope et je crie follement: „Ma chérie, ma toute belle, ma chérie!“

Oh, que je voudrais savoir où partent en hiver les fleurs? Je crois que cela s'appelle la mort. Qui donc m'a appris ce mot, la mort? C'est ce roc voisin au nez saillant qui fixe l'alentour d'un œil féroce. C'est lui et l'aigle deux fois centenaire. Non, la mort ne doit pas être chose bonne. Hier, lorsque ce vieillard inlassable dévorait la poule de montagne, j'entendais au-dessus de moi les gémissements de la malheureuse, mais lui continuait tranquillement à la percer et à la déchirer de son bec d'acier.

— Fétuque! bête que tu es, c'est ça la mort! — m'a soufflé le roc. Moi, je pleurai de pitié pour l'oiselle. Si c'est vraiment cela la mort, ce ne doit pas être bon...

Une fois, j'ai vu une chose horrible à voir, cela aussi ressemblait à la mort. Cela s'est passé là-bas, sur cette grande prairie que l'on voit au loin. Des hommes en foule sont apparus, venant de deux directions opposées. Tous étaient beaux, tous étaient vêtus de magnifiques habits; ils étaient à cheval, menant avec grâce leurs montures, et avançaient à grande allure les uns à la rencontre des autres. Ils étaient loin de moi et je n'entendais pas leurs paroles. Ils s'attaquèrent, leurs armes lançaient de tels éclairs que mes yeux en brûlaient, éblouis. Ils se jetaient les uns les autres à bas de leurs montures, étaient foulés les uns par les autres, assénaient leurs glaives les uns sur les autres.

A la fin, une brume parut les envelopper qui les cacha à ma vue. La nuit tombait lorsque la brume se dissipa. Je vis alors les cavaliers et leurs chevaux qui gisaient par la prairie, inanimés comme ces rochers-ci. C'était là un tableau à arracher des pleurs et je pleurai. Ils avaient perdu toute leur beauté, toute leur grâce. C'est cela qui me chagrinait, c'est cela que je pleurai.

Soleil, abaisse tes regards sur moi. Pluie, ruisselle sur moi! Toi, le grand rocher, préserve mes racines, garde-les en vie, ne m'arrache pas, ne me déracine pas!

Héliotrope, ma douce, ma belle! J'en conjure ta beauté, jette, une fois au moins de loin en loin, ton regard sur moi, accorde-moi ton sourire! Je suis le pauvre, le misérable fétuque! Aie pitié de moi! Brise de la montagne, qui donne vie à toute la nature, souffle sur moi, rafraîchis mon cœur brûlant.

Et toi, aigle, oiseau altier! Pour l'amour de Dieu, efforce-toi d'épargner à ma vue ces moments où tu verses sans pitié le sang des créatures, à mes oreilles, leurs gémissements, car leurs gémissements sont les miens, ils sont ma plainte, mes lamentations. Toi, notre Créateur, protège-moi, veille sur le fétuque accroché au roc aride.



## LE VAUTOUR CENDRE

### I



ETAIT L'ETE. La montagne verdissait. Il ne restait de neige, en haut, qu'au sommet des pics, et en bas, les restes d'avalanches dans le fond des gorges. Les bergers avaient poussé sur les hauteurs moutons et bœufs mais ils étaient fâchés contre le sort: un mal s'était répandu parmi les bêtes, moutons et bœufs dépérissaient puis crevaient en-

tel nombre que les bergers n'avaient pas assez de bras pour les écorcher; des rigoles de sang venaient grossir la plupart des ruisseaux; d'innombrables charognes gisaient sur les moraines des gorges, près des habitations, autour des bergeries; une époque faste commençait pour les oiseaux et les bêtes de proie; d'immenses vautours, griffons, orfraies, des corneilles, des corbeaux étaient devenus maîtres des lieux; quand ils s'étaient bien gorgés de charognes, ils allaient se poser, repus, sur les rochers avoisinants et ensanglantaient de leurs pattes et de leurs ailes trempées dans le sang, les rosages, les fétuques et les manciennes des rocs.

### II

Un vautour bien gavé se tenait sur la faite d'un rocher. Il s'était tant gavé qu'il soufflait péniblement mais n'en roulait pas moins sans vergogne des yeux, contemplant voracement les charognes entassées au fond du ravin. — Kha! kha! kha! — ricana-t-il enfin, — regardez-moi un peu ce malheureux, cet imbécile, ce pitoyable, ce ver de terre! S'il faisait au moins à lui seul une bouchée à avaler, c'est alors qu'il pourrait me faire des reproches, me blâmer. Je vous le dis, je veux bien être pendu, pecez-nous, moi d'un côté, de l'autre, deux mille rossignols, et vous ver-



rez si je ne fais pas le poids. Quand je cabriole dans les airs, quand je déploie sur toute leur envergure mes ailes, l'œil humain peut m'apercevoir de dix verstes, mais lui, ce moucheron, il faut se trouver tout contre lui pour le remarquer, et encore, à peine; on ne l'a jamais vu voler, il se faufile, paraît-il, dans les buissons et les broussailles, il gazouille je ne sais quoi et c'est pour cela qu'on en dit tant de bien, il gazouille, dit-on, même endormi, les yeux clos. Il n'est pas même de la taille de mes yeux, de mes yeux toujours grands ouverts, toujours à l'affût de la nourriture et de la charogne. Mais lui, il gazouille et gazouille, insouciant du boire et du manger, et clame alentour des malédictions sur moi...

Un „khraant-khraant“ se fit entendre. Un corbeau noir volait vers le vautour. D'abord il entreprit autour de ce dernier quelques hardis jeux d'ailes, il alla même jusqu'à faire claquer une de ses ailes sur celles du vautour car il voulait le faire se lever, mais, n'obtenant pas en réponse le moindre mouvement de l'oiseau alourdi par trop de nourriture, il se posa sur un roc voisin.

— Corbeau, corbeau! — l'interpella le vautour et il se mit à le questionner d'un ton hautain. — Que me disais-tu donc l'autre jour à propos du rossignol, que son chant est beau, n'est-ce pas? Ne disais-tu pas: Ah! que ne suis-je un rossignol?! Tu es un imbécile, un sans cervelle!

— Oui, et je répète ce que je t'ai dit: je n'oublierai de toute ma vie ce chant. Tu ne me croiras pas, mais, tiens, à ce monceau de charognes, je préfère entendre à nouveau son chant.

— Voyons, raconte-moi cela, raconte, une fois encore! — lui demanda le vautour.

— Il chantait d'une façon merveilleuse, merveilleuse! Je me suis plus d'une fois rassasié de charognes, de charognes de bêtes ou d'oiseaux, mais ces plaisirs n'ont jamais égalé celui dont m'a rempli son chant. Lorsque je l'écoutais, mon cœur s'est mis à battre follement, j'entendais moi-même ses coups dans ma poitrine. Toute la nuit il a battu la chamade sans me laisser de répit. Il n'y avait plus sur terre que le bas pré et lui.

— Qu'avais-tu à faire la nuit dans le bas pré?—gronda le vautour.

— Avant que ces charognes n'eussent apparu dans la montagne, je courais la vallée pour y chercher du gibier. Grâce

à Dieu, la pitance n'y manquait pas. Un soir, par mollesse, je n'ai pas regagné la montagne et j'ai passé la nuit dans le bas pré, sur un grand érable. Là, j'ai entendu ce que, de ma vie, je n'avais ouï et qu'il me sera donné peut-être une fois encore d'entendre, la voix du rossignol. Il se peut que je retourne là-bas cette nuit même, je n'ai plus faim, je n'ai vraiment plus faim. J'irai là-bas, je me poserai sur le même érable, et au matin, je serai à nouveau ici. Une corneille était perchée dans le même arbre, sur une autre branche. Elle n'était guère d'humeur mais elle me traduisait néanmoins chacune des paroles du rossignol dont la voix seule me charmait car je ne comprenais pas ses paroles. Cette corneille connaissait bien le langage des rossignols et me traduisait tout dans le détail. Tu la connais bien, hiver comme été, elle traîne dans la plaine et c'était la moindre des choses pour elle que d'apprendre leur langue.

— Que te traduisait-elle, pourquoi ne me le dis-tu pas ? — dit à nouveau le vautour.

— Il disait bien des choses, tant de choses qu'on ne pourrait toutes les rapporter, et d'ailleurs je n'ai pas tout retenu<sup>1</sup>, dit le corbeau. Je m'en souviens par bribes. Voici donc ce que chante le rossignol : „Poussez belles fleurs, fleurs merveilleuses, anges de notre terre, je vous aime, je vous chéris. Sans vous, que Dieu ne m'accorde un jour même de cette existence, car vous êtes, vous, toute ma vie. Forêt, couronne de la terre, reste continuellement profuse en feuilles et en fruits, verdoie éternellement, libre et joyeuse, et qu'il me soit donné à moi, ton pauvre poète, de te chanter<sup>2</sup>, de glorifier ta beauté, tes forces créatrices. Que le moindre péché n'entame jamais ta pureté, sinon amères seraient mes larmes et mon cœur en cendres!

„Sources qui coulez pures et limpides! Vous êtes le lait que la nature fait jaillir pour désaltérer les bêtes, pour arroser les plantes languissantes qui menacent de se faner et de se dessécher, pour leur apporter la vie, leur rendre la fraîcheur, leur faire redresser à nouveau la tête; O, sources bien-aimées, n'oubliez personne, jusqu'au ver de terre, jusqu'à la larve, car eux aussi sont assoiffés de vie. Ne tarissez pas: coulez, égrenez votre filet d'eau. Lorsque je vous contemple, un sentiment très pur, l'amour le plus noble, sourd en mon cœur. Seigneur tout-puissant, bénissez les sources, bénissez les fleurs, étendez votre Providence à la forêt, je me prosterne devant votre gloire et votre grâce!



„Soleil, espoir de toute la création, réchauffe-les, vivifie-les tous de tes rayons bienfaisants, mais ne sois pas porteur de sécheresse, ne brûle pas, ne dévaste pas l'œuvre de l'homme et de la nature; et toi, brise, brise céleste, donne la main au Soleil, fondez-vous l'un dans l'autre et semez le bien sur terre! Forces de la nature, assemblez-vous autour de moi, écoutez ma supplique: voyez ces villages, voyez ces maisons, là pleure l'orphelin, l'indigent, le malheureux. Secourez-les, faites connaître le rire à ces visages en larmes, rassasiez les affamés, bénies soient votre puissance et votre grâce! ... Ah, les malheureux! combien pleurent, combien gémissent et leurs larmes et leurs plaintes forment une mer en mon cœur, elles m'étouffent, meurtrissent ma vie.

„Combien de bergers se lamentent car les vautours et les corbeaux s'emparent de leur gagne-pain; ces oiseaux sont laids, ingrats, méchants, ils se nourrissent des larmes d'autrui, poussent leurs piaulements sur les tombes d'autrui. Les évoquer seulement me remplit d'horreur et de dégoût“... Et le rossignol n'en avait pas fini.

— Quoi donc? Les vautours et les corbeaux? — prononça le vautour d'une voix menaçante: quel toupet, nous mettre sur le même pied que lui<sup>9</sup>, le vautour et le corbeau; nous passerions donc, comme lui, notre temps à gazouiller et nous ne saurions pas goûter des joies de cette courte vie! Comment n'as-tu pas bondi à l'instant même sur lui et ne lui as-tu pas écrabouillé la tête à cette mauvaise graine, à ce va-nu-pieds! Ah, si j'avais été là, je ne l'aurais pas laissé déblatérer contre moi, c'est en deux que je l'aurais à l'instant même fendu, sinon la vie m'aurait été désormais insupportable!

— S'il avait prononcé ces paroles tout bonnement, sans apprêt, j'aurais moi aussi agi comme tu le dis, il les disait d'une si belle manière, si gracieusement que j'en suis resté pétrifié, mes pattes étaient engluées à la branche de l'arbre, mon bec cloué, il avait fait de moi son esclave, il m'avait enlevé toute force. Je suis bien certain que si tu avais été à ma place, tu n'aurais pas élevé la voix, tu n'aurais pas même bronché. Se fâcher? Il n'en est pas question, ce soir même je dois retourner là-bas pour entendre à nouveau chanter le rossignol et si tu en as le désir, peut-être daigneras-tu te joindre à moi. Et tu pourras alors accomplir ta

vengeance. Il est si facile à attraper, à tuer. Il chante sans cesse, les paupières closes; je l'ai vu moi-même le matin, qui, les yeux fermés, chantait sa complainte.

— J'irai avec toi, — dit le vautour. Je vais lui en faire voir de belles<sup>4</sup>, tu vas assister à une fameuse dérouillade!

— Nous verrons, suis-moi, bien alors, partons! — dit le corbeau. On entendit un „khraant“ et le corbeau prit son vol, avec lui le vautour qui ballottait des ailes, et ils firent route ensemble.

### III

Les ténèbres étaient déjà épaisses lorsque le corbeau et le vautour descendirent sur le bas pré et se posèrent sur le grand érable, ils s'installèrent pesamment et replièrent tranquillement leurs ailes.

La nuit était déjà bien avancée. Le cou tendu, tous les sens en éveil, le corbeau attendait avec impatience que le rossignol donnât de la voix. Quant au vautour, avec son bec clos, sa tête vilainement penché sur la poitrine, ses ailes écartées, l'on eût dit un sac blanc posé sur la branche de l'érable.

— Pourquoi ne chante-t-il pas, où diable est-il passé, ce coquin, ce laideron! — dit à la fin le vautour. — Crie-lui donc de se faire entendre!

— Patiente, patiente un peu, — lui répondit le corbeau. — Si je crie, entendra-t-il seulement et peut-être même n'aime-t-il pas chanter sur commande?!...

Le silence dura encore quelque temps, puis il leur sembla entendre une sorte de plainte.

— Ça y est, ça y est, il commence, il commence<sup>5</sup>! — fit, tout joyeux, le corbeau, — écoute, c'est lui, c'est bien lui, il chante, il a commencé, à toi maintenant de nous montrer de quel bois tu te chauffes<sup>6</sup>!

A la plainte succédèrent des sons cristallins d'abord très doux, sereins, et enfin monta une voix céleste.

Le vautour releva la tête, écarquilla les yeux, mal à l'aise. La nuit était maintenant à son plein. Le rossignol chantait et le vautour poussait des: „Oh! Oh! Oh! tu avais raison, le corbeau, vraiment il bouleverse le cœur!“

Le jour se levait, les ténèbres fondaient à la lumière, le corbeau posa son regard sur le vautour et vit deux larmes pétrifiées dans les yeux hideux du vautour. Celui-ci était tout languissant.

— Alors, mon ami, que comptes-tu faire?, tue-le si tu en as le cœur. Pourquoi ne dis-tu rien, tu as ravalé ta langue? — lui dit crânement le corbeau.

— J'étais perdu dans mes pensées, elles m'avaient entraîné bien loin. Non, ce que j'avais juré de faire, je n'en ai plus aucun désir.

— Je te l'avais bien dit que tu n'oserais pas lever la main sur lui, tu t'en souviens?

— Je m'en souviens, tu ne mentais pas, — soupira le vautour.

Il devait être vers les midi; dans le profond ravin, le vautour et le corbeau, côte à côte, lacéraient à coups de bec une charogne.



„ELLE SE LÈVE LA CLARTE MONTE“

**Q**UI DONC disait cela? Où et quand? Il fait nuit. La neige a lissé la surface des monts et des plaines; la terre en est si étroitement bandée et oppressée que ses os craquent et grincent. La nature semble s'être recouverte d'un linceul et reposer dans son cercueil. Aucune voix, aucun bruit, l'on n'entend plus nulle part le tintement des eaux agiles des torrents de montagne. La brise elle-même paraît s'être à dessein immobilisée<sup>2</sup> pour ne pas rompre cette paix totale des choses, pour ne pas troubler le sommeil, le repos dernier de la nature. La forêt est envahie d'une broussaille de neige, on ne distingue plus les troncs et les rameaux des arbres... C'est alors que sur une colline boisée dru se rassemblait une meute de loups. Certains étaient déjà arrivés et se tenaient là dans l'attente des autres. Ils hurlaient pour leurs amis, de leurs voix basses et éraillées: „Venez vite, ne tardez pas!“.

Du village en contrebas montait une rumeur indéfinie, la fumée qui s'élevait des toits s'étendait sur le village en une mante nébuleuse de brume et au-dessus, le ciel incandescent d'étoiles contemplait, muet et pétrifié, la terre.

Cette nuit, les loups doivent rendre visite au village; c'est là leur pensée, voilà ce qu'ils trament. Ils se sont rassemblés parce qu'il n'y a plus rien à manger dans la forêt. Chancelant de faim, depuis une semaine, ils n'ont même plus la force de gratter le sol de la neige et de la glace pour avaler de la terre. Tous ensemble ils forment maintenant une grande meute. Ils claquent tous des dents. Ils sont affamés, cruellement affamés! Ils s'épient les uns les autres, rêvant d'apercevoir sur l'un d'entre eux ne



fût-ce qu'une goutte de sang<sup>3</sup> pour avoir le prétexte de se jeter dessus et de déchiqueter leur congénère de leurs crocs. Mais un seul loup suffirait-il pour tous, ce ne serait à peine qu'une bouchée pour chacun! Bah! cela assouvirait pour un instant au moins leur fringale.

L'assemblée des loups était éloquente à voir<sup>4</sup> à ce moment: certains étaient couchés sur la neige, d'autres se tenaient debout, immobiles, d'autres encore, en file, la queue entre les pattes, mais tous avaient la gueule ouverte. C'est ainsi qu'ils discutaient de l'attaque, de l'incursion qu'ils s'apprétaient à faire.

— Le temps avance, le temps avance<sup>5</sup>, les gars! Il fait bien noir maintenant! C'est le moment d'agir pour ceux qui peuvent compter sur eux-mêmes! — disait le vieux loup Totia.

— Si fait, si fait<sup>6</sup>! — fit un autre loup, — et si nous ne trouvons rien à nous mettre sous la dent dehors, attrapons au moins les chiens. Vous connaissez mes tours? Vous, je vous laisse en embuscade, moi, j'attire le chien, je lui joue le jeu de l'attrape, je lui succombe, je lui fais même un peu la mort<sup>7</sup>, au matin, ça y est, j'ai tout fait, vous n'avez plus qu'à sauter dessus! et à vous alors de montrer votre ardeur<sup>8</sup>!

— Et comment donc! dévorer une charogne, nous nous y entendons<sup>9</sup>! — répondirent les autres en riant. Ils débattaient pour savoir comment pénétrer dans la bergerie. A l'évocation des moutons, tous ouvrirent plus grandes leurs gueules, découvrant des babines flamboyantes où scintillaient comme des braises leurs longs crocs. Ils crissaient des dents, les entrechoquaient dans une frénésie grandissante, si tant qu'<sup>10</sup>ils répandaient autour d'eux des lueurs incendiaires qui éclairaient les alentours.

Mus par l'espoir de manger tout leur saouï<sup>11</sup>, ils se levèrent et partirent en dévalant la pente; Totia avait pris leur tête<sup>12</sup>; le long de la colline, ils coururent en file, puis se mirent en rangs, l'espoir bouillait en leur cœur, mais vous allez bientôt voir que le sort allait leur être traître. Advint ce qu'ils n'avaient pas prévu; il advint ce qui allait démolir, mettre à bas toute leur entreprise; ils en eurent l'échine rompue. Que se passa-t-il donc? N'avaient-ils pas fondé leurs espérances sur l'obscurité? Or, ils remarquèrent qu'à l'orient l'horizon devenait plus clair. Ils se regroupèrent et tendirent tous leurs regards dans cette direction. Bien-

tôt la pointe de la lune apparut. Puis celle-ci se montra toute entière et répandit sa clarté sur la forêt, la montagne, tous les recoins les plus sombres; elle éclaira. Fous de rage, les loups rassemblés criaient: „Elle se lève, elle se lève, la clarté monte!“ Les regards des loups fixés sur la lune étaient autant de flèches sanguinaires, de flèches d'horreur et de haine. Comme ils la maudissaient d'être apparue!

— Malheur à toi, que la peste t'étouffe! Maudit, maudit soit le jour qui t'a vu naître! — grondaient les loups en montrant des crocs: „Ah si seulement nous pouvions l'attraper entre nos pattes, la dévorer, l'effacer de l'existence“. Un vieux loup était le plus furieux de tous, le plus agité.

— Que de fois tu m'as crevé le cœur, — disait-il — que de fois tu m'as mis au désespoir, maudite, peste soit de toi<sup>19</sup>; que de fois n'ai-je été par ta faute au désespoir et n'ont été mes jours empoisonnés. Que de fois aussi ne me suis-je barbouillé le mufle, les pattes et le poitrail, du sang d'innombrables bêtes; les deux longues semaines qui suivaient me voyaient paré de ce sang et je trompais ma faim rien qu'à le contempler sur mon corps. Ah, toi, la lune, si seulement j'avais pu une fois te lacérer de mes dents tranchantes, ah, si seulement le loup Totia avait pu orner ses épaules et ses ongles de ton sang!

C'était également ce que pensaient les autres loups qui, les babines béantes, fixaient obstinément la lune: et la lune montait, montait toujours plus haut, elle se tenait maintenant haut dans le ciel; elle éclairait jusqu'au pied les arbres et les rochers de la forêt, sa clarté atteignait les gorges obscures, elle atteignait également les recoins les plus sombres des ruines de la forteresse et d'habitations délabrées du village, elle avait posé le cierge de ses rayons sur les noires pierres du cimetière qui lui aussi offrait maintenant une apparence de vie et de miséricorde. Tout espoir de chasse ou de rapine s'était envolé. La nuit était l'égale du jour. Que leur restait-il à faire? L'espérance était brisée, ils avaient perdu tout espoir et ils tournèrent alors leurs regards les uns sur les autres, s'examinant, se jugeant pour savoir lequel d'entre eux était de trop, lequel était bon à être dévoré. Chacun d'eux était prêt à bondir sur un autre et à le déchirer.

Le vieux Totia, la tête et la face boursoufflées, était accroupi derrière un buisson, perdu dans ses pensées, il avait souvent connu la faim, il avait

enduré des souffrances sans nombre, aussi ne se tourmentait-il pas pour autant; à la chasse d'aujourd'hui encore il se reposerait sur les autres; les jeunes loups ne partageaient-ils pas toujours leur butin avec lui.

— Eh! Totia! Tu ne nous entends pas! Qu'est-ce que tu as à rester ainsi muet dans ton coin, tu ne vois donc pas où nous en sommes? Nous allons mourir de faim, la race, l'engeance des loups en est à s'effacer de la surface de la terre. Qu'en dit ton grimoire, mon petit père?— lui cria un loup tout en lui lançant un branchage sur la tête.

— Que fais-tu là, imbécile, galopin malappris? — se fâcha le vieux loup. Les autres loups dressèrent l'oreille, — ils sentaient où l'on allait en venir<sup>14</sup>.

— Eh bien quoi? — hurlèrent tous les loups à la fois. — Il a très bien fait, une branche d'arbre sur la tête d'un imbécile de ton espèce, c'est bien peu. C'est des crocs qu'il lui faut, allez-y, des crocs; cette lumière, c'est entièrement de sa faute à lui! — grondaient-ils tous. Ils ne laissèrent guère de répit au vieux loup et après les pattes, les crocs s'en mêlèrent...

— Allons, mon garçon, bas les pattes, allons, restez tranquilles! Que faites-vous là, grossiers garnements? — hoquetait le vieux Totia et tantôt à l'un, tantôt à l'autre, il montrait des crocs mais qui donc en aurait-il pu effrayer? Et en une seconde, il en fut fait de l'existence du vieux Totia<sup>15</sup>. Son âme disparut avec sa charogne. Il ne resta plus un poil de son pelage qui avait supporté tant de misères. Ça et là, tout au plus, pouvait-on voir une trace sanglante, c'était tout. Les loups étaient maintenant un tant soit peu rassénérés<sup>16</sup>, mais la faim était toujours là. Ils se regardèrent les uns les autres, prirent peur les uns des autres, chacun pensant sans doute: pourvu que ce ne soit pas mon tour. Ils eurent peur et se tinrent cois. Ils se fuyaient maintenant les uns les autres et l'on entendait dans les buissons craquer les branches sèches et crisser la neige... La lune, elle, était montée haut, elle avait fendu les eaux du ciel presque jusqu'au firmament, et répandant son pâle éclat, telle la vigie, faisait détalier l'ennemi de la terre entière... Les loups fuyaient en déroute à travers la forêt, répétant tous en écho: „La clarté est là, la clarté est là”<sup>17</sup>!



## RECIT DU PETIT DAIM

### I

**J**E SUIS TOUT petit, orphelin. Le sort a été cruel pour moi. Je suis resté orphelin si jeune! J'ai pour tout vêtement une mince fourrure à poil ras, mouchetée d'œils blancs. Mes dents et mes cornes n'ont pas encore poussé et mes sabots ne sont pas encore raffermis.

Je rôde, égaré. Regardez mes pieds ensanglantés, c'est en descendant dans le ravin pour me désaltérer que je me suis fait mal<sup>1!</sup>. J'ai le cœur bien gros, bien gros<sup>2</sup>... Ma pauvre mère! Tant qu'elle était vivante, elle me caressait, m'allaitait, me choyait, me mettait en garde. Maintenant que vais-je devenir, malheureux que je suis! On ne m'allaite plus; jour et nuit, quand il fait humide, je lèche la rosée de l'herbe et c'est ainsi que je tue mon désir de lait. Je suis sans protection, j'ai continuellement peur, je tremble et j'attends la mort chaque jour. Je rôde, égaré!.. Oh, Dieu, que d'ennemis nous avons!

Tout à l'heure, le cœur triste, je suis allé au bord de la clairière... J'ai jeté un coup d'œil alentour. Tout à coup j'ai entendu le grondement du tonnerre. J'ai levé la tête: un énorme oiseau gris, ailes ramassées, bec ouvert, fondait à toute vitesse sur moi. Effrayé, j'ai bondi dans le bois. Ce maudit oiseau, emporté dans son élan, ne put freiner son vol et tomba juste à l'endroit qu'à l'instant je venais de quitter. Je frissonne encore quand je me rappelle son bec crochu et ses serres pointues. Il était venu là tout droit et ne m'y trouvant point, frappait de ses ailes avec un bruit flasque l'herbe et les racines. Ses yeux jaunes et hideux ont regardé tout autour; irrité par ma fuite, il s'est redressé mais ce faisant, il s'est à demi empêtré dans les ronces et en est sorti à grand peine. Je m'étais réfugié derrière un arbre et le regardais à la dérobee, le cœur battant.



O, ma forêt bien-aimée! C'est toi qui me protège; sans toi, je n'aurais plus même un poil de ma fourrure! Le cœur me dit que je serai la victime d'un ennemi. Je n'ai pas encore d'expérience. Je n'ai vécu qu'une semaine auprès de maman; elle m'apprenait à reconnaître qui était mon ennemi et qui était mon bienfaiteur. Désormais qui donc me l'apprendra? Je me couche toujours dans les herbes pour me cacher, les moustiques et les mouches me tourmentent sans cesse. Je vivais si bien auprès de maman, je respirais si librement...

Vous voyez cette butte boisée qui s'étend là-bas, entre les ravins? C'est là que nous demeurions, maman et moi, sous l'ombrage des forêts touffues. Notre logis était bien dissimulé... Maman se couchait sur la colline, je m'installais auprès d'elle. De trois côtés les arbres nous cachaient et elle surveillait elle-même le quatrième. De temps en temps, elle dressait les oreilles, moi, je la regardais fixement et puis je l'imitais, dressant à mon tour mes petites oreilles.

Trois fois au moins nous avons entendu un bruit extraordinaire, cela ne ressemblait ni au chant de l'eau que j'entends sans cesse, ni aux allées et venues du merle, ni au toc-toc du pic, ni au craquement de la branche qui tombe du haut de l'arbre sec, ni au bruissement du feuillage agité par la brise... j'avais tout de même remarqué une chose: dès que maman entendait ce bruit, elle se levait brusquement et me disait: „Suis-moi, mon enfant, suis-moi!“ et elle s'enfuyait; moi, je la suivais, bondissant de toutes mes forces, je ne savais pas, je ne comprenais pas ce qui l'effrayait! Maintenant je le sais... Oh, que d'ennemis nous avons! O, homme, pourquoi ne me laisses-tu pas aller le cœur tranquille, aller librement, fouler la jolie herbe verte, me tenir sur la butte et jouir de la brise du soir!

Je ne peux sortir de la forêt. Si je vais dans les champs, je n'ai pas le droit de dépasser la lisière du bois, même là, je sens que je perds la moitié de ma vie! Je dois toujours regarder de tous côtés, je dois me cacher derrière les arbres, les rochers, dans les hautes herbes et brouter en tremblant. Hélas! toujours sur le qui-vive<sup>3</sup>, je dois ainsi lentement dépérir? O, homme, est-ce que je suis fautif envers toi!? Dis-moi, est-ce que ma pauvre mère était fautive en quelque chose? Qu'a-t-elle mangé ou bu, qui fût à toi<sup>4</sup>? Pourquoi l'as-tu tuée et m'as-tu laissé sans protection, pourquoi as-tu fait de moi un orphelin? O, hommes! vous comptez sur votre force et sur votre habileté, sans aucun égard pour nous. Vous ne pou-

vez pas comprendre que nous autres aimons aussi la liberté, vous ne pouvez sentir dans votre cœur impitoyable que nous aussi nous aimons la vie, la nature, le frôlement du feuillage, le chant de l'eau que j'écoute si souvent en retenant mon souffle, que nous aimons voir onduler l'herbe, que nous aimons gambader avec les autres bêtes. Mais toi, homme aux yeux sanglants, tu nous cherches avidement, moi et des milliers de mes semblables, si faibles et si vulnérables... Tu es armé, tu t'approches furtivement de nous et tires ta balle traîtresse qui nous arrache à la vie.

## II

Comment n'aurais-je pas peur?.. Il n'y a qu'une semaine que je vois ce monde et déjà, combien de craintes et de chagrins j'ai éprouvés! Avant-hier le temps était pluvieux. Belle, pleine de vie, ma mère se trouvait debout sous un hêtre et ruminait l'herbe avec délice... Moi, je me tenais auprès d'elle, j'étais heureux d'être avec maman, et je ne pensais ni aux ennemis, ni à la mort, car je me reposais entièrement sur elle. Une rosée de pluie coulait limpide des feuilles charnues... Je tendais la tête pour recevoir des gouttes agréables qui me rafraîchissaient.

— C'est bon, n'est-ce pas, mon enfant? — me demandait maman.

J'acquiesçais d'un signe de tête, faisais des bonds, revenais parfois fourrager ma tête dans ses mamelles.

Devant nous un pic contournait un tronc sec et le cognait si fort que je m'étonnais en pensant: ma mère qui est si grande, ne pourrait jamais faire autant de bruit que ce petit oiseau. Il tournait autour de l'arbre qu'il grattait de ses griffes et donnait des coups de bec tantôt ci, tantôt là... Ravi, je suivais des yeux ses espiègleries; tout à coup j'ai entendu un „tchik! tchik!“. Je me suis retourné: un geai planait sur nos têtes.

— Abrite-toi sous moi! — me dit ma mère, — le geai pourrait te crever les yeux!

Je me suis caché derrière elle qui repoussait de sa tête le vilain oiseau; le geai voulait m'atteindre. Après plusieurs tentatives maladroités, il nous a laissés en paix, a sauté sur la branche du hêtre et a commencé à cajoler<sup>5</sup>. Sa voix ressemblait tout à fait à la mienne. Maman m'a dit en souriant:

— Ce geai est un grand coquin, prends garde à lui, mon enfant! Il en veut aux<sup>6</sup> petits noukris\* comme toi!. Il se met à miauler, à gémir et s'il rencontre sur sa route un petit noukri aussi bêta et inexpérimenté que toi, qui, parlant son langage, l'interpelle, — c'est justement ce que veut le geai, — il se jette sur lui et lui crève les yeux.

J'en ai eu des frissons dans le dos.

— Pour rien au monde je ne lui adresserai la parole, je me cacherais tout de suite.

— Oui, oui, c'est ce qu'il faut faire, mon petit! Tant que ta mère sera vivante, tu n'as pas à avoir peur! mais quand je ne serai plus là, alors il te faudra être très prudent!

Combien je manque encore d'expérience, malheureux que je suis!

### III

Une fois il faisait très chaud. Maman s'est levée de sa couche et m'a dit: „allons au bord de l'eau“. Nous y sommes allés; nous avons longé la petite butte aux mauvaises herbes et nous sommes descendus dans le ravin. Ce dernier était si profond que les rayons du soleil n'y pénétraient point; les arbres, penchés de deux côtés du ravin, avaient leurs sommets enchevêtrés. Au bord du ravin, des pieds des framboisiers poussaient sous les arbres, inclinant leurs têtes rouges pour contempler le cours du ruisseau. Celui-ci, froid et limpide, bouillonnait sur les pierres glissantes, bondissait d'un rocher à l'autre, ou, par endroits, stagnait en mares. Maman s'est approchée de l'une d'elles et y est entrée. Je marchais péniblement sur les galets, car j'avais mal aux sabots.

— Viens, mon enfant, entre dans l'eau. Cela est si agréable par une telle chaleur.

Je me suis approché et j'ai plongé d'abord timidement un pied; l'eau était terriblement froide, je me suis rejeté en arrière.

— Elle est froide, je ne peux pas y rester.

— Ce n'est rien, tu dois déjà t'y habituer, mon petit.

Je suis resté dans l'eau quelque temps; puis nous nous en sommes retournés... Au-dessus de nous, on entendait du bruit dans la clairière.

— Ces gens ne sont pas dangereux, — me dit maman, — c'est une femme avec son petit. Nos ennemis, ne font pas tant de bruit. Nous devons tout

de même être prudents: passons par ce taillis, ne nous montrons pas au bord du champ, il ne faut pas qu'ils nous voient.

Ma mère marchait devant. Je ne pus me retenir et je regardai en arrière; je cachai mon corps, on ne pouvait voir que ma tête. A ce moment j'entendis une voix qui criait en bas:

— Oh, maman, le loup, maman, le loup!

— N'aie pas peur, mon petit, où est-il? montre-le moi! — demandait la mère.

— Le voilà, les oreilles dressées! est-ce que tu ne le vois pas? — disait le gamin, les yeux pleins de larmes, en me désignant du doigt.

— Oh, mon mignon, ce n'est pas un loup, c'est un petit daim. Oh, comme il est joli!

— Attrapons-le, je t'en prie! — demanda le petit à sa mère et il s'apprêtait à courir vers moi.

— Non, mon trésor, aie pitié, mon enfant! lui aussi a une mère qui pleurera son enfant!

Je les écoutais en retenant mon souffle et j'étais heureux, j'entendais pour la seule fois de ma vie des paroles de compassion. Je voulais encore écouter, mais maman s'était retournée et accourait me chercher.

— Oh, bêta que tu es! — me dit-elle. Tu crois donc ce qu'ils disent? Qu'est-ce que tu regardes là-bas? Allons vite, suis-moi, ils vont partir et ils indiqueront notre demeure au chasseur qui viendra nous enlever la vie.

Pauvre maman! elle pressentait son sort!

#### IV

Maman a bondi, j'en ai fait autant et nous avons ainsi grimpé la pente. Les derniers mots que j'ai entendus, c'étaient: „Oh, il est avec sa mère!“

Nous avons escaladé la butte aux mauvaises herbes, couverte de pas d'âne; des sources froides en arrosaient les racines. Ça et là, dans la boue, on apercevait les empreintes d'un petit noukri comme moi. Il faisait très chaud; épuisés par cette chaleur, nous nous sommes couchés dans les pas d'âne. Leurs larges feuilles nous protégeaient des rayons cuisants du soleil.

Tout à coup des nuages ont apparu au sommet des monts qui nous entouraient; ils se sont rassemblés. Dans le ciel, le tonnerre a grondé, des éclairs ont jailli en lignes brisées. Des colonnes de pluie s'abattaient sur les monticules et bientôt l'averse s'est mise à fouetter les feuilles des arbres et des pas d'âne dans lesquels nous étions couchés. Le bruit était tel qu'on pouvait penser que la forêt, la montagne et la plaine allaient s'effondrer. Tous les êtres s'étaient tus: les oiseaux n'osaient plus gazouiller ni folâtrer. Le vilain geai qui m'avait tant effrayé, ne me paraissait plus du tout si dangereux. Il était perché sur un jeune hêtre, il avait les yeux fermés, les ailes lui pendaient piteusement et la bave coulait de son bec. Près de lui se tenait un rouge-gorge, oiseau innocent et doux; il avait coquettement abaissé les paupières. Un vanneau est arrivé également en gazouillant ses „piai-piai!“ Le geai a eu peur, il a ouvert soudain ses grands yeux et le cœur affolé de frayeur, se heurtait aux branches à gauche, à droite, en faisant entendre ses détestables „tchik-tchik“. J'ai souri. Jusque là, j'avais pensé qu'il était le plus fort, maintenant je voyais ce qu'il valait<sup>7</sup>.

Le tonnerre a cessé. Les oiseaux se sont mis à chanter en chœur. Les herbes et les feuilles des arbres maintenant versaient des larmes de joie. Maman aimait à marcher sur les herbes lavées par la pluie. Elle s'en allait par les champs et m'emmenait avec elle.

Cette fois aussi, nous marchions à la lisière des champs; nous allions vers la montagne. On entendait le doux son d'un chalumeau. Au pied de la montagne, des moutons paissaient savoureusement l'herbe gorgée de pluie. Le soleil était à demi caché derrière une colline. Ses rayons pâles lançaient leurs adieux aux sommets des montagnes et aux arbres de la forêt.

Un berger enveloppé dans son nabadi\*, était assis au bas de la colline et jouait du chalumeau. Près de lui, l'air farouche, était accroupi son chien à long poil; d'un œil vigilant il surveillait le troupeau et, de temps à autre, lançait un regard affectueux à son maître.

— Nous sommes mal tombés, — me dit maman, — le berger, n'est pas armé, tu n'as pas à avoir peur de lui, mais le chien avec son flair pourrait deviner notre présence et nous poursuivre. Va-t'en, mais aie l'œil; s'il court vers nous, je me montrerai et toi, tu te cacheras dans l'herbe.

En nous voyant, les moutons se sont agités et ont tourné la tête vers nous. Je me suis caché dans un tas épais d'herbe sèche et je ne détachais pas les yeux de ce chien à la queue frisée... Ses aboiements accompagnaient l'effroi des moutons; il a dressé les oreilles et s'est élancé vers moi...

Le berger a jeté un cri. Je me suis mis à trembler. Le chien a vu ma mère et a couru vers elle. Maman s'est élancée comme une flèche et je l'ai perdue de vue en un instant. Des larmes me montaient aux yeux, mon cœur était serré: oh, ma mère, si ce maudit t'attrapait! j'ai entendu un fracas prolongé et un bruit des pierres tombant dans le ravin.

Oh, mon Dieu, s'il avait saisi ma mère et s'il la déchirait de ses dents aiguës! Le crépuscule descendait. Le berger a sifflé ses moutons pour rentrer. Le cœur palpitant, je suivais ses mouvements. Il frappait les pauvres moutons de son gros bâton ou leur lançait des pierres. L'une d'elles a atteint un pauvre agneau, pas plus grand que moi, il est tombé à terre, battant des pattes. Le berger est monté plus haut et a appelé son chien Kourcha. Un moment après j'ai vu, se détachant sur une hauteur, Kourcha, la langue rouge pendante, qui se tenait près de son maître. Je fus effrayé à la pensée que c'était du sang de ma mère que sa gueule était barbouillée.

Le jour était tombé. Autour de moi c'étaient les ténèbres. Nulle part le moindre bruit. Où était ma mère? Était-elle vivante? Et si elle ne me retrouvait pas?

Peu de temps après j'ai entendu bramer; cela ressemblait au cri de ma mère. J'ai répondu. La pauvre est accourue, essoufflée.

— Tu es ici, mon enfant? N'aie pas peur, ta mère est vivante. Le chien et le loup ne peuvent lui faire de mal... Et toi, tu es vivant? — me demandait-elle.

— Oh, moi, oui! — répondis-je.

Ma mère m'a couvert de caresses.

Et maintenant, à qui adresser mes plaintes, qui supplier? Qui possède le pouvoir de me faire revoir les yeux de ma mère?! Oh, pourquoi cet ennemi sanguinaire ne m'a-t-il pas aussi tué en même temps que maman? Pourquoi suis-je resté en vie?



Hier encore je l'admirais, si belle, si pleine de vie, elle était tout mon espoir... Comment pouvais-je imaginer qu'aujourd'hui je l'aurai à jamais perdue ?

## V

Toute la nuit, nous avons marché dans les champs. Nous n'avions plus peur; nous avons poussé jusqu'aux seigles que nous savourions allégrement. Le jour commençait à poindre et nous sommes retournés dans la forêt. Oh, maudite soit l'aube de ce jour! Une herbe épaisse couvrait la plaine. Deux ou trois cerisiers s'élevaient au milieu du champs. Des nuées d'oiseaux, des merles, voltigeaient autour; on entendait leur ramage; les uns arrivaient, d'autres repartaient, emportant de la nourriture pour leurs petits.

Ma mère m'avertit:

— Il faut faire attention! il est dangereux de marcher à cette heure-ci; notre ennemi est sur nos traces qui sont visibles après la pluie.

Ce fut le dernier avertissement de maman! elle était inquiète comme si elle pressentait la mort: elle broutait une feuille, puis se taisait, prêtant l'oreille.

Au-dessus de nous, on voyait des saules alignés les uns à côté des autres; et devant eux, trois ou quatre sveltes bouleaux au feuillage ramassé.

Soudain le coup partit, foudroyant. S'étendant jusqu'aux rocs des montagnes, un tremblement parcourut les feuilles et les plantes; une fumée couvrait l'herbe humide. Ma mère a poussé un seul gémissement et elle est tombée. Oh, malheur à moi! J'étais comme mutilé, je voyais maman rouler en bas laissant des traces sanglantes sur l'herbe. Un jeune homme a bondi de la boulaie, les pans de son tchokha\* gris retroussés.

— Bravo! — s'écria-t-il.

Il courait derrière ma mère, faisant cliqueter sa cartouchière.

Ma pauvre mère! elle tentait de se lever, de se redresser, mais elle s'affaissait à nouveau, tombait et roulait encore. Mes genoux ont fléchi, j'ai failli mourir quand le maudit chasseur a pris son poignard luisant et en a tailladé la gorge de maman. Le sang a jailli, arrosant les arbres.

Oh, malheur à moi! Je voyais tout cela de mes yeux, mais moi, si malheureux, pouvais-je la secourir! Et il a assené sur les mamelles de maman, sur ces mamelles que j'avais sucées, son poignard; il l'a éventrée. Puis l'a chargée sur son dos et s'est éloigné. J'étais en pleurs, un instant après, j'étais sans connaissance.

Depuis lors, je suis à demi-mort, je pleure et les larmes sont ma seule consolation. Je marche et je lance ma plainte aux arbres, aux monts, aux rochers, à la source, à l'herbe, mais ma mère n'apparaît pas, je ne la vois plus, ma chère maman! Je suis orphelin et qui sait de qui je vais être la proie?! Qui trempera ses mains dans mon sang?!



## UNE NOCE CHEZ LES GEAIS

CETTE HISTOIRE s'est passée dans une grande forêt sombre et épaisse, bien loin des villages et des villes. „Quelle est donc cette histoire?“ — me demanderez-vous.

C'est d'une noce de geais qu'il s'agit.

Le geai Zakhara épousait la jolie Quéthévane, célèbre pour sa beauté et sa grande malice. C'était le vénérable geai Thomas qui les bénissait.

Thomas éleva les yeux vers le ciel et prononça les paroles que voici :

— Seigneur, bénissez leur union, inspirez-leur, à tous deux, amour et dévouement! Faites qu'ils se multiplient nombreux comme les poissons dans l'eau et les étoiles dans le ciel. Seigneur, faites que la couche de ton serviteur Zakhara et de ta servante Quéthévane ne soit jamais profanée! Amen!

Disant cela, il posa sur leurs têtes des couronnes de belles fleurs.

— Amen! Amen! — entendait-on en écho de toutes parts.

C'étaient les voix des invités oiseaux: geais, chardonnerets, vanneaux, serins, perdrix, coqs de bruyère, pinsons, rouges-queues, rouges-gorges, pics, tourterelles, colombes et bien d'autres encore.

Les invités étaient si nombreux qu'ils étaient pressés les uns contre les autres: on avait choisit un bon emplacement pour le festin: une clairière parsemée de fleurs sans nombre, couverte d'une herbe épaisse et ombragée de grands arbres. Les fleurs aussi étaient tout en joie, elles étaient conviées à la noce. Tout près coulait une source limpide et froide.

On avait installé une longue table qui pliait sous le poids des mets variés et des fruits. On avait disposé là toutes espèces de vers, vermis-seaux, mouches, moucheron, graines...

On fit asseoir les jeunes mariés sur un divan couvert de fleurs et les convives firent cercle autour. Le grand festin commença. Mangeaille et buvaille allaient bon train<sup>1</sup>. Toutes sortes de boissons étaient offertes et le vin de Kakhétie, couleur de rubis, coulait en fontaine. Tout le monde félicitait les jeunes mariés et leur offrait des présents.

Le pic, perché sur le rameau d'un arbre creux, entonna le Mraval-jamière\*

— Hé, toi le braillard, tu ne bois pas? Voyons, mon petit, il faut te forcer un peu? Allons, tiens, bois ce vin! — crièrent en chœur les oiseaux.

— Attendez, mes amis, attendez un peu! Dieu vous en béniera! Je viens de trouver un vers bien gras, laissez-moi l'extirper et après, vous me donnerez à boire autant que vous voudrez! Tant que je ne l'aurai pas, je ne serai pas tranquille! — répondait le Pic et il se remit à cogner du bec sur le bois pourri.

Toute l'assistance tourna ses regards vers lui.

— Bon, voyons quel gaillard tu es! — lui criaient les oiseaux. Gare à toi! Sache-le bien, si tu ne le déniches pas, tu n'auras pas droit à la bonne chère!

Le Pic cogna et gratta longtemps l'arbre de son bec et de ses pattes et il n'en fut pas pour ses frais; il tira enfin un gros vers, pareil à la dépouille d'un serpent<sup>2</sup> et, du bout du bec, le présenta au jeune couple.

— Vive les jeunes mariés! — cria-t-il à haute voix. Vive la compagnie! Hourra!

— Hourra! Hourra! Bravo le Pic! Bravo! Tu fais honneur à toi-même et à nous tous! — s'exclamaient les oiseaux.

Pour récompenser cet acte de bravoure et comme il se doit à l'égard des jeunes gens méritants, le thamada\* tendit au Pic une corne de bouquetin emplie jusqu'au bord de vin; celui-ci la but d'un trait et la relança, vide, au thamada; pour thamada le choix de l'assemblée s'était arrêté sur le patriarche des oiseaux, ce même Thomas dont nous avons parlé.

— Comment, ici l'on boit, l'on mange et l'on ne chante pas? — cria le Corbeau et il entonna de sa belle voix le Souphrouli\*.

Les autres alièrent leurs voix à la sienne et le chant s'éleva, retentissant si puissamment que la forêt en frémissait toute et qu'un tremble-

ment parcourut la montagne et la plaine. Les fleurs riaient, corolles déployées<sup>3</sup>.

Tout près, un souriceau se tenait dans son trou. Entendant tout ce bruit et ne voulant pas être de reste, il jeta dehors un regard. Il observa longtemps le festin des oiseaux, il avait sous les yeux les mets les plus variés, bien gras, bien onctueux, de toutes les couleurs, et l'eau lui venait en ruisseau à la bouche. Il se retint longtemps, mais à la fin, il ne put y tenir: Advienne que pourra<sup>4</sup>! — se dit-il; il trotтина vers la table, sauta tout droit devant les jeunes mariés et s'assit près d'une assiettée de noisettes.

— Salut et victoire à qui se joint à nous; Salut et victoire, Souriceau! — ramagèrent ensemble les oiseaux, C'est bien à toi, mon garçon, d'avoir pensé à nous! — lui lançaient les convives déjà gris.

— Salut, salut à vous tous, mes bons amis! Longue vie et bonheur à vous tous! Que le Très Haut, notre Créateur, ne vous prive jamais de joie et de succès! — disait le Souriceau en croquant consciencieusement une noisette bien dodue.

— Donnez à boire au Souriceau, versez-lui du vin! — ordonna le thamada. Il lui en faut avaler beaucoup pour nous rattraper!

— Mes bons amis, je ne bois pas de vin! Les noisettes, ça oui, je les aime plus que la prunelle de mes yeux. Continuez à vous divertir, ne vous souciez pas de moi, je vais grignoter ces noisettes.

— „Je ne bois pas de vin?!“ Qu'est-ce que cela veut dire? Tiens, bois, sinon je te le verse sur la tête! — menaça le thamada et il tendit au Pic la corne pleine de vin que celui-ci lui prit des mains et avec laquelle il alla s'asseoir à côté du Souriceau.

— Bois donc, frère! A quoi penses-tu, on est à la noce ici! Croquer des noisettes, en voilà une réponse! Qu'est-ce que tu as à grignoter ainsi? Prends plutôt cette corne! — lui fit le Pic en la lui tendant.

— Non, mon bon ami, Je ne peux pas. Laisse-moi, te dis-je, je ne peux pas. Qu'y puis-je<sup>5</sup>? Mon Dieu, dans quelle histoire me suis-je fourré! — dit le Souriceau en détournant la tête de la corne.

— Versez, versez-le lui sur la tête, à ce malotru! — cria le thamada. Alors, espèce de malappris, tu ne vas pas boire à la santé des nouveaux mariés?!

— Je n'ai jamais bu de vin de ma vie, bonnes gens, et vous voulez que je m'y fasse ainsi, tout de go<sup>9</sup>? Allons, pourquoi insister, pourquoi me forcer? Vous êtes des gens honnêtes, respectables! tenez, je vais ronger un gland à la santé des jeunes mariés!

— Faites-le boire, faites-le boire de force! Ce voyou! C'est trop fort! Il s'amène ici comme une fleur<sup>8</sup> et c'est pour ne pas boire de vin! Faites lui avaler de force, de force! — entendait-on de différents côtés.

Le Pic saisit dans l'une de ses pattes le cou du Souriceau, de l'autre amena la corne à la bouche de ce dernier et lui enfourna le vin dans le gosier.

— S'il n'en tenait qu'à toi<sup>9</sup>, bien sûr, tu ne boirais pas, mais ici, mon petit monsieur, c'est le thamada qui décide de tout; tu vois quelle foule il y a là! Pas un qui ne boive pas de vin, tu es le seul dans ton genre. Allons, un peu de courage! Ah, tu es vraiment un bâtard à faire la moue sur un tel vin, c'est du vrai petit lait!

Le Souriceau avala quelques gouttes à grand mal, il faisait entendre des petits cris plaintifs; c'était l'évidence même, il ne ressentait aucun plaisir à boire.

-- Allons, Souriceau, courage! courage! Vas-y! Comme ça, mais oui, comme ça! Bravo, mon garçon! — c'est par ces mots que les oiseaux encourageaient le Souriceau.

Celui-ci se ramassa, raidit les muscles du cou, affronta le vin et l'ingurgita; en vidant la corne, un peu de vin avait coulé sur sa tunique de velours.

— Hé, toi, balourd! — gronda-t-il au Pic, fais attention, tu verses du vin sur ma tunique. Ce n'est pas une bure vulgaire comme la tienne que tu la traites si grossièrement!

Le Souriceau laissa échapper un profond soupir. Il ne lui restait à lamper qu'une gorgée, il cria:

— A la santé des jeunes mariés! A leur santé! Vive le marié!

— Bravo! Bravo! Il a vidé la corne! Il a vidé la corne!—s'exclamaient des voix enthousiastes.

Bientôt, l'ivresse gagna le Souriceau, il se mit à chanter des bay-ates\* d'une voix aiguë qui perçait les oreilles des convives. Après, il

y alla aussi de la danse. L'assistance se tenait les côtes. Le Pic, entraîné, se joignit à lui et, à deux, ils exécutèrent un davlouri\*. A les voir, les corbeaux se tenaient le ventre, n'en pouvant plus de rire.

— Oh, que je suis fatigué! — dit à la fin le Souriceau. Il était en nage, le sueur coulait sur son visage et son poitrail. Il s'étendit sur place, près de la table, la panse en l'air, soufflant péniblement.

Tout au bout de la table, était assis le rossignol. L'oiseau chanteur n'était pas à la fête<sup>10</sup>, lui, ne riait pas; des yeux il suivait cette scène, triste et pensif.

— Beau Rossignol, pourquoi ne nous fais-tu pas entendre ta belle voix? — lui demandèrent les autres oiseaux.

Le Rossignol refusa de chanter prétextant qu'il n'était pas toujours d'humeur à chanter et justement ce jour-là.

Mais les oiseaux le prièrent tant et tant que le Rossignol céda. Tout le monde se tut. On entendait les mouches voler. Les fleurs retenaient leur souffle et regardaient, énamourées, le poète. Voilà ce que chantait le Rossignol:

Tu es de ce monde le souffle impétueux,  
 Gloire à toi, Gloire à toi, conquérant des cieux!  
 Le jeune époux porte couronne, Gloire à lui!  
 Et à elle, la belle, épousée aujourd'hui.  
 C'est une couronne d'amour que je vous tresse,  
 Je veux qu'en elle toutes les vertus paraissent,  
 A profusion, l'on y verra, en entrelacs,  
 Le Bien, le Beau qui se rencontrent ici-bas.  
 De mes deux mains, avec ferveur, en hyménée,  
 Le cœur ému, sur vos têtes la poserai.  
 L'amour, l'amour seul, règne sur toute mon âme;  
 Une autre paraît et de suite elle s'enflamme.  
 Ce jour, vous fascinez les yeux et les cœurs,  
 Nous offrant la sublime image du bonheur.

A ce moment apparut un cerf; à distance, il écoutait avec une grande attention le ramage des oiseaux et les roulades du rossignol. Au chant du rossignol, le chagrin déferla dans son cœur. Des souvenirs remon-

taient qui voilèrent ses yeux; il soupira, puis s'en retourna, disparaissant dans les profondeurs de la forêt.

Les oiseaux joignirent leurs voix à celle du rossignol. Ils chantaient tous ce même chant, mais chacun de la voix qui lui était propre. Ce chant célébrait la nature, il parlait des bontés de la forêt et de la terre auxquelles les oiseaux rendaient grâce.

A ce moment, l'aigle survola l'assemblée en promenant sur elle son regard. „L'Aigle! l'Aigle!“ — entendait-on murmurer. „Le roi arrive!“

Tout d'un coup, toutes les voix s'étaient tuées, personne n'osait parler, chacun avait avalé sa langue. Un frémissement, un tremblement les parcourut tous.

Et vraiment, l'aigle était terrible à voir: Que voulait-il? Il lui suffisait de frapper un seul coup pour réduire en poussière cette foule d'oiseaux.

— Mes amis, pourquoi avez-vous peur? Pourquoi ce silence, parlez, dites quelque chose. Comment donc notre roi pourrait-il souhaiter nous exterminer? Se le permettrait-il seulement?— dit le patriarche des geais. Si vous me le dites, je vais le convier à l'instant parmi nous.

Certains des oiseaux étaient contre, disant: qui de nous supporterait de le voir nous faire les gros yeux<sup>11</sup>? A quoi bon? Nous ne pourrions plus nous amuser en sa présence.

D'autres, au contraire, approuvaient le patriarche, criant: Invitons-le!

En un glissement, l'oiseau patriarche s'éleva droit dans le ciel et vint tourner aimablement devant le roi des oiseaux. Celui-ci ne modifia pas même son allure, ne lui prêtant pas plus d'attention qu'à une mouche.

— Salut à Votre Majesté! — fit le Geai, s'inclinant, tête découverte, devant le roi.

— Salut, Geai! — répondit gravement l'Aigle.

— Grand et cher Roi, nous vous prions instamment d'honorer de votre présence notre noce. Nous vous le demandons de tout notre cœur. Tous vos sujets vous adressent cette prière à genoux; si Votre Majesté daigne accepter notre compagnie, nous vous en aurons une gratitude infinie, nous vous entourerons de tous nos soins zélés.

— Pourquoi pas? — dit l'Aigle,—conduis-moi!



Le Geai plongeait vers le sol et l'Aigle, repliant ses ailes puissantes, s'abattit à sa suite. On eut dit que le ciel même venait d'être arraché et précipité vers le sol.

Toute la nuée des oiseaux prit son essor<sup>12</sup> et à grand renfort de cris et de pépiements, vola à la rencontre de son roi. L'Aigle salua l'assemblée avec sa majesté coutumière. L'on s'empressa à son arrivée et on le convia à la tête de la table. Tous se tenaient debout, tête nue. Seul le rossignol ne se trouvait pas là.

— Vous pouvez vous asseoir! — leur dit l'Aigle, et les oiseaux prirent place selon leur rang et âge.

Cela se passait un lundi. Les bûcherons et les chasseurs étaient fort étonnés. Il disaient: „Qu'est-il arrivé? Où sont passés les oiseaux? Pourquoi n'en entendons-nous pas gazouiller un seul?“

Pouvaient-ils seulement savoir que les oiseaux assistaient tous à la noce des geais et que là-bas, ils festoyaient dans la joie!

On présenta à l'Aigle des cornes pleines de vin; il les vidait bien volontiers et bientôt il devint très gai; il entonna de sa voix hideuse un chant héroïque. Les convives en eurent des frissons.

— Seigneur, faites que notre roi ne se mette point en colère! — priaient les oiseaux, — sinon, il nous massacrerait en un instant.

L'Aigle n'était pas en colère, loin de là<sup>13</sup>, il demandait aux oiseaux de se divertir, de danser, de chanter. Mais ceux-ci en avaient soudain perdu le goût. Ils ne comprenaient même pas ce qui leur était arrivé. Pour leur insuffler du courage, l'Aigle ordonna que l'on souffla de la trompette et du cor.

Aussitôt dit, l'ordre fut exécuté et l'Aigle lui-même se prit à danser, dandinant vilainement sur ses pattes; ses griffes vigoureuses eurent bientôt fait d'écraser presque toutes les fleurs de la prairie.

Cependant personne n'osait entrer dans la danse. Enfin, ce fut le Souriceau qui en eut l'audace: il se lança dans un lekouri\* endiablé, agitant ses pattes avec une telle frénésie qu'une buée de poussière monta jusqu'au ciel.

Pris au jeu jusqu'à l'exaltation<sup>14</sup>, il alla jusqu'à bondir par dessus la tête de l'Aigle. Le roi, quelque peu mécontent de cette gaminerie stupide de son sujet, ne dit rien par politesse et en égard à la fête, mais il

roudroya le petit animal d'un regard tel que ce dernier en faillit rendre l'âme. Ce regard lui avait fait perdre tous ses moyens; il se sentit mal, alla s'allonger sous un arbre et se couvrit d'une feuille sèche de tremble.

Le Pic était le plus hardi d'entre tous les oiseaux rassemblés. Il était déjà bien éméché et poussait ses bayates d'une voix si forte que tout en était ébranlé alentour. Son audace allait croissant au point qu'il alla jusqu'à s'en prendre au roi<sup>16</sup>:

— Qui donc t'a fait roi? — lui dit-il, — quand t'avons-nous donc élu?

— Tais-toi, misérable! — murmuraient les oiseaux, que dis-tu là? Quelle insolence! Mais, tais-toi!

— Ah, non! Je ne me tairai pas! Dites-moi, pourquoi dois-je me taire, hein? — continuait le Pic pris de boisson. — Ah, vous êtes beaux, vous<sup>16</sup>! Vous le détestez tous dans le fond de votre cœur, mais personne n'ose rien lui dire en face. L'audace, mes petits amis, c'est de parler carrément!

Les incartades du Pic faisaient bien rire l'Aigle, mais ces offenses faites à leur roi contrariaient fort tous les oiseaux réunis là; ceux-ci saisirent le Pic, lui coincèrent dans le bec un rameau tors et l'attachèrent à un arbre. Le Pic était tout attristé, il ne pouvait émettre un son et ne comprenait pas pourquoi on l'avait si durement puni.

Pendant ces allées et venues des oiseaux, le Renard s'était furtivement approché des lieux. La bête perfide les avait longtemps guettés de la lisière de la forêt et attendait ce moment: „Mon heure viendra quand ils seront bien ivres“, — avait-il pensé. Les oiseaux l'aperçurent juste au moment où il allait happer les jeunes mariés. Il se fit un grand bruit, des cris retentirent et les oiseaux s'élevèrent en essaim dans les airs; le bec ouvert, l'Aigle se rua sur le Renard et l'acheva en un instant.

Les oiseaux s'étaient éparpillés; certains s'étaient perchés dans les arbres, d'autres tournaient en cercle au-dessus. Il ne restait plus à terre que l'Aigle et le Pic. Quant au Souriceau il se sentait si mal que, dès l'alarme donnée, il avait rejoint son trou.

L'Aigle délivra le Pic de ses liens et lui dit:

— Je te pardonne ton outrecuidance car tu étais ivre, mais prends garde de ne pas recommencer, sinon il en cuira à ta peau <sup>17</sup>!

Il prit son envol, monta, monta très haut comme s'il voulait se confondre avec le ciel où il décrivit de larges cercles.

Quéthévane et Zakhara s'étaient éclipsés au cœur de la forêt. Ils passèrent le reste du jour en tendres caresses et en enlacements, puis, la nuit venue, s'assoupirent côte à côte sur la branche d'un hêtre.



## LES COLOMBES

**L**E PRINTEMPS était arrivé. Le blé en herbe luisait, l'eau des neiges en fonte courait rapide à travers les prairies et les vals. La mer aussi avait mué, boursoufflant ses crêtes. Ses bords, envahis l'hiver de touffes de tiges jaunâtres, s'étaient mis à verdoyer. C'était la tombée de la nuit<sup>1</sup>. Deux colombes venaient de se poser au bord de l'eau, harassées après la longue traversée de la mer. La mère et son petit, semblait-il. Bec sur bec, elles chuchotèrent assez longtemps puis s'assoupirent... La mère colombe se réveilla et poussa un long soupir.

— Qu'as-tu à soupirer? — demanda son petit.

— J'ai fait un mauvais rêve: la neige nous avait surprises dans notre vol, le brouillard pesait sous nous, nous ne trouvions plus notre chemin, notre nid était tout enneigé, nous ne trouvions plus de graines, nous allions mourir de faim. Nous nous sommes posées sur un arbre tout givré de neige, des glaçons pendaient à ses branches que le gel avait rendues cassantes; nous nous sentions toutes deux au plus mal<sup>2</sup>, nos corps tremblaient et nos yeux ruisselaient de larmes. Cinq chasseurs ont soudain surgi qui arrivaient par cinq voies. Ils ont tiré sur nous. Tu as eu du duvet arraché et le bout du bec emporté. Mais nous étions toutes deux sauvées, nous nous sommes envolées, nous élevant haut, toujours plus haut dans les airs et volant ainsi, nous nous éloignons de cette terre pécheresse, nous laissons loin derrière nous les yeux et les cœurs ennemis. Nous étions lasses, fatiguées. Dieu a eu pitié de nous. Le ciel s'était maintenant éclairci, le soleil rayonnait, la terre, les arbres ardaient de rouge, de jaune et de vert. Les champs courbaient leurs têtes d'épis, signe

de bonne récolte. Nous avions chaud et nous nous sommes posées sur un tremble, au bout d'une prairie. Une brise tiède soufflait sur nous et faisait frissonner les feuilles de l'arbre... De là j'ai aperçu la Pineraië où j'ai fait notre nid, où je t'ai élevée. J'avais le cœur soudain allégé, je voulais au plus vite arriver là-bas, revoir de nos yeux notre logis, nos lieux. Nous étions bientôt sur place. Nous nous sommes posées sur une branche de l'érable. Cet érable, mon enfant, tu ne dois sans doute pas t'en souvenir. Notre nid était intact et ma gorge s'apprêtait à roucouler. J'étais heureuse, si heureuse de retrouver notre nid dans cet état. Tout à coup, dedans, quelque chose a remué, quelque chose de grisâtre, une tête s'est dressée et a asséné sur moi son regard flamboyant; c'était un autour. Il avait fait sien notre nid. Il s'est élancé vers moi, m'a frappée dans son élan de ses serres, et m'a précipitée au bas de l'arbre. Puis il s'est retourné contre toi, mais toi, mon enfant, tu t'étais déjà envolée; l'autour s'est mis à ta poursuite. Mon cœur était à demi mort, je fermais les yeux et cependant mes yeux voyaient comment il te griffait et te laceraït, recrachant ton duvet pour ne pas l'avalier avec ta chair. Ce songe m'a remplie d'effroi, j'en tremble encore d'horreur.

La mère colombe avait fini de parler de son rêve. L'enfant-colombe l'avait écoutée sagement, avec gravité. L'aurore s'était montrée, parant le flanc d'un ciel pur. La clarté s'affirmait chaque instant davantage, l'orient se teintait de rouge. Trempé de sang, l'on eût dit que la bataille y avait fait rage... Les colombes se dandinèrent hors de l'herbe drue, secouant les gouttes de rosée de leurs épaules et se trouvèrent tout près sur un champ hersée de la veille. La herse était encore là, dans un sillon. Elles piquotèrent chacune deux graines et soudain s'immobilisèrent. Elles avaient aperçu dans ce sillon une chose insolite pour elles. Il n'y avait là rien de menaçant. C'étaient, oubliés par le laboureur, une vieille outre percée, des savates plus qu'usées, un bonnet de feutre déchiré de partout et un pan arraché de tchokha. Elles distinguèrent bien vite ce dont il s'agissait et se remirent, cette fois-ci plus crânement, en quête de graines. Elles en mangèrent cinq chacune et brusquement s'envolèrent en direction du sud.

Un petit cours d'eau, un ruisseau, coulait au bas du champ, les bords envahis de tiges jaunies. Il glissait, limpide, à travers les pailles, dans un silence triste. Un saule pleureur le dominait que les colombes survo-

lèrent. L'arbre se courba, puis il se redressa, s'enveloppant dans ses branches, et suivit les colombes d'un regard fâché comme s'il eût été froissé d'avoir été dédaigné d'elles, froissé qu'elles n'aient pas fait halte sur ses branches. De même, les grenouilles qui se rafraîchissaient sous les branches chatoyantes du saule, cessèrent de faire clapoter l'eau et se turent. Elles avaient pris les colombes pour des dévoreuses de têtards. Celles-ci ne leur accordèrent pas même un regard et poursuivirent leur vol. Les grenouilles reprirent du cœur, elles retrouvèrent peu à peu leurs voix, poussant d'abord des petits cris, elles entonnèrent ensuite un chœur endiablé, d'après elles, d'une beauté et d'une douceur sans égales. Elles paraissaient toutes réjouies de s'être seulement méprisées et de n'avoir pas vraiment eu affaire à leurs ennemis mortels.

Les colombes eurent ainsi un jour entier de randonnées paisibles. Maintenant le soleil jetait sa toute dernière lance. Les monts étendaient déjà leurs grandes ombres et çà et là l'on voyait encore celles étirées de quelques arbres isolés. Au milieu de la prairie miroitait un lac bleu de nuit. Les colombes assoiffées volèrent vers lui. Elles entendirent soudain le „tchour“ d'une caille qui s'éleva de l'herbe.

— Attendez-moi un instant, Dieu vous accordera un voyage paisible, — leur cria la caille.

— Que veux-tu, ma sœur! — demanda la mère colombe.

— Je ne désire pour vous que bien-être et longue vie, ma pauvre personne est toute à vous, — leur dit la caille d'une voix affaiblie. — Si vous avez foi en Dieu le Très Haut, si vous avez foi en la grâce des plaines et des monts, laissez-moi faire route avec vous! Il ne faut pas vous en étonner car je suis blessée. Vous devez avoir pitié de moi. Le danger accompagne toujours les voyages. Et pour nous, les cailles, ma sœur, les ennemis sont nombreux. C'est le faucon, l'abominable faucon, malheur aux siens, qui m'a blessée. J'avançais à la tête de la nuée des cailles. Le jour s'était levé alors que nous nous trouvions au-dessus d'une étendue aride, sans la moindre herbe, nous n'avons pu nous poser nulle part. L'aube était déjà là. Je cherchais encore un lieu qui nous fût propice lorsque le noir et sinistre faucon a fondu sur moi, m'a frappée de ses serres et m'a précipitée à terre. Mes compagnons m'ont abandonnée seule, ils m'ont sacrifiée lorsqu'ils ont vu que je ne pouvais plus les suivre dans leur vol. Ils m'ont quittée, me laissant seule dans ces lieux sauvages,

sans soutien, sans ami. Tenez, voyez ma plaie, — et la caille leur montra sa nuque déplumée et sanglante. — Mon cœur faiblit, mes ailes n'ont plus de force, ma sœur. Je vole cependant. Je veux rattraper mes compagnes, mais quel vol pitoyable que le mien. Non, je ne pourrai plus les rattraper, elles auront déjà pris demeure.

— Oh, ma pauvre malheureuse, comme je te plains! Pourquoi ne pas te prendre comme compagne de route, tu n'es ni vorace, ni une méchante langue, — lui dit la mère colombe. Les deux colombes, la mère et son petit, se penchèrent sur la caille, examinèrent sa plaie, des plumes de son aileron, l'enfant-colombe essuya le pus qui suintait et elle aussi répétait dans son babil „pauvre, pauvre caille“. La mère colombe partit à la recherche d'herbes, elle apporta dans son bec des brins de plantainet en recouvrit la tête blessée de la caille.

Les colombes attendaient la caille. Celle-ci reprit un peu de forces.

— Comment te sens-tu, ma sœur? — lui demanda la mère colombe tout en la regardant, soucieuse.

— Je vais mieux maintenant, — dit la caille. — Pourquoi ne suis-je pas plutôt morte dans ma contrée au lieu de rendre ici l'âme. Partons, peut-être aurai-je maintenant la force de voyager avec vous.

— Partons, — dit la mère colombe, — tu voleras entre nous deux: nous serons tes boucliers.

Les colombes prirent leur essor, suivies de la caille. La mère colombe était fière de la conduite de son enfant.

— C'est miséricorde! Bénie soit ta vaillance! mon enfant. Nous devons avoir pitié les uns des autres. Qui sait si le même sort ne sera pas le nôtre un jour. Mettons-nous à sa place, ce doit être affreux, terrible que d'être seul, sans protection, sans force, malade: personne pour vous prendre en pitié, personne pour vous redonner courage, personne qui ait souci de vous.

Les colombes volaient à tire d'aile mais bientôt la fatigue saisit la caille qui descendit vers les herbages. Les colombes ne s'en étaient pas aperçues et la caille se retrouva à nouveau désespérée. Elle appela ses amies mais sa voix ne portait pas jusqu'à elles — elles volaient maintenant au loin. La caille versait des larmes ruisselantes en se lamentant sur le triste et sombre destin qu'était le sien. Et déjà descendait le crépus-

cule. Loin, de temps à autre, la caille poussait un carcaillet plein de sanglots, c'était là plus un gémissement qu'un pépiement de joie et qu'entendaient seules la brise et l'étendue sans fin.

Les colombes ne s'inquiétèrent que fort tard de leur amie, elles se mirent à sa recherche mais ce fut en vain. Ce faisant, elles s'étaient rapprochées d'un lac. Le lac reposait calme et étale. Par moment, des groupes de canards sauvages venaient plonger dans ses eaux, rompant la surface lisse de sa poitrine qui houlait alors de frissons onduleux. La paix régnait sur le lac même, mais une volée de cigognes qui faisait route vers le Nord, s'était posée sur ses bords et emplissait les lieux d'un vacarme assourdissant, sans vergogne, tel que des hommes n'auraient pu là échanger de paroles et se faire comprendre les uns des autres qu'en hurlant à tue-tête. En file, les oies sauvages glissaient en sifflant parmi les herbes vertes qu'elles fauchaient rageusement au passage.

Les colombes se mêlant à la troupe des cigognes, s'accroupirent dans les herbes. A côté de ces hauts volatiles, elles paraissaient réduites à rien, inexistantes comme la mouillure que laisse sur la côte la pluie, en face la vaste mer. Elles ressemblaient alors à leur amie, la caille, avec cette différence que cette dernière était perdue dans les herbes et elles, dans la nuée des cigognes et des oies. Les colombes se sentaient en sécurité dans leur compagnie. Elles mettaient leurs espoirs en ces oiseaux de haute taille et d'humeur paisible. L'autour, pensaient-elles, ne pourra pas en avoir raison: nous sommes à l'abri de leur force. Mais quelle fut soudain leur consternation lorsqu'elles virent un grand oiseau gris qui avait pris sous lui une cigogne. Il l'avait saisie dans ses serres puissantes, il l'écartelait sous ses fortes pattes, roulant des yeux exorbités, dardant ses regards alentour, et de son bec rabattu et crochu il lui fouillait la poitrine et éparpillait tout autour ses plumes. Les colombes ne reconnurent pas cette bête. Ce n'était pas un autour bien qu'il lui ressemblât. Chez les cigognes montaient des cris d'épouvante, ce fut le tumulte, la panique, de véritables lamentations. Elles s'élevèrent en désordre dans les airs en criant: „L'aigle, l'aigle!“

Les colombes entendaient pour la première fois ce nom d'aigle, elles le connaissaient maintenant. Elles avaient perdu courage, l'existence leur parut encore plus angoissante et tout leur corps se mit à trembler.



Il y avait tout près de là un tas de paille, elles s'y glissèrent, se collèrent, s'agglutinèrent complètement à la terre, et tête contre tête, chuchotaient: „Si nous devons mourir, mourons ensemble“.

L'enfant-colombe fit un rêve: l'univers s'était empli d'aigles, on les voyait partout, partout ils étaient les maîtres, il n'y avait plus d'issue. La mère et l'enfant étaient clouées sur place, elles ne pouvaient ni avancer ni retourner en arrière. Les aigles avaient massacré tous les oiseaux, ils avaient barbouillé de leur sang la terre entière, et ils fourrageaient de leurs pattes le monceau des têtes maintenant évidées de cervelle. Ils avaient tout dévoré. Plusieurs aigles planaient au-dessus des colombes. Celles-ci imploraient Dieu: „Sauvez-nous, Mon Dieu, sauvez-nous, ne nous abandonnez pas entre leurs mains!“. Un aigle semblait avoir aperçu les colombes et fondait sur elles. La colombe effrayée se réveilla en criant: „Malheur à moi!“

— O, pauvre de moi, qu'y-a-t-il, mon enfant? que t'arrive-t-il? Pourquoi gémis-tu? — demanda la mère à l'enfant.

— Ce n'est rien, j'ai fait un mauvais rêve, — répondit l'enfant et elle le lui raconta.

Mais il en était tout autre dans la réalité. Ce n'était pas ce que l'enfant avait vu en songe. La nuit était tombée. Une brise fraîche roucoulait sur l'immense plaine et apportait de loin en loin l'appel d'une cigogne. Un pialement de caille se fit entendre près des colombes. Elles crurent que c'était la voix de la caille blessée qui avait été leur compagne et se dirigèrent vers l'endroit d'où venait ce cri. Une troupe de cailles se trouvait là et c'était la plus hardie d'entre elles, une effrontée, qui poussait ces roulades. Les cailles prirent le bruit léger des pattes des colombes pour l'approche furtive du renard; elles s'envolèrent aussitôt et s'éloignèrent des lieux pour plus de prudence. Les colombes en furent désappointées. Elles auraient aimé converser avec ces oiseaux conciliants et paisibles, apprendre d'eux des nouvelles, savoir comment s'était déroulé leur voyage, connaître ce qui se passait dans les contrées lointaines et oublier ainsi leurs soucis. Pour l'heure, aucun danger ne les menaçait. Seul un grand-duc les avait une fois survolées, ce guetteur, ce voleur nocturne qui n'implore de Dieu la nuit que pour mieux engorger son damné ventre. Il les avait survolées et avait sombré dans les ténèbres sans les

remarquer. La nuit, le grand-duc était pour elles la terreur et il avait maintenant disparu. Du lac parvenaient parfois le cri d'un canard, le battement rapide de son aile sur l'eau, le bruit de la vague qui vient mourir sur ses bords. Tendrement, comme toute mère et son enfant, s'endormirent la mère colombe et l'enfant-colombe. Le matin, comme l'aube se levait, elles s'élevèrent, elles, dans les airs. La mère colombe, à chacun de leur essor, et à chacune de leur halte, pensait à leur nid. Ce nid était le tourment de son cœur et son cœur avait mal.

— Dieu sait dans quel état nous allons trouver notre logis, — dit la mère colombe à son petit.

— Je ne me souviens plus, mère, ni comment était ni où se trouvait notre nid, je ne me souviens plus de l'endroit, je ne me souviens de rien, — lui répondit l'enfant.

— Nous demeurons dans un lieu très beau, — dit et répéta la mère colombe, — dans une forêt dense et profonde; sur une hauteur se dresse un érable où j'ai fait notre nid. Tout près coule une source froide qui rafraîchit le cœur par les grandes chaleurs. Là le sureau croît en abondance. Tu as sans doute oublié jusqu'au goût de ses fleurs. Il y a encore là de nombreux cerisiers, beaucoup d'insectes... La chaleur ne nous gêne jamais là-bas. Dans notre voisinage, nous avons des eaux saumâtres, des eaux acides, des eaux salées et aussi un sable au goût de sel. Si Dieu veut que nous arrivions là-bas saines et sauvées, tu verras tout cela et tu ne voudras plus en repartir.

Les colombes repartirent. Elles étaient en route depuis une semaine. Et ce jour-là encore ne devait pas rester pour elles un jour paisible. La prairie à survoler s'étendait infinie devant elles, coupée en une place d'un petit bois dru. Elles s'en approchaient lorsqu'une crécerelle arriva en trombe sur elles. Les colombes plongèrent vers le sol et la crécerelle en fut pour sa peine. Elle les attaqua une seconde fois. Elles s'élevèrent au-dessus d'elle. La crécerelle revint hardiment à l'assaut et était sur le point d'attraper l'enfant, quand les colombes atteignirent de justesse le bois, s'y engouffrèrent et se cachèrent sous une épaisse ramure. La chaleur s'était faite plus pesante. Regardant à terre, elles aperçurent un torrent qui roulait ses eaux froides et bourdonnantes. Elles y volèrent, s'y rafraîchi-

rent le poitrail, y trempèrent leurs têtes, se délassèrent puis, d'un trait, prirent leur essor.

Aux confins de la prairie, l'on voyait une haute montagne, recouverte du torse à la crête d'une neige lisse, et aux bas-flancs verdoyants. Les colombes ne pouvaient la contourner, il leur fallait la survoler. Avant de l'aborder, elles se posèrent un temps dans un bosquet broussailleux qui se trouvait au bout de la plaine... Alors apparut un chasseur qui sortait de la forêt. Un feutre à larges bords sur la tête, il avançait l'air crâne. Son chien courait devant lui. Il semblait très fier de lui bien que sa gibecière ne contenât qu'une pauvre alouette. Il s'approcha furtivement des colombes, son fusil dirigé sur elles. Le coup partit des deux canons à la fois mais elles ne furent pas atteintes. Elles passèrent en sibilant au-dessus du chasseur déconfit et arrivèrent à mi-hauteur de la montagne dont la crête était maintenant enveloppée d'un banc de brume. Attendant qu'il se dissipât, les colombes se perchèrent sur une aspérité de rocher... Des touffes sèches de goubet et de fétuque s'accrochaient çà et là à la pierre. Un bruit inconnu pour elles se fit entendre qui rappelait le tonnerre, puis ce fut une retombée fracassante sur les rochers et les pentes abruptes qui se trouvaient en contre-bas; Les rocs répercutaient les bruits, tonnait plus fort encore. L'enfant-colombe écoutait, saisie, ce vacarme.

— Ce sont les bouquetins, mon enfant, — lui dit sa mère.

— Mais comment font-ils tout ce bruit? — lui demanda l'enfant.

— Ils ont peur, ils se sont retrouvés sans doute nombreux sur un rocher étroit et ne voyant pas d'issue, culbutent les uns sur les autres, s'entrechoquent leurs cornes; c'est là la cause de ce fracas.

Elles étaient à parler ainsi lorsque la cause même de la frayeur des bouquetins surgit devant elles. C'était un chasseur mais celui-ci d'une toute autre espèce. Il était recouvert d'une peau de bouquetin, avait son bonnet de chasseur rabattu sur les yeux, et avait les pieds chaussés de mocassins à crampons. Il avançait en s'agrippant aux touffes herbeuses du rocher et tenait à la main un fusil à bandoulière. Le chasseur ignora totalement les colombes et continua son escalade... Il se hâtait pour couper la route aux bouquetins avant que ces derniers pussent rejoindre leur fort. Les colombes virent bien que le chasseur ne venait pas pour elles et restèrent sur place.

— Cet homme est très bon, — dit l'enfant-colombe, — il tenait son fusil à la main et ne nous a fait aucun mal.

— Il n'est pas de ceux qui nous font la chasse. Ceux-là sont autres. Celui-ci ne viderait pas sa cartouchière sur nous. Il sait bien qu'il n'y a aucun gain à nous tuer et qu'il en reste tout de même un grand péché de commis... Les autres chasseurs, eux, sont ignorants de cela, ils ne recherchent pas le gain, ils aiment le sang, nous tuer est pour eux une prouesse...

La brume s'était dissipée. Le sommet blanc de la montagne se dressait avec arrogance, miroitant au soleil de reflets argentés. La mère et l'enfant cinglèrent vers lui et l'avaient bientôt survolé. Sur l'autre versant, le spectacle était tout autre. Une merveilleuse prairie s'étendait où coulait une large rivière, les villages s'accolaient les uns aux autres, les jardins formaient de longs chapelets; la contrée entière respirait la vie, çà et là des vaches, des moutons émaillaient le sol, ici vibrait le son du pipeau, là, l'on entendait des cris, des chants, toutes sortes de bruits. Plus loin, des buffles tiraient lentement, paresseusement des charriots grinçants, battant leur croupe de leur queue. Dans la campagne l'on travaillait avec ardeur. Grands et petits s'étaient répandus par les champs et bigarraient encore davantage l'étendue verte et bariolée. Des pêcheurs, les manches retroussées, filaient au cours de l'eau. Sur la rive tranquille du fleuve, un petit groupe d'hommes tirait un filet. Des garçons et des filles revenaient en chantant vers leurs villages, à la main les fleurs qu'ils avaient cueillies et les couronnes qu'ils avaient tressées. Les colombes passèrent au-dessus d'eux. Les jeunes gens les suivirent des yeux, s'exclamant: „des colombes, des colombes!“

Les colombes volèrent jusqu'à un bocage et se posèrent sur un arbre...

— Dieu merci, mon cœur a enfin retrouvé la paix, — dit la mère colombe avec un soupir.

— Mais alors, pourquoi ce soupir? — lui demanda l'enfant.

— Tu vois ce pommier sauvage à la cime desséchée, c'est sur cet arbre que ma mère a été prise par l'autour, — répondit la mère en soupirant à nouveau. — Nous avons tout fait pour l'arracher à ses serres, mais ce fut peine perdue. Une centaine de rossignols, que la miséricorde de Dieu soit avec eux, volaient derrière lui, le priant, le suppliant à chaudes

larmes. Rien n'y fit<sup>3</sup>. Ce maudit, que le soleil soit banni pour lui, nous a pris notre mère, l'a emportée. Et là, sur ce petit pont, un homme en a tué un autre. Jusque là, je ne savais pas que les hommes pouvaient s'entretuer. C'était un homme maigre et agile et celui qu'il a tué était grand et pansu, il l'a tué avec cette même arme dont on use pour nous massacrer, nous et nos semblables.

L'enfant écoutait, le souffle coupé, sa mère.

— Nous ne sommes plus loin maintenant de chez nous, — continua la mère colombe. — Qui sait dans quel état nous allons le trouver, qui sait si notre érable est encore là, si un homme ne l'a pas abattu et coupé pour s'en faire du bois, si le vent ne l'a pas couché à terre. Alors notre nid serait aussi tombé et serait tout défait. Qui sait peut-être l'éclair l'a-t-il frappé et mis en miettes? — le cœur de la mère colombe volait vers le nid.

A ce moment, un froissement se fit entendre et les colombes regardèrent à terre: un renard s'en était venu là. La grâce de Dieu l'avait touché<sup>4</sup>, il avait trouvé un courlis qu'il emportait dans sa gueule. Il avait une mine toute contente, réjoui qu'il était de sa prise. Il dressait coquettement les moustaches, l'une touchait sa proie à la tête, l'autre à la queue. Le renard était tout fiérot, il se prenait pour l'empereur. De ses yeux fourbes, de ses yeux rusés, renardeurs, il furetait encore dans les buissons et les herbes: il voulait trouver encore quelque chose à se mettre sous la dent<sup>5</sup>. A sa vue, les colombes sourient. Entendant leur caquetage, le renard leva les yeux, il les vit et s'aperçut qu'elles riaient de lui. Il en fut quelque peu mortifié.

— Allez-y, riez tant à vous en étouffer! — dit le renard, et ce faisant, pour plus de prudence, il déposa le courlis à ses pieds, — vous pouvez toujours rire. Non? Par hasard peut-être, vous avez un plus beau pourpoint que le mien? Non, alors qu'avez-vous à rire? Je ne suis pas à votre goût peut-être? En quoi pourrait donc vous plaire Renard le vaillant, bien connu pour sa vaillance? Une chair bleue comme la vôtre, je ne daignerais même pas y planter mon croc, pauvres misérables que vous êtes!..

Les colombes rirent de plus belle. Le renard se mit aussi à rire, à contre-cœur, bien sûr.

— Mes chères petites colombes, vous m'avez l'air fort joyeuses, moi aussi, je le suis, car votre joie à vous me rend tout joyeux... Vous êtes mignonnes, mes toutes belles, toi, la petite, ton corsage est plus joli, mais celui que vous voyez ici vous surpasse toutes deux, — et il désigna le courlis. — Descendez, vous devez être, je le sais, bien fatiguées après ce long voyage, je vous invite. C'est Dieu qui m'a envoyé ce courlis, vous y avez également droit.

— Que la foudre t'emporte, toi et celui qui descendrait jusqu'à toi! — répondit de sa branche la mère colombe. — Ce n'est pas un renard pelé comme toi qui pourrait nous abuser, mon garçon!

— Ah! C'est pelé que je suis maintenant! — dit le renard. — Ah, mes enfants, quelle époque que la nôtre, j'en suis à être votre risée, n'est-ce pas?! C'est parce que je veux bien être familier avec vous que vous donnez à ce point du caquet! Que la pépie\* emporte votre langue, vous croyez donc, vous, les vagabondes, que je ne vauz pas mieux que vous, tout fourbu que je sois? — et le renard grinça des dents... — Et sans parler d'autre chose, — continua le renard, — moi, au moins, je ne change pas comme vous sans cesse de demeure, je n'erre pas, comme vous, aux quatre vents<sup>7</sup>. Je suis maître de ce lieu, maître en long et en large et ici aussi Dieu m'accorde pitance, j'ai toujours, hiver comme été, de quoi me nourrir.

— Parlons-en! elle est belle ta pitance! — répondit la mère colombe. — Peut-être aussi te vantes-tu de manger à la sueur honnête de ton front? Vil coquin, mille fois impie, buveur de sang! Combien de vies d'oiseaux n'as-tu pas sur la conscience, rappelle-toi! Tout d'abord ce courlis, que t'a-t-il fait le malheureux que tu t'es emparé de lui et que tu t'apprêtes à le dévorer?..

— Allez-y, allez-y donc, les diseuses de vérité, — répliqua en souriant le renard, — ma réputation est faite, mes péchés à moi sont des péchés, mais les vôtres des bienfaits. On vous appelle les douces colombes, mais qui d'autre cause plus de dommages sur terre que vous, gourmandes insatiables. Pourtant, mes bonnes, n'est-il pas dit: parlons juste mais parlons bien. A combien d'hommes ne gâchez-vous pas leur ouvrage? La moitié des graines qu'ils sèment, vous les picorez. Ces graines n'ont-elles pas été semées à sang et à eau<sup>8</sup>?! Et les vers que vous avalez bien sou-

vent, ils n'ont pas de vie, bien sûr! Et de même des mouches, n'est-ce pas? Sans doute l'on ne vous en tient pas rigueur parce que vous avalez d'un coup chair et sang, il n'en reste pas trace de sang sur terre... tandis que les actes que je commets laissent derrière eux des empreintes sanglantes. Ah, c'est cela la justice des hommes! Personne, si vous m'en croyez, n'est pur en ce monde, pur de tout péché. Ce n'est pas à moi, au renard, que vous en apprendrez, et si ce n'est le bien et le mal en ce monde, non, ce n'est pas à moi que vous en ferez accroire, mes filles, ah non!... Alors à quoi donc me servirait ma rouerie, mes braves! Quand il s'agit de vous, vous êtes toutes rouées... Tenez, par exemple, ce courlis, y a-t-il plus coquin que lui? Il est sans cesse à fouiner dans les herbages. Ce n'est donc pas de sa faute s'il m'est tombé entre les pattes? Il sait très bien que je suis son ennemi, alors pourquoi s'endort-il si bêtement là où il ne faut pas... Ainsi vous, mes petites colombes, pourquoi ne vous ai-je pas attrapées? Pourquoi? Parce que vous vous perchez haut, dans l'arbre, voilà. Je suis vieux, j'ai près de soixante ans et je ne connais pas encore le goût de la chair de colombe. Pourquoi? Parce que vous savez prendre soin de vos personnes, vous savez prendre garde. Et à l'instant, pourquoi me parlez-vous avec tant d'impudence? C'est que vous êtes perchées dans l'arbre et que vous savez bien que je ne pourrai pas grimper jusque là. C'est pour cela. Si vous étiez ici, en bas, je l'espère bien que je vous ferais payer cruellement vos outrages... Vous qui revenez d'un long voyage, en guise de salut<sup>6</sup>, vous vous mettez à découvrir des vérités, vous me faites la leçon, au lieu de vous enquérir de nouvelles pacifiques. Bah! Allez en paix, je vous souhaite du succès, moi, je préfère poursuivre ma route...

Les colombes lui répondirent par une cascade de rires. Le renard fila mais le désir de se venger enflamma son cœur: „Je vous ferai rendre gorge, — disait en lui le renard, — sinon, plutôt la mort<sup>10</sup>“. Il aborda une colline boisée, dévala sa pente et s'engagea dans une saulaie. Il entendit: tssi, tssi. Il tourna la tête. Un milan, posé sur la branche d'un hêtre, poussait ces cris. Il l'interpella.

— Qu'est-ce que tu bafouilles, tu baragouines là, malheureux? Je sais, tu as faim, mais crois-tu que c'est en pleurnichant et en criaillant que tu trouveras à manger?! Dieu t'a assez bien doté de visage et de corps, mais quant à la cervelle, il t'a oublié, oiseau pouilleux, piqué de poux.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? — interrogea le milan en pendant le cou.

— Au lieu de piailler ici, — répondit le renard, — va plutôt derrière cette colline, il y a là-bas deux colombes, sur un orme, elles sont exténuées, elles n'ont plus la force de voler, elles ne t'échapperont pas. L'une n'est qu'un oisillon, tu l'auras à coup sûr<sup>11</sup>, c'est exactement ce qui convient à ta fougue et à ta rapidité. Allons, ne laisse pas passer ta chance, va vite!

— Je te remercie bien, mon cher Renard, — fit le milan. — C'est dans le besoin qu'on reconnaît les véritables amis. J'ai faim, c'est juste. Je te remercie, je te remercie mille fois, mon frère.

Le milan prit son vol et partit vers l'endroit où, comme lui avait indiqué le renard, se tenaient les colombes. D'abord, il décrivit haut des cercles au-dessus de l'orme comme si rien ne le concernait là. Puis soudain, ramassant ses ailes, car il avait choisi sa victime, il descendit en trombe, droit sur l'enfant-colombe, la saisit et l'emporta. Eclatant en pleurs et en lamentations, la mère colombe partit immédiatement derrière lui. Elle le pressait de prières et de supplications, mais en vain. Le milan se posait tantôt ci, tantôt là, et frappait de son bec la petite colombe à la tête pour l'achever. La mère colombe avait rallié à son secours jusqu'aux hochequeues qui volaient maintenant avec elle à la suite du milan, implorant ce dernier en pure perte. Celui-ci n'en persistait pas moins.

C'est ainsi qu'il dévora sans désespérer, sous les yeux mêmes de la mère, la petite colombe. Pendant ce temps, du haut d'un monticule, assis sur ses pattes de derrière, le renard contemplait la scène, secoué de rires... Le renard avait maintenant le cœur soulagé, il s'était vengé des colombes: „Ah, vous riez de moi tout à l'heure, à mon tour maintenant de rire“, — dit l'animal satisfait.

La mère colombe était seule maintenant. Elle pleura son enfant dont elle ne voyait plus que ce qui en restait de duvet, et reprit tristement sa route. Elle ne fit aucune halte, elle volait avec audace et témérité, elle ne souhaitait que la mort et sa seule consolation était pour elle son nid où elle espérait encore enfanter. Elle vola longtemps: elle avait survolé des rivières, des montagnes, des plaines, des forêts et des villages et la malheureuse colombe atteignait enfin la terre promise. Elle se posa au



pied de la montagne, sur un arbre d'où l'on pouvait apercevoir la Pine-raie avec l'érable où elle avait fait son nid. Elle reconnut l'arbre. Il se dressait altier et paraissait avoir encore pris de la hauteur. Il se distinguait de tous les autres arbres de la forêt. Une claire lueur pénétra au cœur de la colombe. Elle aperçut aussi son cher ruisseau. Elle n'en voyait pas la source mais elle discernait nettement son lit tapissé de galets. Une belle échappée laissait voir sa chute en cascade sur les rochers de la montagne. La colombe était maintenant rassénérée, elle contempla un moment ces lieux familiers de son enfance... Elle fut heureuse pendant un court instant, puis le souvenir de son enfant se raviva à nouveau.

— Mon pauvre petit! — soupira la colombe, — tu n'as pas eu la joie de revoir ta terre natale. C'est ici que je t'ai élevée, je t'ai emmenée et en route, par ma faute, la vie t'a été enlevée... Quelle misère, quelle existence que la nôtre? Est-ce une vie que celle des colombes? Dieu nous a donné une nature en quelque sorte légère, douillette, faible et patiente. Nous ne pouvons pas riposter, répondre par la force à l'ennemi. Dites-moi, pourquoi ce bon à rien de milan<sup>12</sup> devrait-il dévorer les colombes? Ah, quelle misérable vie, quelle misérable existence nous avons là! Nous naissons et nous grandissons pour être l'esclave des autres, leur nourriture, pour qu'on nous foule aux pieds.

La colombe vola cependant avec joie vers l'érable. Arrivée au-dessus de lui, elle décrivit plusieurs cercles et, ailes déployées, descendit se poser sur sa cime. C'était vraiment le paradis tout alentour. D'innombrables oiseaux s'étaient rassemblés ici: l'on entendait leurs sifflements, le bruit sourd des coups de bec des pics-verts, le roucoulement des colombes. Notre colombe aussi, malgré elle, fut prise du désir de joindre sa voix aux leurs et des roucoulements tristes sortirent de sa gorge.

— Quel est ce malappris-là? — fit une voix venant d'une branche du dessous. — Eh, la colombe, sais-tu sur la propriété de qui tu te pavanés ainsi? Peut-être en as-tu assez de la vie?

La colombe devint muette, elle abaissa son regard. Ce qu'elle vit était atroce. Ce nid n'était plus le sien, ce n'était plus celui qu'elle avait bâti. Un autour s'en était rendu maître, il l'avait agrandi, transformé avec de grosses brindilles, il y avait déjà couvé des petits. Il braquait sur la colombe des yeux furibonds, répandant autour de lui une

affreuse et violente odeur de charogne, la fixant de ses yeux jaunes pareils à des lances. Les petits de l'autour avaient aussi ce regard rapace et cruel.

— Sotte et stupide bête, tu es à ce point effrontée que tu viens bousculer ma porte? — lui cria l'autour menaçant. La colombe s'envola et l'autour vola aussi à sa poursuite. Le combat s'engage. D'un côté l'autour, de l'autre la colombe. Le premier saisit le seconde, celle-ci tente de se dégager. Et la colombe réussit tout de même à s'échapper, elle volait mais elle volait déjà hors des limites de sa contrée. Elle alla se blottir dans une vigne. Elle était à demi-morte: „Mon unique bien, c'était mon nid, et cette bête maudite de Dieu, m'en a porté envie... qu'elle crève donc! Sans nombre sont les arbres, mais elle, son cœur est fielleux, tout son être est charnu de fiel, c'est du fiel aussi qu'elle a en place du cerveau et elle veut en éclabousser les autres!“... La colombe avait voleté dans la vigne. Un paysan voulut lui asséner un piquet mais il la manqua. Quittant la vigne, la colombe vint se poser sur un saule pleureur, au bord d'un canal. Là, un jeune garçon l'attendait avec son arbalète et il lui décocha une flèche. Mais là encore, la main de Dieu l'avait toujours sous sa garde. De l'arbre, elle vola entre les rangées de vigne jusqu'à une terre à labourer que les porcs avaient fouillée. Elle se cacha dans un trou creusé par eux mais elle s'y heurta à un porc qui tendit aussitôt son groin pour l'attraper. Le cœur éperdu d'effroi, la colombe ne savait plus où aller, tout se brouillait devant elle, elle battait des ailes tantôt par-ci tantôt par-là. Elle se retrouva à la fin nez à nez avec un prêtre et son diacre. Le prêtre lança sur elle un bâton mais celui-ci aussi passa à côté d'elle. Les poules du village, prenant la colombe pour un autour, se mirent à piauler. La colombe parvint tout de même à s'éloigner du village.

On apercevait à bonne distance du village, sur une haute colline, une maison au toit fait de lattes. C'était la demeure du seigneur. Les poutres maîtresses en étaient toutes vermoulues. Le toit de lattes était également pourri. Cependant l'on tenait toujours table ouverte dans cette maison. Le seigneur avait ce jour des convives. Les violes et les flûtes se mêlaient au chant des femmes et la nature était toute enivrée de ces sons. A la tête de la table était assis le seigneur, crâne chauve, lisse, sans le moindre poil, qui distrait ses invités. Cet homme avait un penchant pour les vertus

chevaleresques. Il se vantait volontiers de sa monte des chevaux, de son adresse au tir. Il aimait aussi à se vanter de ses terres, pourtant sur celles-ci l'on aurait pu décompter tout au plus vingt arbres, mieux vaudrait dire vingt arbustes. Le seigneur possédait aussi une paire de jumelles qu'il utilisait à son lever pour inspecter ses vingt arbustes et s'il apercevait quelqu'un dans le bocage, il appelait à grands cris ses valets pour se le faire remettre pieds et poings liés. Il aimait à se rappeler et à rappeler à ses convives admiratifs de tels exploits et il étendait alors le bras vers la cour: „Combien de braves paysans n'avons-nous pas attrapés là et rossés. C'était le bon temps, il nous a filé des mains!“ Et en prononçant ces paroles, le seigneur soupirait profondément. Le seigneur tenait beaucoup à ses oies et aux dindes. Sans doute celles-ci avaient-elles laissé derrière elles quelques miettes à picorer pour que la colombe fût attirée là. Cette dernière descendit dans la cour du seigneur, elle se mit à fureter et bientôt à picorer des graines. Le seigneur aperçut la colombe et réclama son fusil. On lui présenta sa longue carabine à bandoulière ornée d'argent.

— Allons, Zaal, voyons quel tireur tu es, voyons! — lui crièrent les invités.

— Je serais une femmelette si je la ratais! — Le seigneur mit un genou à terre, à hauteur de la colombe, appuya le canon du fusil sur un tronc d'arbre et le coup tonna. La colombe n'avait pas bougé, du sang coulait de son bec.

— Bravo, bravo! — clamaient les gens. Ils apportèrent la colombe et la pendirent par les pattes à la tête de la table... La gaieté battait son plein<sup>18</sup> parmi les convives. La colombe en avait fini de l'angoisse et de la peur, elle pendait, reposée. Quant au seigneur et à ses commensaux, ils avaient entonné un mravaljamière vibrant.



## LE „CHAPEAUTÉ“

**S**ARDION était un homme jier et plein de suffisance. Et cette suffisance n'eut plus de bornes lorsqu'il fut nommé Diambeg\*; il prit alors vraiment l'allure du dindon qui se rengorge. A l'image des autres fonctionnaires, il prit soin de se raser de près et peigna sa barbe, une raie au milieu. Ses fonctions exigeaient qu'il inspirât crainte et respect à tous.

Sardion était un notable et vivait sur pied de notable<sup>1</sup>, il avait de la fortune et recevait en plus nombre dons; son garde-manger regorgeait de tout ce qui peut faire plaisir à l'œil et au palais: outres de beurre et de fromage, poules bien grasses, dindes, cochons bien trroussés et ainsi de suite.

Quand le printemps était déjà bien avancé et en été, il aimait à s'étendre dans son jardin. A l'ombre d'un noyer, il y avait une table et, à côté, une couchette recouverte d'un tapis; matin et soir, si le temps était au beau, l'on servait au Diambeg son thé sous l'arbre; il déjeunait également là, puis faisait un somme à l'ombre du feuillage. Tel était son bon plaisir. Et il recevait ici même les plaignants.

C'était un homme heureux que Sardion et tel d'ailleurs il se sentait<sup>2</sup>. Mais ce bonheur ne devait pas durer. A qui la faute? Je ne sais, à vous de juger. Je vous dirai simplement que le prétexte en fut une pie voleuse...

Dans les branches d'un vieil abricotier tout voisin du noyer, une pie avait construit son nid: elle y avait pondu trois œufs et couvé trois oisillons. Comme elle aimait ses petits, la pie! Elle n'avait pour eux qu'attentions, soins et caresses; tout affairée, elle voletait deçà et delà en quête de nourriture afin que ses petits n'en manquassent pas. Dès qu'elle avait happé dans son bec quelque chose, elle se hâtait le leur apporter. Elle vou-

lait les voir bien beaux, bien dodus; craignant que son nid ne fût remarqué, lorsqu'elle s'y tenait, elle ne soufflait cri et obligeait ses petits à faire de même: „Ne gazouillez pas“, leur disait-elle; or ceux-ci n'en faisaient qu'à leur tête<sup>3</sup> et l'accueillaient par un concert de cris et de pépiements quand ils l'apercevaient volant vers eux, une prise au bec.

Sardion ignorait tout de la présence de la pie dans son jardin. Il ne se donnait pas la peine de lever la tête vers le ciel, il savait fort bien que la grâce de Dieu lui était de toutes façons acquise. Alors, pourquoi donc élever ses regards vers le haut? Mais la pie, elle, voyait tout ce qui se passait dans le jardin. Rien ne lui échappait des agapes et des plaisirs du Diambeg. Et bien souvent l'eau lui en venait au bec en voyant le Diambeg décortiquer une patte d'agneau ou de dinde; elle soupirait alors pour elle-même: „Ah, si je pouvais l'avoir pour mes petits!“

Un matin, après le thé, le serviteur du Diambeg était occupé par le déjeuner à servir à son maître: il avait recouvert la table de la nappe, apporté le couvert, le pain et le fromage et s'en était retourné vers la maison pour y chercher d'autres victuailles. Le Diambeg se promenait avec superbe dans l'allée. La pie aperçut le pain et le fromage. La gourmandise fut la plus forte, forte comme son amour maternel. Elle vola à la table, saisit avec ses pattes un morceau de fromage et le porta à tire d'aile à ses petits. Les oisillons, tout heureux, le savourèrent avec délices, mais restèrent quand même sur leur faim<sup>4</sup>. La mère s'envola pour rapporter un second morceau. Le Diambeg la surprit juste au moment où elle s'en emparait.

— Sossiko, Zacharia, Beroua, Tedoua! — appelait-il furieux, à grands cris. — Venez! Venez! Allons, vite, vous n'entendez donc pas ce que j'ordonne?<sup>5</sup>

Les serviteurs n'étaient pas encore accourus que le Diambeg lançait déjà sur l'abricotier des pierres et des branches, car il y avait aperçu le nid, les oisillons et, à leurs côtés, leur mère, la pie, la voleuse de fromage. Celle-ci ne bougeait pas; comment aurait-elle pu quitter ses petits et cependant les cailloux lancés par le Diambeg frôlaient en sifflant tantôt une de ses ailes, tantôt sa queue.

— Tiens, attrape, maudite bête! — criait le Diambeg à la pie. Jette le fromage, te dis-je, jette le fromage, je te l'ordonne!

Le chapeau du Diambeg, un chapeau à larges bords, ceint d'une large ruban, était posé en arrière sur son crâne et l'obligeait à daigner regar-

der vers le ciel. Comme d'en bas il n'arrivait pas à faire entendre raison à la pie, il décida de monter dans l'arbre; il se hissa, pataud, sur le tronc, sans attendre ses serviteurs, car il voulait punir de sa propre main celle qui lui avait porté offense.

Aurait-elle pu prévoir, la pauvre pie, le grand malheur qui allait la frapper? L'aurait-elle su, elle n'eût pas même volé dans les parages de la table du Diambeg. Elle ne pensait pas que chaparder un morceau de fromage eût pu fâcher à ce point le Diambeg car elle savait qu'il était riche de tout et que, plus est, il était un grand notable. Il n'eût, certes pas, condescendu à punir une pie pour le vol d'un morceau de fromage!

Elle ne l'aurait pas cru et elle s'était trompée. Sardion s'efforçait de s'élever à croupetons sur le tronc de l'arbre mais il n'y parvint pas, il tomba à terre et manqua même de se fracasser la tête, ce qui le mit dans une grande fureur. Comment aurait-il pu d'ailleurs, avec sa grosse panse, grimper à l'arbre? Il soufflait avec peine, la sueur dégoulinait à grosses gouttes sur son front tant l'effort l'avait fatigué.

Bien sûr que la pie n'aurait pu imaginer que le notable Sardion abaissât ainsi sa réputation de grand; elle croyait que le Diambeg était généreux, qu'il aurait pris en pitié ses petits, de cette même pitié qu'elle éprouvait à leur égard, eux qu'elle aimait si tendrement. Mais elle s'était trompée.

— Venez, mais venez donc vite! N'entendez-vous pas mon ordre?! — criait Sardion. — Venez et apportez des bâtons!

Il voulait, avant de les massacrer, bâtonner la pie et ses oisillons. Les serviteurs accouraient.

— Où étiez-vous, fils de chien?! — leur hurla Sardion. — Vous êtes donc sourds, vous n'entendez pas que je vous appelle?!

— Nous n'avons pas entendu, Maître, — répondirent les serviteurs. — Ordonnez, que devons-nous faire?

— Je vous ordonne de monter là, là-haut. Le Diambeg pointait son doigt vers le nid. Détruisez ce nid et amenez-moi ici la pie et les oisillons. Allons, dépêchez-vous, que tout soit fait à l'instant. Mais il faut m'amener la mère vivante!

Les serviteurs grimpèrent à l'arbre. La pie était dans les tranches.  
 „Mon Dieu, je ne peux plus rien, je suis perdue“, se disait-elle.  
 Et elle ne se trompait pas. Les hommes étaient arrivés jus-

qu'à elle. L'un d'eux plongeait sa main dans le nid. La mère pie becqueta cette main qui se retira aussi vite. Un autre l'attrapa par la queue et la tira hors du nid, mais la pie lui glissa des doigts et s'élança vers un autre des valets qui, lui, avait saisi deux de ses oiselets, et les faisait crier. Se portant en avant avec des piailllements affolés, la mère pie harcelait ces mains... Soudain elle s'engouffra à nouveau dans son nid où elle savait qu'un oisillon se trouvait encore. Elle le saisit dans son bec par une aile et l'emporta sur une haute branche. Elle le posa là, découragée, et, la mort dans l'âme<sup>6</sup>, suivit des yeux le sort des deux autres de ses petits.

— Je veux que vous attrapiez la mère! — criait d'en bas le Diambeg.

— Comment s'y prendre, maître, c'est impossible, on ne peut pas monter si haut, — lui répondaient d'en haut les serviteurs.

— Bien, alors, avec un fusil, on peut la tuer, n'est-ce pas? Vite, mon fusil, mon fusil, avant qu'elle ne s'envole! Amenez-moi ici les oisillons!

Le serviteur se laissa couler au bas de l'arbre et tendit les oisillons au Diambeg. Celui-ci les fracassa par terre et il regardait en même temps d'un air satisfait, la pauvre mère pie... Il avait tué les deux petites bêtes. Maintenant le Diambeg avait entre les mains son fusil. Il visa et appuya sur la gachette. La pie ne fut que légèrement égratignée à l'aile et sur la queue mais un grain de plomb atteignit l'oisillon qu'elle avait voulu sauver, et le tua. La mère ne lâchait cependant pas de son bec son petit mort. Elle prit son vol et s'éloigna de ces lieux. Elle emporta le corps de son enfant et l'enfouit au pied d'une haie. Bientôt elle revint. Tout le jour, elle tournoya en se lamentant au-dessus du jardin où elle savait que se trouvaient ses petits qui avaient été massacrés. De là-haut, elle voit les corps sans vie de ses oisillons, elle voit son nid éparpillé, elle lance des lamentations déchirantes. Le Diambeg est toujours dans le jardin. Elle le maudit, le voue à tous les maux<sup>7</sup>: „Que t'ai-je fait, maudit soit de toi, que tu as massacré mes petits?“

Le Diambeg rentre dans sa maison, la pie en profite pour emporter les deux oisillons; elle les dépose à l'endroit où se trouve caché le corps du troisième. Elle passe cette nuit près d'eux et les pleure, l'âme déchirée. Elle est abattue, son cœur est en détresse. Elle exhale sa douleur tout en pensant à la vengeance...

Le lendemain matin, elle songea à aller se plaindre au roi. „Il faut que j'aie trouver mon roi et que je lui fasse part de mon malheur. S'il est notre roi, ne doit-il pas protection à ses sujets? N'admirons-nous pas sa puissance, n'a-t-il pas pour nom: Aigle? Sa royauté ne serait que tromperie s'il me fallait ravaler ma vengeance à l'encontre du Diambeg. Cela ne peut être. Quand le roi apprendra mon chagrin, quand il saura la peine si injuste qui me frappe, il roulera de ses beaux yeux terrifiants, il redressera les épaules et bombera son torse invincible. C'est lui qui est mon sauveur, lui seul... Il me portera aide, sans aucun doute! Je dois aussi lui apprendre sous quelle terreur vivent les autres oiseaux de la plaine— lui apprendre le traitement inique que nous infligent les hommes, le carnage qu'ils commettent parmi nous, ce qui empêche notre race de prospérer et de contribuer au renforcement de son royaume... Bien que sa capitale royale se trouve très loin d'ici—au sommet d'une montagne immense, toute lisse de neige,— je volerai aussi longtemps qu'il le faudra pour arriver jusqu'à ses terres... Devrais-je donc ne connaître jamais que la plaine? Non, je vais enfin voir de mes yeux un pays de montagne!”

Voilà ce à quoi songeait en elle-même la pie qui s'apprêtait à partir au matin porter ses doléances au roi.

Le lendemain, très tôt, elle recouvrit les corps de ses petits de feuilles de vigne et de chêne. Elle pleura longuement, elle se déchira la poitrine, puis elle se mit en route. Au bout du village, elle rencontra sa cousine, Mzékhalà; celle-ci l'interrogea sur les raisons de sa tristesse, de son voyage. La pie lui conta tout dans le menu. La cousine compatit à sa douleur en versant des pleurs et l'assura de son aide.

— Que Dieu, le Créateur de la terre et du ciel, le maudisse! —disait Mzékhalà. Sa vaillance, il en a fait preuve à l'encontre de tes enfants et des miens, est-ce là un homme, y a-t-il en lui une parcelle d'homme? Que Dieu lui refuse toute bonté et toute grâce pour le grand chagrin dont il est cause. Ce damné, ce maudit, de quoi te tenait-il rancune pour l'avoir porté ce coup mortel? Va, ne crains rien, va, accuse-le! Notre roi sera mécontent et se vengera de celui qui a fait ton malheur. De mon côté, j'agirai pour exciter et monter les oiseaux contre Sardion.



Les deux pies se firent leurs adieux et chacune reprit sa route. Notre pie vola longtemps. Quand elle fut bien fatiguée, elle eut envie de se reposer au bord d'une rivière. La rivière coulait, calme et limpide...

— Ma sœur, qu'as-tu? Pourquoi es-tu triste? — s'enquit la rivière. Je t'ai vue souvent auparavant, mais toujours joyeuse et réjouie. Je ne sais pas ce qui t'est arrivé? Il semble bien qu'un grand malheur t'a frappée.

— Il ne peut y avoir de pire malheur! Le Diambeg m'a anéantie, ma sœur, oui, le Diambeg, que Dieu l'anéantisse: il a exterminé mes petits et a détruit mon logis; il a dévasté ma vie, dévasté, c'est le mot.

— C'est moi qui arrose son jardin et son potager, lui répondit la rivière. Je t'ai vue construire ton nid dans l'abricotier. Je t'ai vue aussi couvrir tes petits, tu avais trois petits oisillons.

— Oui, ma sœur, c'est bien cela, répondit la pie, et aujourd'hui je n'en ai plus un seul en vie.

— Dès le début, je sentais que les choses ne tourneraient guère bien pour toi dans le jardin du Diambeg, — prononça la rivière. Crois-tu donc qu'il m'est reconnaissant à moi, grâce à qui fleurissent son jardin et son verger, grâce à qui ils ondoient et verdoient. C'est un homme méchant, un homme rancunier, ingrat, peut-être, qui sait, lui as-tu fait quelque tort.

— Mon tort à moi, c'est de lui avoir volé un morceau de fromage, ma sœur, un seul petit morceau, tout petit, — lui dit à son tour la pie.

— Je le sais bien. J'en ai été témoin. A ce moment-là, mes eaux passaient en murmurant au pied des rosiers et des lilas. Je n'ai rien vu d'autre que ce que tu dis. Comment a-t-il pu ce mécréant désoler ton existence pour un morceau de fromage?! Puisqu'il en est ainsi, fais-moi confiance, c'est moi qui assouvirai ta vengeance. Attends, je vais grossir mes eaux à ma façon, j'envahirai sa grange, son cellier, sa cave et j'emporterai tout cela à travers la plaine, je lui ravagerai, je lui dévasterai tout.

— Aide-moi, aide-moi, ma chère sœur, ce sera pour moi le plus grand des bienfaits! — suppliait la pie. Je veux bien même perdre le souvenir de mes petits s'il m'est donné de voir Sardion dans le tourment. Je pars maintenant porter ma plainte au roi. Tiens-toi prête, toi.

— Sans faute, sans faute, j'ai moi aussi le cœur ulcéré par le Diambeg, — dit la rivière.

La pie fit ses adieux à la rivière et reprit sa route. Un peu plus loin, apparut une grande plaine. Et là, elle aperçut une énorme troupe de rats qui avançaient en rangs, au son des tambours, et poussaient des cris perçants. Plusieurs rats, tournoyant en dansant, précédaient le gros de la troupe. La pie comprit de quoi il en retournait: c'était une noce chez les rats; il s'avéra qu'elle connaissait quelques-uns d'entre eux et découvrit même que leur roi était un bon ami à elle. On l'invita à boire. Elle ne pouvait faire autrement qu'accepter. Elle but, leva une santé en l'honneur des nouveaux mariés<sup>6</sup>. On l'interrogea sur les raisons de son voyage et la pie leur raconta tout par le détail.

— Ah! ce maudit, ce damné! — s'écriaient les rats. — C'est un avare, un homme méchant. Aucun de nous n'a jamais pu profiter d'un seul épi de ses champs. Ce n'est pas lui qui laisserait la nuit les gerbes dehors. Aussitôt liées, il les fait porter en hâte sur l'aire. Mais là, nous lui rendons parfois visite. Ces visites, ce n'est rien à côté de ce qu'on va lui faire voir, nous allons lui en faire voir de toutes les couleurs. Patience, attendez que le mariage soit fini!

— Que vous êtes bons, que vous m'êtes chers, vous ne lésinerez pas sur votre peine, n'est-ce pas? je l'espère de vous, — suppliait la pie.

— Lésiner sur notre peine? Qui parle de lésiner sur la peine, bien mieux, une nuit nous foncerons sur ses terres et nous saccagerons tout, nous réduirons tout en poussière, nous faucherons à la racine, nous rongerons tout ce qui pousse entre ses mains...

La pie prit congé des rats et partit. En route, à tous ceux qu'elle rencontrait, elle racontait son malheur. Elle demandait également la route de la capitale du royaume. Elle en avait entendu parler, elle l'apercevait même de loin, mais engagée à travers les forêts et les monts, elle s'égarait parfois et ne retrouvait pas son chemin. Dans une forêt qui s'étalait sur une pente montagneuse, elle avisa, perché sur la branche dénudée d'un orme, un milan au plumage usé et ébouriffé qui semblait suivre du regard quelque chose en bas.

— Salut, mon petit milan, appela d'assez loin la pie.

— Quoi donc? Qui es-tu? Quel être es-tu donc? — dit le milan et il appuya un regard pesant sur la pie en la fixant, étonné.

— Je te salue et tu ne t'excuses pas même de ne pas m'avoir reconnue? Tu ne m'as donc jamais vue dans la plaine? — rétorqua celle-ci.

— Hum! Hum! — fit le milan. Salut! Salut! Qu'as-tu à vagabonder par ici, par ces monts et par ces ravins, pourquoi n'es-tu pas dans les vignes à jacasser, — se moquait-il d'elle et tout en parlant, il levait la tête et gonflait le cou d'un air avantageux.

— C'est le malheur, le malheur seul, qui a fait de moi une vagabonde. Tu as entendu dire: aux grands maux, les grands remèdes<sup>9</sup>.

— Et de quels maux s'agit-il pour que tu te sois aventurée jusqu'ici.

Et au milan aussi, la pie raconta son malheur; elle croyait trouver chez lui, comme chez les autres, de la compassion, mais elle se trompait en cela.

— Tu crois vraiment pouvoir ameuter le roi contre le Diambeg pour tes mioches? Mais malheureuse, qui te laissera seulement approcher de lui. Tu recevras plutôt une bonne dégelée! Tu crois que ça ne tient qu'à toi que notre roi quitte ses montagnes pour aller dans la plaine, hein? Le Diambeg n'a pas été à la hauteur, il aurait dû t'ajouter à la liste<sup>10</sup> car c'est par tes semblables que toute la plaine est retournée, on vous connaît bien, allez, les larronnes que vous êtes! Vous ne laissez pas l'homme goûter aux fruits de ses arbres, vous les avez déjà tous gaulés et vous le laissez les mains vides, fieffées coquines que vous êtes! Et maintenant, tu as pris pied dans la montagne et ce sont ces alentours que tu veux mettre sens dessus dessous?! Mais attends, je vais te faire un sort tel qu'il arrache des pleurs aux pierres mêmes.

— Oh, Oh! Salut à toi, mon seigneur et maître! Un parasite, voilà ce que tu es, toi! Et tu oses pousser de hauts cris sur la malfaisance des autres! Oh oui, parce que toi peut-être, ta grange et ton cellier regorgent? N'est-ce pas comme tous les autres oiseaux que tu trouves ta pitance? Notre règle, la voici: si nous portons quelque dommage ou préjudice à l'homme, nous lui sommes, par contre, bénéfiques au centuple. Vois combien nous exterminons d'insectes, de vers, de reptiles nuisibles à l'homme. Non, vraiment j'ai été bien sotte d'engager la conversation avec toi. Il faut d'abord avoir assez pour soi pour en faire après profiter les autres. Ce n'est pas ton cas. Ta petite cervelle est restée la même en vieillissant, pauvre de toi, pauvre chose que tu es! — lui dit la pie et elle reprit sa route

— Pauvre chose toi-même et voleuse en plus! — lui lança le milan; il s'éleva dans les airs et se mit à décrire de nobles cercles qui l'eussent fait prendre de loin pour un aigle.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le jacassement de la pie se fit entendre dans les alentours du pic neigeux; celui qui n'aurait jamais connu de pie, eût pu penser qu'on tirait à cette hauteur un chariot grinçant. La pie contemplait abasourdie les rocs immenses, les ravins profonds où avaient roulé des avalanches. Ça et là, aux endroits asséchés, avait surgi des herbes vertes, des herbes que la pie ne connaissait pas, n'en ayant jamais vu de pareilles dans la plaine. C'étaient des andromèdes, des berces, des gourbets, etc... Elle regardait, effarrée, des troupes de poules et de dindes sauvages de montagne. Ce sont des oiseaux, — pensait-elle, — mais le faisan de chez nous les surpasse bien en beauté. Les poules et les dindes de montagne regardaient, ébahies, la pie qu'elles voyaient pour la première fois et n'en pouvaient plus de rire en entendant sa voix et ses jacassements...

La pie se trouvait maintenant sur le domaine royal. Parmi les grands rocs, elle en aperçut un encore plus imposant, une masse sombre avec, à son sommet, une tache grisâtre... A ce moment, elle entendit cacaber et une perdrix courant à pic sur la pente surgit devant elle...

— Qui es-tu, d'où viens-tu, de quel pays? — lui demanda celle-ci.

— Ma sœur, je suis de la plaine, — lui répondit la pie. Je voudrais voir le roi. Je ne sais où le trouver! Je t'en conjure par tes petits, indique-moi le chemin!

— Je te l'indiquerai bien volontiers, tu n'as pas besoin de me supplier pour cela, lui dit la perdrix. Tu vois ce grand rocher sombre là-bas? regarde bien!

— Je le vois, je le vois! — répondit la pie.

— Au sommet, là-haut, tu vois une tache noire?

— Je la vois, bien sûr, je la vois très bien!

— Alors si tu la vois, c'est justement notre roi. Quelle affaire t'amène de si loin? — lui demanda enfin la perdrix.

— Je dois faire part de mes doléances au roi, et la pie raconta une fois de plus son malheur.

— Sais-tu, ma sœur, il ne reçoit pas nos doléances. Je ne sais comment il agira envers toi, — lui dit la perdrix.

— Comment, vous aussi, vous avez des doléances à soumettre au roi?—  
fit la pie..

— Sinon nous, qui d'autre pourrait avoir des doléances?!— répliqua la perdrix.

— Et de quoi vous plaignez-vous, vous autres?

— De ce que les autours, les faucons et d'autres rapaces encore, nous massacrent, nous exterminent. „Que puis-je faire? nous répond le roi, de quoi doit vivre alors mon armée?“ Je ne sais, peut-être accueillera-t-il avec indulgence ta requête à toi.

La pie vola droit au lieu indiqué et de loin annonça bruyamment son arrivée. L'aigle se tenait, altier, sur son trône. Il leva gravement la tête et promena ses regards alentour. La pie le salua avec une grande déférence. Le roi l'en ayant autorisée, elle se posa également sur une aspérité du rocher. Un temps, l'aigle ne daigna pas lui adresser la parole. Enfin, il prononça:

— De quoi s'agit-il, quelle est ton affaire, jacasseuse?

— Bonne et longue vie à vous, Grand Roi!— dit la pie. Je suis venue à vous car je connais votre cœur royal, je sais que vous ne me laisserez pas sans espérance et que vous m'accorderez votre aide. Tout d'abord je vous dirai que nous tous, oiseaux de la plaine, nous vivons sous l'oppression des hommes: ils ne nous laissent pas en paix, ils nous pourchassent, et moi, le Diambeg Sardion a dévasté ma vie, il a assassiné mes petits, il m'avait à mon tour prise en chasse pour me tuer.

— Si les oiseaux de la plaine endurent un tel sort, pourquoi ne viennent-ils pas se plaindre à moi? Et toi, qu'as-tu commis à l'encontre du Diambeg pour qu'il ait fait ce carnage.

— Rien, je vous le jure. J'ai volé un tout petit morceau de fromage. Mes petits mouraient de faim, si j'ai commis une faute, c'est pour eux... Quant aux autres oiseaux, que puis-je dire sur eux, je ne sais, notre Roi très cher, sans doute n'osent-ils pas venir à vous par respect et par déférence à votre égard. A moi par exemple, que de peines cela m'a coûté de vous déranger — ce n'est pas chose facile que de comparaître devant le roi et de contempler sa face. Comme ils me sont chers, vos serres et votre bec vigoureux. Vous êtes notre roi, notre espoir, notre consolation, je veux espérer que vous ne laisserez pas impuni le mal que m'a fait cet hom-

me injuste. Que vous le punirez de façon exemplaire afin que personne jamais plus ne se risque dans la chasse impie des oiseaux.

— Bien, bien, je vais appeler mes troupes et nous allons partir à l'attaque. Quand le roi ignore les malheurs de ses sujets, est-ce sa faute s'il ne leur vient pas en aide! — dit le roi et d'un coup de bec il lissa les plumes de son aile droite.

Peu de temps après, une nuée d'oiseaux se mit à affluer autour du trône royal. D'où venaient-ils en si grand nombre? La pie ne connaissait pas beaucoup d'entre eux. Ils étaient de forte taille, effrayants à voir. Il y avait là les griffons, les vautours, les gerfauts, les faucons, et bien d'autres encore. Le domaine royal déborda bientôt d'un vacarme épouvantable. L'air était agité, comme une mer houleuse, des claquements flasques de leurs ailes. La nouvelle leur était parvenue que le roi recevait une visiteuse de la plaine. Chacun d'eux apportait dans ses serres un présent pour son roi. Nombreux étaient ceux qui ne connaissaient pas la pie. Le roi annonça à tous les motifs de la venue de cette dernière et leur déclara qu'ils devaient se préparer pour partir en guerre le lendemain matin.

— Soyez tous prêts demain matin! — ordonna le roi d'une voix de basse sévère. Nous devons attaquer le Diambeg Sardion... Faites parvenir à tous mon ordre. Tant que je serai en vie, je ne laisserai opprimer aucun de mes sujets... — et il leur conta les malheurs de la pie. Tous s'accordèrent à lui unanimement.

— A quelle espèce appartient cette oiselle? Elle doit être en tous ces une fiefcée maline? — s'interrogeaient les gerfauts et les faucons.

— Nous la connaissons bien. Elle est de la plaine. Elle nous a bien souvent sortis d'un mauvais pas<sup>11</sup>. Elle s'appelle la pie, disaient les vautours. Elle se joint souvent à notre festin autour d'une charogne et fait bombance avec nous<sup>12</sup>. Lorsqu'elle se trouve dans nos alentours, il n'est guère aisé aux hommes en armes de nous approcher. Elle pousse aussitôt son jacassement et nous met tous sur le qui-vive. Alors nous apercevons de là-haut l'homme au fusil caché derrière un éboulis de montagne ou de hautes broussailles... C'est un oiseaux courageux, d'une grande vigilance.

— Silence! Ecoutez! Vous serez tous à dîner chez moi! Et l'aigle prit son essor, déployant ses ailes larges et puissantes. Il s'était élevé si haut qu'il semblait plaqué à la voûte du ciel. Les oiseaux volaient ensemble en un large cercle. Ils tournèrent ainsi longtemps puis se posèrent. Ils prirent pla-

ce autour de leur roi et convièrent la pie qu'ils firent asseoir parmi eux. L'on apporta de nombreuses viandes d'oiseaux et de bêtes sauvages et l'on se mit à festoyer... L'on parla beaucoup autour de la table pour savoir comment l'on devait mener cette guerre contre l'ennemi... Le festin prit fin et l'aigle envoya des messagers à ceux qui étaient absents pour leur ordonner de se présenter.

Le lendemain matin, la nuée des oiseaux était si épaisse qu'elle arrêta les rayons du soleil. Leur vacarme faisait trembler alentour l'espace. C'était un spectacle tout à la fois effrayant et merveilleux que cette foule d'oiseaux, remuante et bruyante. Chacun semblait se préparer pour une grandiose entreprise.

L'aigle les parcourut tous du regard puis il passa en revue ses troupes et donna à chacune d'elles des consignes d'action:

— Vous, les faucons, les autours, les gerfauts, à tous les hommes qui entreront contre nous dans la bataille, vous devrez leur attraper leurs chapeaux.

L'aigle partit suivi de tous les oiseaux. Derrière le roi volaient les faucons, puis les gerfauts, suivaient les autours, les crécerelles et les éperviers; derrière eux, les corbeaux, et derrière ces derniers, les griffons suivis des vautours et ainsi de suite. La pie était restée tout à fait à l'arrière, transportée, éperdue de joie. En route, de nouveaux guerriers se joignaient à l'armée. Ce milan même qui la veille avait humilié la pie, suivait le mouvement et avançait en clopinant des ailes. En bas, le renard courait aussi, espérant avoir part au butin...

Le jour précédent, une chose étonnante s'était produite à l'encontre de Sardion. La rivière avait débordé et ses eaux avaient entièrement balaïé et emporté le cellier et la grange du Diambeg. Alors que ce dernier et ses gens s'affairaient en ces lieux, une armée de rats s'était abattue sur la maison et avait rongé, rasé tout ce qu'elle contenait d'objets de valeur, dons, présents, ou acquis des propres deniers du maître... Le lendemain, Sardion, hors de lui, allait et venait avec ses valets dans son jardin, portant sur sa mine le deuil des grosses quantités de blé et de vin irrémédiablement perdues, des meubles et des vêtements réduits en pièces... Le jardin était envahi par d'innombrables oies, dindes, poules et autres volailles... Le Diambeg ne savait pas qu'un pire fléau l'attendait...

Au loin, il aperçut une sorte d'immense nuage noir; la sombre mer toute entière semblait avoir quitté ses côtes, telle apparaissait l'armée de l'aigle. A sa vue, Sardion fut saisi d'horreur. Dès qu'il distingua les oiseaux volant en essaim, il dépêcha vite son serviteur à la maison pour en rapporter son fusil. L'armée était maintenant toute proche et tonnait comme la grêle. Elle fonça droit, s'abattant en ouragan sur les oies, les dindes, les poules, dont les plumes volaient en tous sens. Mais le tour de l'aigle, des autours et des faucons n'était pas encore venu; le Diambeg et ses valets faisaient cliqueter les fusils mais aucun coup ne partait—les rats en étaient la cause: ils avaient „mouillé“ toutes les armes et pas seulement celle du Diambeg, afin qu'aucun coup n'en puisse partir. Le Diambeg eut recours aussi à son sabre mais que pouvait-il faire avec un sabre, qui donc s'en serait approché: allons, vas-y, frappe-m'en?. Personne. Il jeta son sabre, revint au fusil qu'il mania tant et plus. Il retira la poudre ancienne et la chargea à nouveau. Il ordonna aux autres de faire de même.

Quand ses gens étaient justement en train de déculasser leurs fusils pour en faire tomber les cartouches, à ce moment précis, l'aigle donna l'ordre d'attaque aux autours et aux faucons et prit leur tête. Il passa, le premier, en trombe, au-dessus du Diambeg dont il heurta la tête de ses serres. Il lui resta dans les griffes le chapeau à étoiles du Diambeg; mais il avait lacéré le crâne de ce dernier, qui se mit à saigner. Pendant ce temps, les autres oiseaux en avaient aux autres hommes.

Tout cela s'était passé en un instant et l'armée s'éleva dans les airs avec des clameurs. Les oiseaux emportaient dans leurs serres des couvre-chefs de toutes sortes. Vaincus, le Diambeg et, ses serviteurs les regardaient s'envoler, bouche bée. La pie contemplant à distance le spectacle. Elle ne se tenait plus de joie. Elle avait oublié ses petits, elle renaissait à nouveau.

Les oiseaux revinrent dans leur contrée chargés de butin et, le même jour, le Diambeg mortifié prit le chemin de la ville pour acheter chapeau et vêtements. Il fit atteler sa calèche et partit, tout en fureur, jurant et pestant.

La route était mauvaise en un endroit. D'un côté, des éboulis et en contre-bas, un ravin. En approchant de ce lieu, les chevaux prirent peur



et tombèrent droit dans le ravin. Le cocher du Diambeg aperçut alors le renard qui bondissait de derrière l'éboulis et filait vers la forêt...

Tout le village apprit cette histoire. On ramena le corps du Diambeg chez lui et il fut enterré trois jours plus tard. Les chevaux avaient également été tués. Le cocher, le crâne fêlé, gémissait dans son lit.

Les oiseaux étaient rentrés victorieux chez eux avec leur butin. Ils rapportaient aussi les chapeaux. L'aigle planta le chapeau du Diambeg au sommet du roc royal. Les autres oiseaux tout autour, sur les rocs inférieurs, alignèrent les autres chapeaux.

Depuis lors, le repaire royal porte le nom de „Chapeauté“. Les chasseurs et les bergers narrent comme un conte aux paysans l'histoire du „Chapeauté“. Ils disent que l'on voit nettement les chapeaux sur les rocs, certains sont blancs, d'autres rouges, d'autres bleus...

Les oiseaux ont appris que le renard avait aussi eu sa victoire, ils ont appris que Sardion et ses chevaux avaient péri et ils se sont repus pendant un bon mois des cadavres des chevaux bien nourris du Diambeg.



## LA SOURICIÈRE

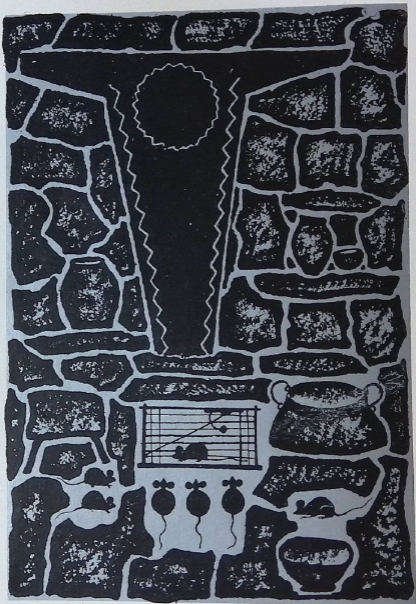
### I

**L**I FAISAIT déjà nuit lorsque le père Estaté arriva devant sa maison. Il revenait de la ville. C'était veille de Noël. Il avait mené à un train d'enfer son Merani\* pour pouvoir passer la Noël en famille. Et Merani, de son côté, n'avait pas épargné ses forces. Il avait avancé sans broncher tout le long de la route, clopinant sur ses pauvres pattes comme un vieillard qui marcherait en s'aidant de béquilles; et secouées, dans le trot, ses oreilles avaient battu comme si elle eussent été cassées. Quelle misère que la vieillesse! Le preux Rostom\*, même lui, dit-on, n'y a pas échappé. Elle a d'autant plus réduit à une extrême faiblesse le Merani du père Estaté. Le cheval avait déjà vingt ans d'âge<sup>1</sup> mais son maître ne comptait nullement s'en défaire bien que les acheteurs ne manquaient point. Et ces acheteurs, qui ils étaient? Des petits marchands: colporteurs, merciers ambulants, marchands d'œufs et de poulets, tous à l'affût de la bonne occasion qui leur eût permis de voir, au moins pour un temps, leur fatigue soulagée. Mais il n'était pas question de faire changer d'avis Estaté. Voici ce qu'il disait:

— Tant que je suis en vie, je ne me séparerai pas de Merani, il a tant fait pour moi; maintenant il est vieux, dites-vous, et je devrais l'abandonner entre les pattes des fripiers pour qu'ils l'usent jusqu'à la corde<sup>2</sup>? Moi aussi je suis vieux, il faudrait donc me fourrer dans une hotte et m'envoyer rouler au fond du ravin! C'est ça que vous appelez être juste? Non! Pas question de le vendre, mon Merani! Il mourra chez moi!

C'est sur ces mots que le père Estaté congédiait les acheteurs.

Le père Estaté était vraiment par trop bon et généreux: dans le village, une bête même ne se souvenait pas d'avoir jamais souffert par lui; d'autant plus un homme. Jovial, le visage clair et rose, toujours souriant, c'était à lui que l'on avait immanquablement recours lors des partages d'héritages, ou encore lorsqu'il fallait réconcilier deux villageois brouil-



lés, et, bien entendu, à l'occasion des fêtes, qui d'autre aurait-on nommé thamada.

— Allons, donnez-vous la main! disait-il à ceux-ci qui venaient de se bousculer un peu. — Qu'est-ce qui vous prend, mes gaillards, de vous coltiner ainsi! On ne sera pas toujours de ce monde, on finira tous par y passer! Notre courte vie ne dure qu'un instant; passons-la dans le plaisir, n'est-ce pas mieux! Le sang n'a jamais effacé et n'effacera jamais le sang; c'est l'eau, l'eau seule qui lave le sang. Allons, venez, embrassez-moi d'abord... et embrassez-vous maintenant; s'il y a affaire à disputer, le mieux n'est-il pas d'en finir après une bonne discussion! On n'a jamais rien résolu à coups de poing, vous voulez être les premiers à le faire? Promettez-moi de vous réconcilier et c'est moi qui arroserai cela<sup>3</sup>.

Et jamais l'entremise d'Estaté n'était vaine. Et lui, de son côté, tenait toujours sa promesse.

Barbier du village, il menait doucement une vie modeste: il avait sa maison, une vigne, un petit lopin de terre à labourer et même un petit moulin. Cet excellent homme, déjà avancé dans l'âge, avait un cœur des plus courageux, des plus fraternels, des plus généreux; il était avenant, hospitalier. Les gens du village l'appelaient „Père Estaté“. Pour tous, il était le père Estaté, pour les grands, pour les petits, même pour les vieillards plus âgés que lui.

Le père Estaté aimait plaisanter. Quand, par exemple, il revenait de la ville sur sa rosse trottinante et qu'il rencontrait une figure de connaissance sur la route, voilà ce qu'on pouvait entendre:

— Salut, père Estaté, d'où viens-tu?

— De Jérusalem.

Où lorsqu'il se rendait à la ville:

— Où vas-tu, où cours-tu ainsi?

— A Jérusalem,—répondait-il et il riait de bon cœur. — Alors quoi, qu'est-ce qu'ils ont ces sacrés bougres à me demander où je vais! Jusqu'où donc va se balader un chat: tout au plus, jusqu'au grenier. Mais non! ils doivent quand même vous poser la question! Eh bien, si c'est ainsi, mon cheval et moi, nous allons à Gandja, Erivan, Trépizonde ou Téhéran! Mais où d'autre irions-nous qu'à la ville? Ils le savent très bien, mais c'est une habitude, c'est leur manière d'enjoliver leur salut.

## II

Comme à l'ordinaire, Estaté était quelque peu éméché lorsqu'il arriva chez lui. Il fit avancer son cheval si près de la maison qui ne comportait qu'un étage, que la tête de la bête apparut jusque dans le vestibule. Il cria :

— Eh, la famille, venez voir ici, vous ne voulez pas d'un invité ?

On entendit s'affairer toute la maisonnée. „Grand-père est là“, „Grand-père est là“ criaient les petits-enfants d'Estaté, Sona et Kola : elle, c'était une fillette de six ans et son frère, lui, en avait huit.

La chandelle, amenez par ici la chandelle ! — criait Estaté. — Mais qu'est-ce qui vous arrive, vous êtes donc couchés à cette heure-ci ?

Déjà apparaissait sur le seuil l'épouse d'Estaté, Euphémia, une petite femme rondelette, qui tenait à la main une lampe.

— Ah ! Bonsoir, Euphémia ! Comment ça va, ma bonne ? Moi, ça va bien, très bien même. J'ai eu tout de même un peu froid.

— Dieu t'aide ! Voyons, mon homme, est-ce raisonnable de marcher ainsi dans la nuit ? Tu devrais au moins avoir peur des bêtes de la forêt ? — dit Euphémia.

— Que faire, j'ai pris du retard. Tu dis : les bêtes de la forêt ? Mais les bêtes me veulent-elles du mal ? Le loup et les autres bêtes ont suffisamment de ces gens bonnes à se mettre sous la dent, lui répondit Estaté.

— Grand-père, as-tu rapporté une souricière ? — répétaient sans se lasser Sona et Kola, — et des chaussons, des chaussures, de l'étoffe pour ma robe ? — pépiaient les enfants appuyés à la balustrade.

— Je vous ai tout apporté, mes enfants, tout, tout ! — et Estaté ouvrait sa besace.

A ce moment son Merani poussa un hennissement formidable, lançant de ses naseaux une telle buée que la lampe d'Euphémia manqua de s'éteindre.

— Eh ! Eh ! allons, le cheval, calme-toi ! — fit-elle d'une voix fâchée.

— Mon pauvre Merani, il veut son avoine ! — dit Estaté. Mais il est encore trop fatigué, qu'il se repose un peu et nous lui donnerons après à manger. Je l'ai éreinté, le malheureux.

Estaté se défit de sa cape de laine brute et en recouvrit le cheval ; lui-même, la tête enserrée jusqu'aux oreilles dans son kabalakhi\*, sa be-

sace au bout du bras, il entra sur les pas<sup>d</sup> de sa femme qui marchait devant lui. Il se dirigea droit à la cheminée où brûlait un grand feu et posa son fardeau sur le divan. Avant qu'il ne s'assit devant le foyer, Euphémia lui demandait :

— Et Sandro, mon fils bien-aimé, comment va-t-il ?

— Bien, très bien ! On l'a augmenté, il touche maintenant trois toumanes\* par mois ! — dit Estaté, tout fier de son fils. Cependant qu'Euphémia remerciait le ciel, la bru Sophio alla à son beau-père pour le déchausser. Les enfants entouraient leur grand-père, le harcelant de questions, ne le laissant pas placer un mot : la souricière, les chaussons, l'étoffe pour la robe et d'autres bricoles de cet ordre, voilà ce qui les préoccupait. Il semblait bien que la souricière fût la première de leurs convoitises. Le grand-père les embrassait et leur promettait de tirer bientôt tout de sa besace :

— Mes enfants, laissez-moi souffler, laissez-moi me réchauffer les mains, elles sont toutes gelées. Tout à l'heure je pourrai mieux sortir de ma besace tout ce que j'ai acheté. Comment voulez-vous que je remue ces mains ? Regardez, mes doigts sont tout engourdis ! — et il tendait ses doigts bleuis par le froid. Il plongea cependant une main dans sa poche et en retira une poignée de bonbons.

— En attendant, amusez-vous avec ça.

— Venez par ici, petits brigands, laissez votre grand-père tranquille, asseyez-vous là sagement ! — grondait la bru. Les enfants ramassaient fébrilement les bonbons éparpillés sur le divan.

— Allons, allons, ne vous disputez pas, sinon je remporte la souricière à la ville ! — dit Estaté, — une tasse de thé me ferait du bien, j'ai eu bien froid en route et, de plus, j'ai un peu levé le coude<sup>5</sup> en ville.

Sophio avait bien avant entrepris les préparatifs du thé. Aussi, à ces mots, alla-t-elle sur-le-champ vers le samovar recouvert d'une serviette blanche et revint vers son beau-père avec un petit plateau où étaient posés la tasse de thé et le sucre.

— Que Dieu ait miséricorde d'une telle ivresse. Je suis bien vieux et de ma vie je n'ai rien vu de pareil : on se saoule trop, il n'y a plus jour ouvrable et jour de fête ; les estaminets sont toujours pleins ; les jeunes, les vieux, les riches, les pauvres, tout ce monde se saoule. On dirait qu'ils se creusent eux-mêmes leurs propres tombes, qu'ils n'ont plus l'espoir d'un

lendemain pour eux. Je ne sais plus... c'est moi qui me l'imagine ou est-ce vraiment ainsi.

— Eh! Estaté, mon ami, c'est ça, la ville: on trinque sans arrêt! — dit Euphémia, — Mais, ce n'est pas mon affaire: qu'ils aillent se faire pendre! Tant pis pour eux, ils n'ont qu'à se noyer dans leurs outres de vin et d'eau-de-vie! Dis-moi plutôt, Sandro, il n'a pas l'intention de monter par chez nous?

— Mais si, mais si, il viendra sans faute pour le Nouvel An, il me l'a promis. Ah oui, à propos, un grand bonjour de Zalica et de Sidonia pour toi.

— Les pauvres, tu les as vus? C'est bien, c'est bien! — dit Euphémia. — Comment vont-ils, comment se débrouillent-ils? — interrogeait encore Euphémia.

— Bien, très bien. Lui, il s'est enrichi: il m'a dit qu'il avait mis de côté cent toumanes; ici il n'avait pas un sou. Tu vois, Euphémia, un panier de foin et un âne ont suffi pour faire de ton cousin Zalica quelqu'un.

— C'est ainsi quand Dieu le veut!... Un homme débrouillard peut toujours s'enrichir à la ville, — continuait Euphémia.

A ce moment, on entendit à nouveau hennir le Merani d'Estaté.

— Ah, la compagnie m'a accaparé et j'ai oublié mon cheval. Le pauvre, il veut son avoine. Il va prendre froid, je vais le mener à l'étable.

Disant cela, Estaté se leva, alla à la porte, l'ouvrit et s'excusa auprès de sa bête d'avoir tardé à lui apporter son avoine.

— Merani, mon Merani, tu l'auras tout de suite, ton avoine. Pardonne-moi de t'avoir fait attendre si longtemps, ma pauvre bête! Encore un tout petit peu de patience, mon Merani, et je vais te servir tout ce qui pourra te faire plaisir, tout ce que tu peux manger, — disait Estaté à son cheval qui redoublait ses hennissements à la vue de son maître, avançait la tête vers les mains de ce dernier, tout en soufflant, mais moins bruyamment, de ses naseaux dilatés.

Estaté mit la bête à l'abri et revint dans la maison.

— Grand-père, les chaussures! Grand-père, la souricière! — entendait-on crier les voix des enfants qui démenaient leurs petits bras et dont les visages grimaçaient de supplication.

— Les pauvres petits! C'est un péché de les faire attendre plus longtemps, — dit Estaté et, au lieu de s'asseoir, il alla à sa besace. Il défit

d'abord les liens de l'une des poches et commença à la vider. Les enfants avaient les yeux arrêtés à son visage et à ses mains. Euphémia, les mains sur les hanches, contemplait, admirative, son époux; Sophio, un peu à l'écart, se tenait les bras croisés, la bouche serrée. Un grand chat à la robe tigrée, allait et venait sur le divan, la queue dressée, le pelage du dos et des flancs roussi à l'âtre. Il se frottait aux enfants et de sa queue en arc, en balayait leurs visages comme d'un fouet. Il semblait lui aussi attendre quelque chose. Ce chat avait reçu pour nom Miauleur car il n'arrêtait pas de miauler. Il n'avait pas une seule fois attrapé de souris. Chat miauleur est-il jamais bon chasseur?

— Alors, vous tous, dites-moi où je dois poser tout cela, apportez-moi quelque chose! — fit Estaté.

Euphémia accourut avec un plat et un plateau.

— Ah! Ces truites, Euphémia, si tu savais ce que c'est?! Vois un peu, — disait Estaté et il couchait deux paires de truites sur le plat.

— Des poissons! Des poissons! Regarde, Maman, comme ils sont beaux, ils sont tout tachetés! — disaient les enfants, les caressant de la main, prêts à les embrasser; ils n'entendaient pas leur mère qui leur grondait l'ordre de rester tranquilles.

— Et ça, c'est du bœuf, du paleron, je l'ai eu chez le boucher Guigola, un vieux de vieux de mes amis, ce n'est pas à moi qu'il aurait refilé des bas morceaux! Et voilà du riz, d'Akoula, s'il vous plaît! et du thé, du sucre! qu'est-ce que vous voulez encore? Encore quoi? — disait Estaté avec un large sourire. — Et voilà de la verdure, du persil, du cresson, toute la ribambelle des fines herbes! Alors Euphémia, il te manque encore quelque chose? Mon Dieu, Mon Dieu, voyons encore un peu: ah, ça, c'est des fruits secs pour le Nouvel An. Je ne vais pas courir à tout bout de champ à la ville! Tiens, du gingembre, des clous de girofle, de la cannelle. Ajoute à tout cela une belle poule et nous aurons demain un repas de prince. Tu sais, demain, nous avons des invités.

— Ça, c'est facile, c'est facile, — répondit Euphémia.

— Qu'est-ce que tu en dis, Euphémia, je ne suis pas un bon gars? — dit Estaté, le visage rayonnant.

— Un bon, un très bon gars, qui dit le contraire? — répliqua son épouse d'une voix tendre en lui donnant une tape sur l'épaule.

— Et maintenant, au second wagon! — dit Estaté. — Qu'est-ce qu'il y a donc là dedans? C'est là qu'il y a le fin des fins! Avancez, vous



autres, avancez, montez donc, ne vous cachez pas! — criait joyeusement à ses emplettes le père Estaté dans la poche béante de la besace. — Tiens, voilà les chaussures et l'étoffe pour la robe de Sona.

— Chic! Chic! Chic! — s'écria Sona; elle arracha des mains de son grand-père les chaussures et l'étoffe, et les serra contre elle, ne les laissant voir à personne.

— Et voici les chaussures de Kola! — dit Estaté. — Ils ne sont pas de chez nous, ils viennent de l'étranger, vraiment, regardez comme ils brillent.

Les mains de Kola saisirent avidement des mains du grand-père ses chaussures.

— Cette étoffe, c'est pour Sophio, c'est son seigneur et maître qui la lui envoie, — dit Estaté et il tendit à sa bru un paquet enveloppé dans un épais papier bleu, mais Euphémia fut plus prompte et l'attrapa au passage.

— Mais, ma fille, c'est du cachemire, du cachemire! On le voit bien, mon fils s'est enrichi, avant, il se faisait prier pour acheter une misérable cotonnade et voyez-vous ça maintenant? C'est du cachemire. C'est bien, ma fille, que cette robe te porte bonheur! — et Euphémia remit l'étoffe à sa bru.

— Et voici des pantouffles pour toi, ma toute belle. C'est ce qui convient à une vieille femme. C'est tout, je n'ai rien pu acheter d'autre, car j'étais plutôt fâché avec ma bourse. Bah! nous sommes vieux, tous les deux; nous aurons assez, moi de mon vieux tchokha, toi, ma vieille Euphémia, de ta vieille robe. On se contente de peu, nous. Aux jeunes, le plaisir et la joie! — continuait Estaté.

— Mais je ne dis rien! Je suis très contente et je te remercie, — répliquait Euphémia.

Et enfin, le père Estaté tira solennellement de sa besace la souricière que toute la famille, petits et grands, lui avait instamment recommandé de rapporter de la ville.

— Voilà votre souricière! — clama Estaté. — Voyons combien de souris vous attraperez avec!

— Dieu soit loué! — dit Euphémia, toute heureuse, — ces maudites bêtes nous empoisonnent la vie, je ne peux plus rien mettre dans le placard.

Les enfants aussi s'intéressaient fort à la souricière et lançaient des „Fais voir Grand-mère!“ Ils regardaient avec des yeux curieux et attentifs cette tortionnaire des souris.

— Tu n'y crois pas, n'est-ce pas? C'est toi peut-être qui vas nous attraper des souris? A d'autres, tes sornettes! — disait Euphémia et elle donnait une forte tape sur la tête de Miauleur pelotonné devant le foyer. — Depuis bientôt un an, je ne le quitte pas de l'œil, ce coquin, et je ne lui ai pas vu une seule fois attraper une souris. Cette sacrée bête n'a d'yeux que pour ce que nous avons dans les mains, elle nous épie sans cesse, elle attend qu'on lui jette quelque chose à manger.

— C'est bien pour cela que vous devez mettre à profit la souricière, — dit Estaté, — Miauleur est un sage, il se garde bien de pêcher.

— De pêcher? dis-tu, vous parlez d'un petit saint <sup>10!</sup> — c'est du poing cette fois-ci qu'Euphémia frappa le chat. — Allez, ouste, sale bête! Si elle en était capable, elle ne se garderait pas de pêcher, mais veut-elle seulement s'en donner la peine!

C'est en la souricière que tous mettaient leurs espoirs pour assouvir leur vengeance à l'encontre des souris. Et sans tarder, ils se mirent à la préparer. Euphémia dora à la flamme un demi-cœur de noix, elle l'enfila sur un fil de fer et le fit tenir debout dans la souricière qui fut placée sur un rayon du placard; elle expliqua avec force détails aux enfants comment la souris viendrait se faufiler là, comment elle commencerait à grignoter la noix et comment la trappe se rabattrait brusquement sur la friponne et l'emprisonnerait. Après un souper frugal, tout le monde alla se coucher. Les enfants avaient glissé leurs cadeaux de Noël sous l'oreiller... Miauleur resta seul, les yeux mi-clos, devant l'âtre, à côté de la marmite à haricots avec sa traditionnelle cuiller de bois et son couvercle aussi noir que la queue du corbeau.

### III

Le royaume des trotte-menus était en émoi. Du placard arrivaient des effluves d'une odeur extraordinaire, ensorcelante, faite pour l'enchantement de l'odorat. Tout un groupe de souris partit aux nouvelles, avec, à sa tête, le fameux Vif-Argent dont la prestesse, le courage et la témé-

rité faisaient l'admiration de tous; suivaient Espiègle, Coquin, Caudé, Vantard! L'on serait bien en peine de citer les noms de toutes les autres souris, et pour cause, car il y avait là toute une troupe de valeureux gail-lards. Au premier coup d'œil dans le placard, ils eurent tous quelque peu un haut-le-corps: il y avait là la souricière.

— Attention, mes amis, il s'agit peut-être d'un attrape-nigaud! — s'écria Vif-Ar-gent, — je n'ai jamais vu un ustensile pareil de ma vie: ce n'est ni une terrine, ni un pot, ni une assiette, ni un bol, ni un sucrier, ni une bouteille; c'est quelque chose de bien plus beau, un objet très bien ouvragé, et cette merveilleuse odeur vient justement de là. Je vois même ce que c'est, c'est un cœur de noix. Regardez, regardez donc, c'est un jeu d'enfant que de l'attraper.

Les souris étaient tout yeux<sup>11</sup>, regardant l'objet tantôt de l'œil droit, tantôt de l'œil gauche.

— C'est vraiment une machine extraordinaire. Mais prudence est mère de sûreté. Qui sait, c'est peut-être un traquenard posé pour nous! Le cœur ne m'en dit rien et pas plus les yeux, — dit Espiègle.

— Il a raison, — murmuraient les autres souris, approuvant leur compa-gnon, — on devrait voir cela de plus près; mais le tout est de savoir qui va y aller.

— Et moi donc, pourquoi suis-je ici? Bah! Il n'est pas né celui qui me fera peur; serions-nous tombés si bas? Non, je ne ferai pas honte au peuple souris! — dit Vif-Ar-gent.

— A toi l'honneur<sup>12</sup>! — lui concédèrent les autres souris. — Mais ne t'en approche pas trop. Examine la chose à distance, ne t'en approche sur-tout pas. Tu connais le dicton: une souris avertie en vaut deux<sup>13</sup>.

Vif-Ar-gent trottina tout droit vers la souricière. L'odeur de la noix lui faisait perdre les esprits, elle l'attirait irrésistiblement. Vif-Ar-gent évita cependant l'entrée de la souricière qu'il aborda par le côté: il la contourna plusieurs fois. Il ne remarqua rien qui dénonçât quelque péril; la souricière lui parut être simplement un ustensile fait de fil de fer et où il ne restait plus qu'un cœur de noix, oublié certainement par la ménagère négligente. C'est ce qu'il revint annoncer à ses amis...

— Alors, mes amis, qu'en pensez-vous? — dit Vif-Argent à ses compagnons, — je n'ai rien vu là d'inquiétant... L'un de vous osera-t-il y pénétrer?

— Tu sais, mieux vaudrait y renoncer; c'est une drôle de machine, laissons cela; il vaut mieux se priver d'un cœur de noix, — lui répondit-on.

— Ah! voyez-moi cette bande de couards! Les voilà, les gaillards qui se vantaient, l'un d'avoir fait ceci, l'autre d'avoir fait cela! Ah, elle est belle, votre vaillance! Je vais y aller et vous verrez ce dont je suis capable, moi, Vif-Argent! — et sur ces mots, il piqua droit à la souricière. Les autres souris en eurent le souffle coupé; de loin, elles le suivaient des yeux. Vif-Argent trottina à toute allure vers la souricière et, arrivé devant, marqua un temps, regarda à droite, regarda à gauche.

— Tout va bien, tout est tranquille ici, je ne vois là aucun danger, bande de poltrons que vous êtes! — prononça-t-il à l'adresse de ses amis et il s'engagea dans la souricière. Qu'est-ce qu'il y avait là? Rien d'anormal, absolument rien! Il pouvait très bien maintenant s'attaquer à la noix; ah! les amis n'avaient qu'à le lorgner de loin, ils en auraient l'eau à la bouche. Il s'approcha de la noix, en mordit délicatement un petit bout et fit claquer sa langue de satisfaction. Il était maintenant tout à fait rasséréiné, persuadé que rien ici ne le menaçait, et il tira même avec force sur la noix, mais la menace apparut et se précisa juste à ce moment: la souricière se déclencha soudain avec un bruit sec. Les souris affolées se sauvèrent en tous sens. Elles croyaient que la souricière allait aussi se mettre à leur poursuite. Vif-Argent comprit son erreur. Il revint en un éclair vers la porte de la souricière. Hélas, elle était bel et bien fermée<sup>14</sup>. Il tourna son regard vers ses compagnons; plus personne à l'horizon... — Ah, les traîtres, la bande de traîtres! — cria-t-il, — ils se sont enfuis, ils ne viennent pas même à mon aide! — Il sauta au plafond de la souricière, se lança tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des cloisons, fouinant de son museau à travers le grillage, le tâtant de ses pattes, essayant de le ronger, toutes ses tentatives restèrent vaines. Il accompagnait toute sa gesticulation de petits cris. Il était en nage. Il s'arrêta pour reprendre haleine. Le cœur de noix était toujours fiché, intact, sur son fil de fer; il n'était plus question de noix maintenant! Son cœur flancha et il cria à ses amis: — Où vous cachez-vous, faux frères que vous êtes, vous allez donc

me laisser moisir ici? Que l'un de vous au moins approche, je veux vous faire connaître mes dernières volontés; je suis aux mains de l'ennemi, je veux vous faire mes adieux. Les souris entendaient chacune de ses paroles et déjà elles s'agitaient.

— C'est vrai, — disaient-elles, — pourquoi se conduire si lâchement, c'est une honte! voyons ce qu'on peut faire pour lui, nous perdons le meilleur d'entre nous! — Et elles s'organisaient pour aller lui porter secours. Coquin partit le premier jusqu'à Vif-Argent, poussant en chemin de grands „hélas!“.

— Oh, mon pauvre ami, — disait Coquin en s'essuyant les yeux, — comment t'aider? Je perds la tête, que faire! Tu devais nous écouter, nous t'avions prévenu! Tu es vraiment trop têtue, tu n'as pas voulu nous écouter. Dans quel pétrin tu t'es fourré et nous avec! — Et Coquin tiraillait tant et plus sur le grillage, s'efforçant d'arracher les fils de fer.

— N'ayez pas peur, je suis absolument certain que j'en sortirai d'une façon ou d'une autre. Ne pleurez pas! Vous ne connaissez pas Vif-Argent, il ne tombera pas entre les mains de l'homme! Mais si, à la grande joie de mon ennemi, il m'arrivait de succomber, écoute, Coquin, le secret que je vais te confier à toi seul: au pied du grand chêne de la cour, sous la grosse racine qui s'étend vers la route, il y a un trou que j'ai rempli de noisettes; tu les prendras, elles seront à toi.

— Tu es trop bon, mais ai-je la tête maintenant à cela?! — disait Coquin et il était toutefois fort heureux de ce qu'il venait d'entendre et qui n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd<sup>15</sup>. A ce moment, toute une armée de souris approcha et entoura de toutes parts la souricière: tour à tour, chacune d'elles exprimait à travers les barreaux, sa compassion au concitoyen prisonnier; Vantard pleurait à grand bruit, poussait des lamentations; les autres joignaient leurs voix à l'unisson; le chœur des pleureuses s'éleva; et c'est Vif-Argent lui-même qui dut, d'une voix forte, leur redonner courage.

— Ne pleurez pas, mes frères et mes sœurs! Je suis prêt à donner de ma personne pour soulager votre chagrin; il faut encore espérer que j'échapperai de cette maudite prison.

— Par où et comment? Mon pauvre ami, ce n'est pas possible! — disait Vantard.

— S'il n'y a pas d'autre moyen, je vais scier les montants de bois avec mes dents, mais avec ces sacrées dents, je n'arrive à les atteindre d'aucun côté, — lui répondait Vif-Argent.

L'inquiétude et la détresse s'étaient emparé de toute la troupe des souris. Les unes priaient, implorant Dieu de sauver leur frère tombé dans le malheur, les autres rongeaient du dehors les fils de fer de la cage, meurtrissant, mais peine perdue, leurs museaux au grillage. L'aube approchait. Il fallait à chacun regagner son logis; ils avaient le cœur lourd à la pensée de devoir abandonner ainsi, seul et sans espoir, Vif-Argent.

A ce moment, Aiguillette s'était approchée de Vif-Argent et l'agonisait de reproches:

— Eh, eh! Bien fait pour toi!<sup>11</sup> L'autre jour quand tu m'as chipé mes noisettes et que tu t'en es régalé, tu croyais t'en tirer aisément, tu croyais que ça passerait à l'as? Mais non, tu vois, elles te sont plutôt restées sur l'estomac, mes noisettes. Je remercie le Ciel de m'avoir vengée. Eh bien, sors donc maintenant, fier-à-bras! — le faisait bisquer Aiguillette.

— Que je sorte? Tu crois vraiment que je vais toujours rester là? Ah, si je sors, il ne te restera plus qu'à prier la Vierge! Tu reconnaîtras alors le Vif-Argent que je suis. On verra plutôt la fourrure de ton corsage éparpillée au vent. Tu es contente de me voir derrière les barreaux? Attends un peu, je ne serai pas toujours prisonnier, et alors, gare à toi!<sup>12</sup> — répondait Vif-Argent, hors de lui.

Coquin ne put en supporter davantage et donna de la patte sur la tête d'Aiguillette. Il gronda:

— Vif-Argent n'est pas tombé si bas que tu oses lui parler ainsi, espèce de harpie! C'est bien le moment des reproches? File d'ici!

Les autres souris partageaient son sentiment et l'on fit déguerpir Aiguillette des lieux. Maintenant les souris tenaient conseil pour trouver un moyen de sauver Vif-Argent, de le tirer de sa geôle.

A la fin, Caudé déclara:

— Mes amis, mes frères, j'ai trouvé un moyen, le meilleur de tous. Si vous êtes d'accord, mettons-nous à l'ouvrage; vous n'aurez qu'à me jeter la pierre en cas d'échec.

— Allons, parle! — lui répondaient les souris. — Si l'idée est bonne, nous sommes tous prêts à te soutenir.

— Savez-vous quelle est mon idée, — continua Caudé. — La main malfaisante de l'homme a introduit dans notre chasse gardée cette maudite machine, qui a pris dans ses rets notre cher frère, le renommé Vif-Argent, nous devons la bouter hors d'ici! Attelons-nous tous à elle, tirons-la jusqu'à chez nous et là-bas, nous la démolirons, nous la mettrons en pièces, en miettes, il n'en subsistera rien; si nous n'agissons pas ainsi, cet engin, pour nous, ne s'en arrêtera pas là, bien d'autres innocents de notre race en seront les victimes.

— Il a raison! Il a raison! Bravo, Caudé! — s'exclamaient toutes ensemble les souris. — C'est une excellente idée!

Ces paroles redonnèrent du cœur à Vif-Argent qui se mit à trotter à toute vitesse à travers la souricière, grimpant maintenant avec infiniment plus d'audace sur les parois du grillage.

— Maintenant, vite, à l'ouvrage! Rien ne nous vaut de tarder: ils vont arriver avant que nous n'ayons fini et nous passerons tous un mauvais quart d'heure<sup>18</sup>.

En un seul mouvement, toutes les souris furent autour de la souricière. Espiègle attrapa solidement la queue du prisonnier avec ses quenottes, Vantard se cramponna à Espiègle, Caudé à Vantard, Coquin à Caudé, et ainsi de suite; la troupe des souris s'aligna, tels des bœufs tirant un chariot.

— Ho, hiss! Ho, hiss! les gars! Vous avez le bon Dieu dans la poche<sup>19</sup>. — les stimulait, de dedans la souricière, Vif-Argent. — Ça y est, ça bouge, nous partons, nous rentrons chez nous!

Et vraiment, les souris avaient entraîné la souricière sur une longueur d'un pouce, elles reprenaient courage.

— Vif-Argent, mon frère, tu n'as plus à avoir peur. Je mourrai plutôt que de te laisser aux mains de l'ennemi! — disait au captif, Vantard. — Arrêtez-vous un instant, vous autres, reposez-vous, vous tirez mieux après! — et les souris firent une pause pour reprendre haleine.

— Quelle bonne idée a eue Caudé, voyez-vous?! — disaient-elles. — On ne pouvait rien trouver de mieux!.

La fierté de Caudé se devinait à l'agitation fébrile de ses moustaches

— Vous pensiez donc que j'avais du foin à la place de cervelle. Eh non, mes amis, c'est mon esprit qui me fait vivre. Si vous saviez tous les tours que j'ai pu jouer dans la vie, où ne me suis-je pas faufilé, d'où ne me suis-je pas tiré, quels sauts n'ai-je pas réussis? Ma queue, comme vous la voyez, c'est une souricière qui me l'a raccourcie. Mais c'était une souricière d'une toute autre sorte, j'ai pu m'en arracher vivant et m'enfuir. Depuis ce jour, si je rencontre sur mon chemin une feraille bizarre de ce genre, je m'en écarte avec soin, quitte à faire un détour. Pourquoi se jeter dans la gueule du loup? Ce n'est pas moi qui irai me fourrer dans un sac ou une hotte de noix ou de noisettes! C'est malin ce qu'il a fait, Vif-Argent, il a joué sa vie pour un demi-cœur de noix!

— Ce n'était peut-être pas malin, mais c'était audacieux, non? — répliqua de la souricière Vif-Argent. — Mais vous, êtes-vous seulement capable de me dire autre chose? Ah, si vous saviez ce qui se passe dans le cœur d'un brave! mais peut-être vous prenez-vous aussi pour des braves? Quand il y a eu le dé clic de la souricière, vous vous êtes enfuis, vous croyiez que l'engin allait se mettre à votre poursuite; il fallait voir ce que je lui ai passé à celui-là! Comment je lui ai griffé ses fils de fer! Il fallait voir ça!

Le jour allait poindre quand enfin les souris eurent amené la souricière devant le conduit qui menait à leur repaire souterrain; elles s'époumonaient toutes à petits cris perçants, pour se congratuler d'avoir tiré la souricière avec tant d'ardeur jusqu'à leur domaine, mais elles ne réalisaient pas que celle-ci ne pouvait pas passer dans le conduit, elles s'acharnaient néanmoins à l'y faire pénétrer.

#### IV

Le prêtre avait terminé la messe plus tôt qu'à l'ordinaire. Il devait être onze heures quand les gens quittèrent l'église. De la famille, seuls Estaté et sa bru avaient assisté à l'office. Euphémia était occupée à cuisiner car l'on attendait des invités. Pour le père Estaté, c'était devenu une fois pour toutes une règle, il n'aurait pu passer ce saint jour sans convives. Son épouse avait tout préparé. Elle venait juste de verser dans des



cruches le vin tiré du kvévri\* lorsqu'apparut au loin Estaté en compagnie de ses invités. Le prêtre, le vieux père Maxime, avançait en tête, s'appuyant sur un bâton de buis rouge; sa longue barbe éparsée sur sa poitrine soulignait par sa blancheur la peau rose de son visage. Il conversait gaiement. A ses côtés venaient le diacre, l'instituteur Spiridon, le capitaine „en retraite“ Mikhéïl, héros de la guerre russo-ottomane, qui vivait retiré dans son domaine campagnard et qui retrouvait entrain et joie de vivre en évoquant ses souvenirs devant un auditoire de paysans à qui il contait ses glorieux faits d'armes. Suivaient quelques villageois. Euphémia, les apercevant sur le chemin, se hâta de mettre le couvert. En guise de table, elle recouvrit le divan de bois d'une longue nappe bleue, plaça dessus les pains, aligna les bouteilles, posa au milieu le plat sur lequel était couchée, pattes en l'air, une poularde encore fumante, et tout autour divers autres mets. Bientôt les invités envahirent le vestibule et le plancher résonna sous leurs pieds dont ils tapaient et qu'ils ébrouaient pour en détacher la neige mêlée de boue.

— Soyez les bienvenus, entrez, cela ne fait rien, ne vous donnez pas cette peine, le plancher ne risque rien,—disait Euphémia: elle précédait les arrivants et les invitait cordialement à entrer dans la salle.

— Nos meilleurs vœux pour ce jour de fête<sup>20</sup>. Qu'il vous soit accordé un grand nombre de Noël's pareils à celui-ci<sup>21</sup>, à vous, à votre mari, à vos enfants! — C'est avec ces souhaits que chacun des invités s'adressait à Euphémia.

— Je vous remercie, pour vous de même, — répondait cette dernière en saluant de la tête.

— Tout est prêt, Euphémia? — demanda Estaté.

— Grâce à Dieu, tout est prêt, — répondit-elle.

— Nous sommes affamés. Père Maxime ne nous répète-t-il pas que le pain et le vin apportent la joie au cœur de l'homme, — dit en riant Estaté.

— Ils nous apportent la joie et comment donc! — dit le père Maxime et les autres de le répéter en écho. Euphémia pria les hommes de s'installer autour de la table et chacun prit place, qui sur un coussin, qui sur un siège bas. On commença avec de l'eau-de-vie. On porta un toast à Estaté d'abord en tant que thamada, — parce qu'il avait été choisi et sacré une fois pour toutes thamada par le village, — puis en tant

que<sup>22</sup> maître de maison. Celui-ci protesta pour commencer puis consentit. Bientôt la bombance battit son plein<sup>23</sup>. Après le premier toast, Estaté entonna le mravaljamière.

Et les souris, que devenaient-elles pendant ce temps-là? Elles tiraient, tiraient de toutes leurs forces la souricière, tout en pestant contre les hommes et leur festin, lesquels, disaient-elles, chantaient alors qu'elles pleuraient. Surexcitées par les bonnes odeurs qui parvenaient à leurs narines, elles grattaient, avec un grand vacarme, le sol de leurs pattes affairées. Le placard, nous l'avons dit, se trouvait à l'extrémité de la table, de sorte que la tête d'Estaté arrivait juste à la hauteur de la porte inférieure. Les invités et leur hôte étaient déjà ivres.

— Euphémia, Euphémia! — cria Estaté, — il se passe quelque chose dans ce placard.

— Mon Dieu, bête que je suis! — s'écria Euphémia et sa main devant la bouche dépeignait bien la stupeur qui s'était emparé d'elle. — A aller et venir ainsi, j'en ai oublié la souricière. Il doit y avoir certainement une souris d'attrapée dedans. — Elle alla au placard.

— Non pas une, ma bonne, il y a un tel bruit là dedans qu'il doit y en avoir au moins cent d'attrapées, — lui dit son époux.

— On entend ce bruit depuis un bout de temps mais nous n'y avons pas prêté attention, — dit l'instituteur. D'autres convives dirent de même.

Euphémia ouvrit vivement la porte du placard et saisit tout aussi vivement la souricière. Elle vit bien une souris qui y était prise mais ne remarqua pas les autres car le placard était sombre. Elle ramena la souricière et: — O, stupéfaction! — tout un chapelet de souris suivit: Espiègle, Vantard, Coquin, Caudé, Leste-Preste et nombre d'autres. A ce spectacle, toute la tablée<sup>24</sup>, bouche bée, écarquilla les yeux, les verres s'immobilisèrent dans les mains figées. Les souris s'étaient solidement agrippées les unes aux autres pour opérer le sauvetage de leur ami, mais puisque sauvetage il n'y avait plus, elles se lâchèrent et s'enfuirent en tous sens. Espiègle fit tomber de la main du prêtre son verre plein de vin, et ce dernier de gronder: „Oh, la maudite bête!“ Caudé sauta par dessus la tête de l'instituteur. Coquin bondit sur la poitrine même du Capitaine Mikhéil et ce dernier — vieille habitude — porta immédiatement la main

à son épée pour l'asséner sur l'ennemi, mais celui-ci était déjà hors de son champ. Vantard sauta dans l'assiette pleine de sauce du maire du village et s'ébouillanta les pattes. Le Myope bondit à la face de Miauleur vers qui Sossia, l'adjoint du maire, tendait des os sucés par les convives; le chat ne broncha pas comme s'il n'en était de rien.

Un grand remue-ménage agita la maisonnée; des: „Oh, les vilaines bêtes!“, „Soyez maudites!“, „Qu'est-ce qui se passe?“ s'entendaient de toutes parts. Les souris avaient brisé le cours joyeux du festin. Les dîneurs avaient bien le sourire, mais ils étaient cependant quelque peu vexés: „On se moque de nous ou quoi?“ pensaient-ils. Les souris, elles, s'étaient enfuies; Vif-Argent seul restait entre les mains de ces gens qui allaient maintenant assouvir sur lui leur vengeance. Certains réclamèrent une broche, ils voulaient en percer la souris; Euphémia était la plus déchaînée; Vif-Argent, pétrifié, livide, levait furtivement d'en bas un regard pitoyable. Son sort ne faisait plus de doute pour lui. „Ah, brigand!“ lui lança le Capitaine en roulant des yeux furibonds. Tous étaient d'accord de transpercer de la broche Vif-Argent, de mettre à mort ce héros célèbre du royaume des souris et le pauvre, le cœur en détresse, les pattes toutes molles, n'attendait plus que la mort. L'on avait donc décidé de piquer, de torturer, de tuer Vif-Argent quand Estaté prit sa défense:

— Non, mes chers convives, en tant que thamada, j'ordonne de rendre la liberté à la souris. C'est aujourd'hui jour saint et cette souris doit certainement avoir quelque chose d'extraordinaire pour susciter une telle compassion parmi ses frères de race. Vous êtes témoins, vous avez vu leurs efforts pour l'aider, la libérer. Nous devons lui rendre la liberté. Faites-le et par amour de Dieu et pour me faire plaisir.

Les convives ne pouvaient faire autrement que d'acquiescer, bon gré, mal gré; Euphémia fit sortir Vif-Argent de la souricière, le lâchant dehors dans la neige en espérant qu'ainsi il finirait quand même par mourir. Vif-Argent courait en faisant crisser le sol sous ses griffes et en soulevant derrière lui une poussière de neige; il fila se réfugier sous la grange... Qu'il était heureux! Que n'allait-il pas raconter à ses amis, il allait leur arranger de bonnes histoires de son cru!.

L'étonnement des convives était grand devant la pitié et la compassion qu'avaient montrées les souris à l'égard d'une des leurs. L'instituteur

expliqua ce phénomène en l'illustrant de faits empruntés à la vie des oiseaux et d'autres bêtes...

Le festin reprit. Estaté portait à nouveau des santés, les souris se cherchaient pour se retrouver...

La fête des hommes finie, les souris entamèrent la leur. Elles se rassemblèrent, jouèrent de la flûte, du tambour, du tambourin, dansèrent le lekouri, chantèrent, lancèrent en l'air Vif-Argent, le portèrent à bout de bras. Celui-ci bombait du torse, chantait des bayates, en un mot, fêtait sa victoire.



## LES CHANTRES DE LA NATURE

### I

**C**ETTE FOIS-CI, la Merlette se tenait pour victorieuse<sup>1</sup>. Elle était aux anges<sup>2</sup>; elle rendait grâce à Dieu, à la forêt, aux montagnes, au ciel, à la terre. Elle n'éprouvait plus d'animosité à l'encontre de qui que ce soit. Même le geai, son ennemi mortel, lui paraissait aimable. Elle en avait déjà oublié combien de fois ce maudit volatile avait dévoré dans son nid ses œufs prêts à éclore, combien de fois il lui avait dévoré ses tout petits oisillons, encore sans plumage; combien de fois il l'avait fait pleurer, l'avait fait souffrir; il l'avait tant de fois mise au désespoir que même la forêt en pleurait de pitié. Le feuillage frémissant du tremble versait des larmes; jusqu'au chêne, dur comme le roc, et au cœur de fer, qui en criait le visage, prêt à fondre... La Merlette avait vraiment le cœur à chanter...

La pluie fine qui tombait jusque là s'était arrêtée. La rosée qu'elle avait éparpillée en perles, brillait sur la tendre herbe verte. Elle ne s'était pas encore écoulée des jeunes feuilles des arbres, elle en descendait goutte à goutte, tombait sur les feuilles sèches, ranimait la forêt, l'emplissait de rumeurs.

La Merlette n'avait qu'une envie: chanter. Elle venait de sauver toute sa petite famille, c'est-à-dire son nid où étaient blottis ses trois petits oiselets dont les corps commençaient seulement à se couvrir de plumes. Comme ils sont encore naïfs et confiants, ces petits! Ils ouvrent à tout venant un bec quémendeur.

Leur mère se délecte de leur gazouillis. C'est pour elle un enchantement quand ils ouvrent leurs becs jaunâtres et agitent leurs petites ailes.

La Merlette leur dit: „Mes petits chéris, mes petits adorés! je viens de chasser votre ennemi, je l'ai bien dupé et lui, il croit que votre mère, la Merlette, n'a pas de cervelle!“

La Merlette se vantait même de son intelligence et de son ingénuité.

En quoi donc avait-elle fait preuve d'intelligence? Elle avait aperçu leur ennemi Vasso, un petit diable turbulent qui a sa maison pleine de cages où il tient enfermés, prisonniers, des oisillons de toutes espèces. Le garçon donc arrivait sur eux, il se glissait, les yeux à l'affût<sup>3</sup>, à travers les broussailles pour tomber au dépourvu sur la Merlette et sa nichée. Mais la Merlette l'avait vu à temps et voilà ce qu'elle avait seulement eu le temps de faire: laissant pendre une de ses ailes comme si elle était cassée, la Merlette avait volé au nez de Vasso en faisant la blessée<sup>4</sup>; le petit chasseur, tout content, s'était lancé à sa poursuite. Il n'était plus question ni du nid, ni des oisillons!.. La Merlette trainait de l'aile et Vasso courait après elle. Tout d'abord il avait cru l'attraper vivante; mais quand il en perdit l'espoir, il se mit à lancer vers elle pierres et branches, sans jamais l'atteindre. Voyant qu'elle avait entraîné l'ennemi loin de son nid et de ses petits, la Merlette rajusta son aile, prit son essor dans les airs et disparut dans la forêt. Bientôt elle était auprès de ses chers oiselets.

— Mes petites perles, mes petites douces, n'ayez plus peur, j'ai écarté l'ennemi! Oh, je l'ai bien dupé, ce niais de garçon. Il a vraiment cru que mon aile était brisée et il était sûr de m'attraper; si je n'avais pas agi comme je l'ai fait, à cette heure, notre logis serait en miettes et vous, mes petits, vous seriez prisonniers et en larmes dans la cage de Vasso... Maintenant il ne faut plus avoir peur, Dieu est avec nous!..

Voilà pourquoi la Merlette était légère comme l'air! Voilà pourquoi elle retrouvait, extasiée, la nature, voilà pourquoi elle n'éprouvait plus aucune animosité, fût-ce envers ses ennemis<sup>5</sup>.

La Merlette, cette dame en deuil, toujours de noir vêtue, se posa sur un buisson voisin et entonna son chant. Ce chant était merveilleux, ce sifflement accompagnait à ravir la chute du soleil dont les rayons, tels des lances, partait du haut de la montagne pour s'éparpiller et se piquer sur la forêt et le ravin.

La Merlette chantait avec transport. Seul peut chanter avec tant de cœur celui qui n'a jamais pensé à la mort, que n'a jamais effleuré l'idée de sa propre mort, qui ne s'est jamais représenté étendu sous la noire terre. Que chantait-elle, la Merlette? Croyez-vous qu'il n'y ait pas de

paroles dans son chant? Connaissions-nous, comprenons-nous le poème que chante la Merlette? Hélas, non! nous ne le comprenons pas, nous ne pouvons que le deviner. Oui, nous ne pouvons que deviner, car ce n'est pas toujours que chante la Merlette: ainsi, par exemple, en hiver, elle nous paraît plus morose parce qu'elle consacre tout son temps à la quête de la nourriture, car alors son unique souci est de vaincre la faim...

Oui, ses paroles, il nous faut les deviner; une telle prière perce dans ses sons qu'ils nous vont droit au cœur et voilà ce que nous devons l'imaginer chanter: „Mon Dieu, gardez en vie mes enfants, faites qu'ils grandissent, épargnez-leur tous les dangers, secourez-les dans l'adversité comme vous nous avez secourus aujourd'hui! Seigneur, je vous rends mille grâces de ne pas nous avoir abandonnés entre les griffes de l'ennemi!“

Peut-on seulement croire que la Merlette ne chante pas son hommage à Dieu pour avoir créé cette nature merveilleuse, pour lui avoir donné, à elle, la vie, ce trésor si doux, si précieux? Qui sait ce que chantait encore la Merlette?! C'est à vous de comprendre, c'est à vous de deviner...

La Merlette, pâmée, poursuivait son chant. Le soleil ramassa ses rayons, les remit en son sein, les recouvrit des plis de sa robe, gagna la montagne et s'éteignit.

L'ombre surgit. La Merlette était maintenant silencieuse, sa tâche était terminée; elle vola à son nid et recouvrit de son corps ses petits. Quand la Merlette eut achevé son chant, la forêt, la prairie qui s'étendait en bas, verte et parsemée de fleurs, les collines et le Saint-Esprit qui imprègne les airs, rendirent ainsi grâce à la Merlette:

— Merci, mille fois merci! A toi, longue vie et joie! Que cette douce voix, Dieu ne la fasse jamais se taire! Qu'il ne prive jamais de ce bienfait la nature entière qui t'écoute avec gratitude et celle-ci pourra alors te dire combien tu lui es secourable, elle ne t'évoquera qu'avec tendresse et reconnaissance!“

Maintenant, la nuit était tombée, toute la nature s'appêtait à fermer les yeux. La Merlette s'était tue mais un nouveau chantre prit le relais, plus merveilleux encore que la Merlette, à la voix encore plus belle, le Rossignol!

L'élément parlant de la nature, c'est-à-dire les hommes, possède des Roustavéli, des Shakespeare, des Homère. Eh bien, l'élément privé de langage, c'est-à-dire la forêt, les oiseaux, les animaux, possède son pro-

pre Roustavéli, son propre Shakespeare, c'est le rossignol. Son chant est si doux, si merveilleusement tendre qu'il répand la sainteté sur la nature toute entière, depuis le ciel jusqu'à la terre, et l'oiseau lui-même, en extase, rejoignait le Saint-Esprit; il emportait sur ses ailes légères les cœurs de tous ceux qui l'entendaient, les berçait, les faisait voguer dans la félicité. Le sifflement du Rossignol était si beau, il prodiguait une telle joie, un tel éblouissement qu'il inspirait à ceux qui l'écoutaient le sentiment sublime que ressent la mère à la résurrection de son enfant

## II

Pendant que tout près, dans la prairie, chantait la Merlette, le vieux prêtre Irodion et son fils unique, le séminariste Vano, étaient assis sur le balcon de leur maison et buvaient du thé.

Vano, la seule consolation, le seul espoir du vieillard, écoutait avec ravissement le chant du Rossignol. Mais le visage du père Irodion s'assombrit, ses yeux se remplirent de larmes. De tristes souvenirs remontaient en lui.

— Oh, comme il chante bien! Ta pauvre mère aimait beaucoup le chant du rossignol: elle en oubliait le boire et le manger, la pauvre restait là sur le balcon, l'oreille tendue, tant que ne cessât le chant du rossignol, elle soupirait, s'exclamait d'admiration comme si elle eût compris absolument tout ce que disait l'oiseau dans son chant. „Béni soit ta justice, Seigneur! car tu as donné à ce petit oiseau le pouvoir de faire ressentir tant de plaisirs célestes à l'âme et au cœur de l'homme! il prie, mon ami, il prie“, — disait ta défunte mère: — „Je comprends tout de sa prière, et sais-tu ce qu'il dit encore, ce qu'il demande à Dieu? Seigneur, faites que la nature soit toujours verte et en fleur. Seigneur, exaucez la prière des orphelins et des infirmes. Seigneur, évoquez dans votre règne éternel les âmes de ceux qui ont saintement parcouru le chemin de leur vie; écarter de nous, Seigneur, la mort, écarter-la, accordez longue vie aux miens, à ceux que j'ai près de moi...“

„En été, elle ne gardait pas le chat à la maison, elle le faisait emmener de là par un garçon, elle ne tolérait pas non plus les chats des voi-



sins dans notre cour.—Ces maudites bêtes mangent les rossignols, — disait-elle. Et vraiment, nous avons trouvé plus d'une fois des rossignols sans vie au pied de nos rosiers où ils aiment à se tenir la nuit et à chanter. „Pendant que le rossignol chante, il est très facile, ne fût-ce qu'à l'homme, de l'attraper, d'autant plus au chat<sup>6</sup> qui ne laisse jamais passer l'occasion, car il chante les yeux fermés...“ — disait-elle. Et vraiment, les rossignols nous apportaient beaucoup de joie, ils arrivaient dans notre jardin comme des messagers de bonnes nouvelles, ils nous prenaient sous leur charme. Mais ta mère est morte et ils ont cessé de nous rendre visite: ils ne nous saluent plus maintenant que de loin, — le vieillard finit de parler et poussa un soupir.

— En vérité, mon père, le Rossignol est une merveille de la nature, et en général, les oiseaux chanteurs. Selon moi, la nature donne des spectacles et les artistes, ce sont les plantes, les bêtes, les oiseaux; toute la nature se délecte de leurs chants. Vous avez entendu à la brune, c'est la Merlette qui a chanté; et quand la nuit est venue, le Rossignol l'a remplacée. Quant aux chanteurs médiocres, ils sont innombrables.

Je dis que des spectacles nous sont donnés au sein de la nature, je le dis et c'est la vérité même. Les artistes, en premier lieu, ce sont les geais. Comme nous, la nature aime l'art. Mais nous, les hommes pouvons-nous l'aimer autant qu'elle qui, par elle-même, est art?! — Oh, Dieu! Quels trilles! — Et ce que j'aime chez ces artistes incomparables, c'est qu'ils ne demandent pas à être payés de retour<sup>7</sup>, pour eux, pas de présents, pas de fêtes, pas de jubilés. Ils sont la merveille des merveilles!.. — disait Vano avec enthousiasme.

— Que feraient-ils de présents?—dit le père Irodion.— A quoi leur servirait l'or ou l'argent? Et qu'en savons-nous si on ne les fête pas à leur façon? Avons-nous jamais prêté attention aux mœurs des oiseaux? Jamais.

— Quel spectacle magnifique ce serait et que je voudrais le voir de mes propres yeux, que le jubilé d'un Rossignol! — dit avec passion le jeune Vano. — C'est à l'époque où chez nous fleurissent les vergers, où sur toute la ville pèse, telle une brume, la senteur des fleurs, au point que les hommes en sont étourdis jusqu'à l'ivresse; c'est alors que je voudrais voir le Rossignol entouré de toute une députation d'oiseaux. Y aurait-il une

espèce d'oiseaux qui n'ait pas envoyé son émissaire pour féliciter le héros de la fête?. Non, cela va sans dire\*, cela serait inconcevable. Y a-t-il quelque part un oiseau qui n'ait jamais entendu le chant du Rossignol et n'ait pas été pris sous le charme de sa douceur? Je ne le crois pas. Quel discours prononcerait chacun de ces oiseaux, et avec quels mots le remercierait le Rossignol? Oh, quel spectacle grandiose cela serait, mon père! Et moi, je serais dissimulé dans les broussailles pour que personne ne me voit: je les regarderais à loisir, je les écouterais, je noterais dans mon cahier leurs paroles que je publierais par la suite et répandrais par le monde. Pourrait-il y avoir pour l'homme un plus beau livre de lecture que celui-là? Je ne le pense pas.

„Maintenant, il nous faut seulement redire à peu près ce que l'émissaire de chaque espèce exprimerait au Rossignol. Imaginons, par exemple, ce que dirait l'aigle. C'est à lui de le féliciter en premier, car il est le roi des oiseaux: „Moi, l'Aigle, votre roi, je suis venu te présenter, à toi, petit oisillon, tous mes vœux à l'occasion de cette fête\*; ne t'en fais pas trop gloire, n'en perds pas la tête et continue de charmer les oiseaux de ton chant. Je t'ai aussi entendu, mais il faut bien te le dire: ton chant ne me plaît pas autant qu'aux autres, car il est quelque peu trop tendre et craintif; l'on n'y sent pas tonner la virilité<sup>10</sup>. Toi-même, de corps faible, tu es frêle, sans force et de plus, poltron; cela ne sied à personne. La vaillance et l'audace sont pour tous les premières des vertus. Et toi, je crois que tu ne pourrais pas même te mesurer au pinson. Il n'y a pas de quoi être fier. Je te souhaite tous les succès et que Dieu t'accorde les vertus que je viens de mentionner!“..

L'on entend des „hourra“.

En réponse, le Rossignol prononce: „Souverain tout puissant! je ne suis pas un guerrier, je ne verse pas le sang. A quoi me servirait de posséder ce que vous dites! Je n'aurais plus alors mes qualités et je ne serais plus un Rossignol. Une âme et un cœur sanguinaires ne peuvent émettre les sons dont tout le monde me rend grâce. Et ne fût-ce cela<sup>11</sup>, à qui ferait donc peur ma vaillance? Ne serait-ce que quand je mange quelques graines des herbages, si je ne le fais avec précaution, je me briserai le bec, ou bien encore, quand je suis perché sur une branche, si je ne m'y cramponne pas bien fermement, je risque

de me tordre ou même de me casser la patte! La nature m'a tout juste accordé une voix et le don de chanter; prétendre à autre chose serait un vain effort: et cela ne donnerait rien. L'esprit de Votre Majesté comprendra très bien cela. Ce que vous me souhaitez est fort bien, bien sûr, mais...“

„Le Rossignol se tait et baisse la tête... Bien entendu, les oiseaux l'approuvent par les „hourra“. L'aigle, lui, le regarde en roulant des yeux; ce regard semble pourtant dire qu'il est d'accord avec le Rossignol et qu'il ressent même de la pitié pour lui. Maintenant, de son pas lourd et tanguant, il s'écarte pour laisser la voie libre aux oiseaux afin que ces derniers puissent à tour de rôle<sup>12</sup> se présenter devant le Rossignol et le congratuler.

Après l'aigle, c'est le Vautour cendré qui avance en balançant ses ailes flasques, il ne laisserait passer personne avant lui: il fait des efforts, il voudrait prononcer un beau discours, seuls des raclements sortent de sa gorge, et à la fin, il réussit à émettre des paroles, mais son regard va plus à l'aigle qu'au Rossignol: il se soucie surtout de plaire par son parler au roi des oiseaux, car il s'est souvent gavé des restes de ce dernier et veut espérer qu'à l'avenir encore il ne le privera pas de sa faveur; il ne fait guère cas de la personne du Rossignol<sup>13</sup>. Le Vautour se rengorge, il est fier de sa prestance, de son allure, il se prend presque pour un familier, pour l'égal de l'aigle, toutes choses que, pour lui, ces petites cervelles d'oiseaux ne peuvent apprécier comme il se doit; il roule autour de lui des regards orgueilleux et gonfle son jabot. Les oiseaux se tiennent les côtes de rire. Certains n'ont qu'une envie, lui crier: „Débarrasse le plancher d'ici!“, mais les autres les retiennent: „Attendez, voyons ce qu'il va dire!“

„Le Vautour en parlant essaie d'imiter l'aigle, de prendre son ton de voix: „Toutes mes félicitations, petit oiselet (mais félicitations à quelle occasion, il l'a oublié, sans doute même il ne l'a jamais su); je vois que tu es bien petit, mais ta renommée, elle, est grande. Je ne comprends pas, ma parole<sup>14</sup>, pourquoi il devrait en être ainsi? Je t'entends souvent chanter et j'en ai grand contentement, mais une chose me chagrine tout de même: ton chant m'enlève tout appétit de charogne; cela ne me plaît guère (rires parmi les oiseaux). Et si l'on écoute bien ton chant, alors le cœur se couvre d'une rosée lourde et cuisante. De quoi est faite cette rosée, je ne sais, mais ce que je sais et ce que je sens, c'est que s'inscrivent et se

gravent sur le cœur ces paroles: „Ne tue pas, ne verse pas le sang!“ Mais alors que devons-nous faire? brouter l'herbe? Tous ces nigauds (et il désigne les oiseaux), pardonnez-moi ce mot, Grand Roi, pensent que je n'ai pas de cervelle et que je ne comprends rien à ce monde ici-bas. Bah! excepté vous, Aigle souverain, savent-ils seulement que toutes leurs cervelles réunies ne font pas même le poids de la moitié de la mienne. Mais n'est-il pas dit qu'il faut à bon parleur, bon entendeur! Ah, à vrai dire, on n'y peut remédier... Et toi, petit oisillon, ce que tu dis, ce que tu nous fais entendre à tous, c'est ta faiblesse qui te le fait dire car, comme l'a déjà fait remarquer notre Grand Roi, tu ne pourrais venir à bout de personne<sup>15</sup>, tu ne peux tuer, ceci d'une part; et d'autre part, tu ne manges pas de viande. Voilà pourquoi je dis que si tu supprimais ces quelques mots de ton chant, tu serais bien meilleur chanteur“.

„Le Vautour termine sur ces mots son discours qu'accueille par des éclats de rire les oiseaux chanteurs. Haut perché, le geai, durant toute cette palabre, se gaussait de lui sans que ce dernier s'en aperçût.

Le Rossignol, lui, est resté tout ce temps muet, il n'a pas desserré le bec.

— Place! Place! — tonitrué alors le Faucon. — Débarrasse le terrain, espèce de goinfre, toi qui subsistes des restes d'autrui, allons ouste, ingrat et fainéant! Tu oses encore te montrer? Et tu te targues même d'intelligence! Comment donc, de l'intelligence, il en a! Dieu ne lui a pas accordé l'art de chasser lui-même, alors il ne peut que nous épier pour voler aussitôt les restes que nous pouvons laisser et les dévorer sans vergogne. Regardez-le un peu, il a pris la parole et avec quel aplomb il pérore, c'est au Rossignol qu'il donne des conseils comme s'il pouvait seulement l'apprécier!

„O, poète sublime, il se peut que moi non plus je ne sois pas à même d'apprécier tes mérites à leur juste valeur: je suis un rapace, un oiseau sanguinaire et je comprends tout autrement que toi le Bien et le Mal. J'ai été élevé de telle sorte et mon être est tout pétri de telles mœurs que je devrais prendre en dérision et ta personne et ton chant; mais il en est tout autrement. Je comprends ton chant, je comprends ta raison d'être; si nous ne t'avions pas parmi nous, nous nous massacrerions les uns les autres, le faucon ne ferait pas grâce au faucon; ta voix merveilleuse freine notre impitoyable soif de sang; je l'ai constaté sur moi-même.

Je ne mentirai pas, voilà pourquoi j'ai lancé un ordre formel: il est interdit aux vautours, aux crécerelles, aux éperviers, et autres rapaces de te toucher ou de te nuire de quelque façon. Je te souhaite tous les succès et une longue vie!"

„Discourir sied particulièrement bien au Faucon surtout lorsqu'en plus il joue avec grâce de ses beaux yeux..."

Le père Irodion écoutait son fils avec la plus grande attention. Son visage et ses yeux rayonnaient.

— Et après, qui donc présente ses compliments au Rossignol? — demanda le prêtre à Vano.

„Les oiseaux pacifiques se méfient des oiseaux de proie: Les uns se tiennent tapis dans les broussailles, d'autres sont perchés dans des arbres au feuillage épais. La tourterelle, la palombe, le faisan brûlent d'en vie de présenter leurs félicitations, mais ils ont peur et n'osent avancer bien qu'en ce jour, selon le décret en vigueur, il soit interdit à tout oiseau de porter la main sur un autre<sup>16</sup>. C'est ainsi, ils n'osent pas aller féliciter le Rossignol et attendent avec impatience que les rapaces aient vidé les lieux. Alors ils pourront donner libre cours à leur désir. De tous les oiseaux, c'est le geai qui agit avec le plus de courage et de hardiesse: il plaisante, il singe tantôt l'un et tantôt l'autre, il fait rire les oiseaux, il ne reste pas un instant en place, il surgit tantôt ici, tantôt là.

„Dans la troupe des rapaces, le corbeau tend haut le cou: il semble vouloir adresser ses félicitations au Rossignol; il pousse même un croassement si horrible que tous en tremblent de la tête aux pieds. Mais le corbeau, tout autant que les autres oiseaux de proie, doit reculer lorsque l'Aigle leur ordonne sévèrement:

— Oiseaux chevaliers, à belle stature et l'épée au poing, reculez, reculez; éloignez-vous un peu. Permettons à ces frêles et faibles oiseaux de venir saluer leur semblable!

„L'ordre est exécuté sur-le-champ.

„Qui donc d'ailleurs oserait s'y dérober!

„La Palombe vole vers le Rossignol, et une fois à ses côtés<sup>17</sup>, l'enlace, lui baise le visage, caresse de son bec celui du Rossignol; des larmes ruissellent de ses paupières: — Tous mes vœux, à toi, mon très cher, mon

bien-aimé Rossignol, tu es ma vie, mon trésor le plus cher, notre gloire, notre beauté à tous! Peut-il être dit que nous aussi nous existons, que nous nous nommons aussi oiseaux, que nous aussi, semble-t-il, chantons? Est-ce que je mérite de vivre? Je n'ai pu apprendre de toute ma vie qu'une chanson, une seule, et cela par ta grâce<sup>18</sup>; quand l'envie me prend de chanter, je me mets à bredouiller en un roucoulement piteux: „Théodore, mon blanc patron! Qu'il me soit donné une queue jaune et rouge, une queue nuptiale“ \* Je te remercie de tout mon cœur, poète si cher à tous, car j'ai été nourrie par ton chant, ta douce voix, ta pure mélodie qui ont fait de moi l'oiseau de paix et d'innocence que je suis: tout le monde m'aime, je suis bénie de tous, on ne m'invoque qu'en paroles saintes.

„Toute animée de ferveur, la Palombe ne se décide pas à s'écarter du Rossignol, aussi les autres oiseaux bouillent-ils d'impatience; des milliers d'ailes, des milliers d'ailes d'espèces des plus variées, se mettent soudain à battre et forment bientôt cercle autour du Rossignol.

„Ils le couvrent de baisers, de caresses, tant et tant que le malheureux, pressé de toutes parts dans cette cohue, manque d'en avoir tout son plumage arraché. Ils parlent tous à la fois. Les uns lui adressent des louanges, les autres des excuses, d'autres encore se fondent en remerciements. Ainsi, par exemple, le faisan lui donne le nom de „mère“ lorsqu'il lui dit:

— Tu es ma mère, tu es pour moi plus qu'une mère, car le sommeil gagne toute mère et suspend ses esprits tandis que toi, la nuit, tu me chantes des berceuses alors que je circule de mon pas gracieux dans les broussailles ou que je m'assoupis, vaincu d'avoir marché et couru. J'entends ton chant et je me crois au paradis.

„L'Hirondelle s'adresse en paroles d'excuses: — Moi aussi, pauvre créature que je suis, il semble que je chante, mais je n'exprime jamais que malédictions. Je suis bien incapable d'atteindre ta perfection, o, toi, poète-roi! Ta voix n'est que prière, ta bouche ne connaît pas la plainte et moins encore la malédiction; mais moi, qu'y puis-je, je maudis quand on m'irrite, je ne connais pas la patience et me lance en imprécations: „Longue vie, vieillard, Longue vie! A mort, les jeunes!“

„La Perdrix et la Gêlinotte le prient ainsi: viens nous rendre visite en été dans la montagne, nous allons t'emmener avec nous, c'est sûr, car il fait trop chaud ici et là-bas l'air est frais et, qui plus est, délicieux. Quand

tu apparais chez nous, tu nous quittes tout aussitôt, c'est longtemps que tu devrais rester... Et pour nous les nuits succèdent aux nuits: immobiles sur quelque colline, blotties contre une falaise, un rocher, nous attendons, le cœur impatient, que ta voix se fasse entendre; hélas, l'attente est vaine, et alors, malheureuses par ta faute, nous pleurons d'avoir espéré pour rien.

„Le geai se démène tant et plus, piaule tant et plus pour obtenir que l'on parle à tour de rôle; personne ne prête oreille à ce qu'il dit!

„Le corbeau et le milan ont été retirés de la suite de l'aigle. On les a renvoyés et ils se mêlent maintenant aux volatiles inoffensifs.

„Le geai parle moins du rossignol que de ces derniers:

— Mesdames et Messieurs, — crie-t-il d'une voix forte, — je demande l'attention de tous; nous tous ici réunis, nous glorifions, il est vrai, le Rossignol, mais d'autres chanteurs ont également l'honneur d'être parmi nous; ouvrez bien les yeux et regardez avec toute votre attention. Vous voyez? Voici le sublime corbeau et voilà le célèbre milan. Leur chant me procure le plaisir le plus grand, bien qu'il n'ait pas encore été estimé par la critique; le jour viendra où vous oublierez le Rossignol et où les noms du corbeau et du milan courront sur toutes les lèvres. Tenez, par exemple, le chant du milan: regardez-y deux fois, s'il vous plaît, voyez comme il tournoie dans le ciel tout en lançant de sa voix pointue son „tssio-tssio“; et le corbeau, il n'y a pour lui ni matin, ni soir, ni été, ni hiver; perché, il croasse, dans les airs, il croasse, il croasse toujours. Nous devons organiser pour eux aussi un jubilé. Mais maintenant, Mesdames, Messieurs, je vous demande une chose à vous tous: rassemblons-nous! Bien ou mal, nous savons tous chanter; formons un chœur et offrons un chant à notre cher poète, attention seulement, le corbeau et le milan tiendront les parties des hautes-contre, le pic et moi, celles des basses-tailles et les autres seront les basses. Voyons ce que cela donnera.

„Les oiseaux se pâment de rire; ils se rassemblent tous et bientôt se mettent à tonner un chant majestueux. Le vacarme est tel que toute la forêt en est secouée. L'aigle et sa suite chantent aussi un hymne magnifique. En cet instant, l'assemblée des oiseaux est un spectacle grandiose.“

— Et c'est tout? Rien d'autre? Tu as fini?— demanda le vieillard à Vano.

— C'est tout, c'est fini, tu trouves qu'il y manque quelque chose? — rétorqua Vano à son père.

— Beaucoup même, mon cher garçon, tiens, ne fût-ce que ceci, que se passerait-il si à ce moment un chacal galeux se mettait à glapir? Oui, un seul chacal, un galeux, peut venir gâcher cette fête des oiseaux et semer parmi eux le sauve-qui-peut, — répondit en souriant le père Irodion...

— Cela peut arriver et bien d'autres choses encore; je ne peux tout dire, me rappeler tout? A celui qui m'écoute d'ajouter à mon récit une chose ou l'autre! — répliqua tout aussi souriant Vano.

Et pendant que le père et le fils discouraient ainsi sur la fête du Rossignol, ce dernier répandait tout alentour sa mélodie; il unissait la terre au ciel, les entrelaçant si étroitement l'un à l'autre qu'il semblait que désormais la fatalité du ciel ne s'abattrait jamais plus sur l'infime insecte et épargnerait, d'autant plus, l'homme.





## EXPRESSIONS ET COMMENTAIRES

### LA SOURCE DE LA MONTAGNE

1. fût-il même inanimé—თუნდაც უსულა.
  2. à peine un sur cent qui parfois s'écrie—ზოგჯერ ათასში ერთი თუ წამოიძახებს.
  3. mon moi, mon nom disparaissent — ჩემი ვინაობა, ჩემი სახელი იკარგება.
  4. hélas de moi!—ვაი, შენ ჩემო თავო!
  5. bonté, qu'est-il advenu de toi?—მადლო, სად წახველ, რა დაგემართა?
  6. son bois rejeté sur ses épaules—მხრებზე რქებგადაყრილი.
- \* andromède, berce, aspidie, mancienne—plantes diverses (p. 9).

### LA VIOLETTE

1. la tête à tous vents — თავშიშველნი.
2. soudain elle éclate de rire... me couvre de caresses — უცებ გადაიციქისებს... მეფერება.
3. qui lui tombe sous les yeux — რაც კი თვალში მოხვდება, რასაც კი დაინახავს.
4. il ne donne aucun prix à notre beauté — არ აფასებს ჩვენს სილამაზეს.

### LES RACINES

1. comme s'il n'en était de rien — ვითომცდა არაფერიივ.
2. prise de pitié — სიბრალულით შეპყრობილი.
3. qui sait... ce qu'il adviendra de nous? — ვინ იცის, რა მოვევლის?
4. la terre... nous donnera-t-elle de quoi vivre?—მიწა... მოგვცემს კი საზრდოს?

### LE VIEUX HÊTRE

1. „la fée des aulnes“ — ადგილის დედა (იმა თუ იმ ადგილის მფარველი წმინდა სული).

2. pauvre de toi! — შე საწყალო!
3. mettant à nu ses côtes — გაშიშვლებია გვერდები.
4. ta laideur rejaillit sur nous! — შენ გეაუშნობ!
5. un lieu en deçà ou en delà — გაღმით ან გამოღმით.

\* amadouvier—genre de champignon dont on fait l'amadou (p. 19).

#### LES HAUTES MONTAGNES

1. qu'importe — არაფერი ა.
2. la pierre se fend — ქვას ხეთქავს.
3. ce qui était à la portée de leurs yeux et de leurs âmes — რასაც იმათი თვალი და გული მისწვდებოდა.

#### LE FETUQUE

1. une fois écroulée en bas... — როგორც კი ძირს დაეცემა...
2. qu'elle le veuille... — კადეც რომ უნდოდეს...
3. cela ne se peut! — ეს შეუძლებელია!
4. sinon, elle m'eût au moins une fois appelé — თორემ ერთხელაც იქნებოდა დამიძახებდა.

#### LE VAUTOUR CENDRE

1. je n'ai pas tout retenu — ყველაფერი ვერ დავიხსოვებ.
2. qu'il me soit donné à moi... de te chanter! — დაე, მე შენ ვიმღეროდე!
3. nous mettre sur le même pied que lui?! — ჩვენ გავვიტოლა თავი?!
4. je vais lui en faire voir de belles! — მე მას ვუჩვენებ სეირს!
5. ça y est... il commence! — აგერ, დაიწყო!
6. à toi ... de nous montrer de quel bois tu te chauffes! — აბა... შენ იცო როგორც ამოიყრი ჯავრს
7. que comptes-tu faire? — რას აპირებ?

#### „ELLE SE LÈVE, LA CLARTÉ MONTE!“

1. elle se lève, la clarté monte! — ამოდის, ნათდება!
2. la brise... paraît s'être à dessein immobilisée — ნიავი თითქოს განგებ შეჩერებულა.
3. ... rêvant d'apercevoir sur l'un d'entre eux ne fût-ce qu'une goutte de sang — ნატრობდნენ ერთიმეორის ტანზე ერთი წვეთი სისხლი მაინც შეენიშნათ.
4. l'assemblée des loups était éloquente à voir — საინტერესო სანახავი იყო მგლების ხროვა.
5. le temps avance — დრო მიდის.

6. si fait, si fait — ღიხაც! ღიხაც!
7. je lui fais... le mort — თავს მოვიმკვდარუნებ.
8. ...à vous alors de montrer votre ardeur! — აი, მაშინ თქვენ იცით, როგორც იმარჯვებთ!
9. ... nous y entendons! — ამ საქმისა გაგვეგება!
10. si tant que... — ისე, რომ...
11. mus par l'espoir de manger tout leur saoul — იმით დამედებულნი, რომ ძლომამდე შეჭამდნენ; გაძღებოდნენ.
12. Totia avait pris leur tête — ტოტია წინ გაუძღვათ.
13. peste soit de toi! — ჭირმა წავიღოს, შეჩვენებულო!
14. ils sentaient où l'on allait en venir — გრძნობდნენ, რაც მოხდებოდა.
15. en une seconde, il en fut fait de l'existence du vieux Totia — ერთ წამში გაათავდა ბებერი ტოტიას სიცოცხლე.
16. les loups étaient... un tant soit peu rassénérés — მგლები ოდნავ დამშვიდდნენ
17. la clarté est là! — განათდა!

#### RECIT DU PETIT DAIM

1. je me suis fait mal — ვიტკინე.
2. j'ai le cœur bien gros — გული დამძიმებული მაქვს.
3. toujours sur le qui-vive — მუდამ ფხიზლად უნდა იყო.
4. qu'a-t-elle mangé ou bu, qui fût à toi? — რა შეგიჭამა ან რა შეგისვა, რა დაგეშავა?
5. cajoler — ჩხაყვის ჩხავილი.
6. il en veut... — ემტრება.
7. je voyais ce qu'il valait — ვხედავდი, რა შეელოც ბრძანებულა.
- \* noukri — petit daim (p. 44).
- \* nabadi — vêtement d'homme en forme de cape (p. 46).
- \* tchokha — vêtement d'homme, en forme de tunique (p. 48).

#### UNE NOCE CREZ LES GEAIS

1. mangeaille et buvaille allaient bon train — ღიდი ჭამა-სმა გაჩაღდა.
2. la dépouille d'un serpent — გველის წანაყარი ტყავი, გველის ჭარი.
3. les fleurs riaient, corolles deployées — ყვავილები სიცოცხისაგან იფურჩქნებოდნენ.
4. adviene que pourra! — რაც მომივა, მომივა!
5. qu'y puis-je? — რა ექნა?
6. tout de go! — ასე ერთბაშად!
7. c'est trop fort! — ეს უკვე მეტისმეტია!
8. il s'amène ici comme une fleur! — მოთრეულა აქ; ვარდივით გამოჭიმულა აქ!
9. s'il n'en tenait qu'à toi... — შენს სურვილზე რომ იყოს...
10. l'oiseau chanteur n'était pas à la fête — მგალობელი ჩირი არ იღებენდა, ლხინ-ში არ ერეოდა.

11. qui de nous supporterait de le voir nous faire les gros yeux?! — ვინ გაუძლებს მისი თვალების ბრიალს?!
12. toute la nuée des oiseaux prit son essor — მთელი ფრინველთა გუნდი წამოიშალა.
13. loin de là — პირიქით.
14. pris au jeu jusqu'à l'exaltation — თამაშს ვატაცებთ აყოლილი.
15. il alla jusqu'à s'en prendre au roi — მეფესაც აუხირდა.
16. vous êtes beaux, vous! — თქვენც კარგი ვინაშეები ხართ!
17. sinon il en cuira à ta peau! — თორემ ვაი შენს ტყავს!
- \* Mravaljamière — chanson de table géorgienne (p. 51).
- \* thamada—personne qui préside un festin (p. 51).
- \* Souphrouli—chanson de table géorgienne (p. 51).
- \* bayate—chant rappelant la mélopée orientale (p. 53).
- \* davlouri—danse populaire (p. 54).
- \* lekouri—danse géorgienne (p. 56).

#### LES COLOMBES

1. c'était la tombée de la nuit — ღამდებოლა.
2. nous nous sentions... au plus mal — ძალიან ცუდად ვიყავით.
3. rien n'y fit — არაფერმა გაჭრა; ამაოდ.
4. la grâce de Dieu l'avait touché — ღმერთს მოწყალება მოელო მისთვის.
5. il voulait trouver encore quelque chose à se mettre sous la dent — კიდევ უნდოდა შესაჭმელი რამ ეპოვნა.
6. riez tant à vous en étouffer! — თუნდაც ხრჩობამდე გიციინათ!
7. je n'erre pas, comme vous, aux quatre vents! — თქვენსავით აქეთ-იქეთ კი არ დავეთრევი!
8. ces graines n'ont-elles pas été semées à sang et à eau?! — განა ეს მარცვლები სისხლითა და თვლით არაა დათესილი?!
9. en guise de salut — მისალმების ნაცვლად.
10. je vous ferai rendre gorge, sinon, plutôt la mort! — თუ კისერი არ მოგატეხინოთ, ცოცხალი აღარ ვიყო!
11. tu l'auras, à coup sûr! — უეჭველად დაიჭერ, ვერსად წავივა!
12. ce bon à rien de milan — ეს უხეირო ძერა.
13. la gaieté battait son plein — მხიარულება გაჩაღდა.
- \* pépie—maladie des oiseaux qui attaque le bout de la langue et les empêche de manger (p. 69).

#### LE "CHAPEAUTÉ"

1. Sardion... vivait sur pied de notable — სარდიონი დიდკაცურად ცხოვრობდა.
2. c'était un homme heureux que Sardion et tel d'ailleurs il se sentait — ბედნიერი კაცი იყო სარდიონი და ბედნიერადაც გრძნობდა თავს.

3. ceux-ci n'en faisaient qu'à leur tête — ისინი თავისას არ იშლიდნენ.
4. mais restèrent quand même sur leur faim — მაინც შშიერნი დარჩნენ.
5. la pie était dans les trances — კაჭკაქს შშივისგან გააცევა.
6. la mort dans l'âme — გულმოკლული.
7. elle ... le voue à tous les maux — ჰქოლავს, შეაჩვენებს.
8. elle... leva une santé en l'honneur des nouveaux mariés — მან ადღეგრძელა  
ახლად შეუღლებულნი.
9. aux grands maux, les grands remèdes — გაჭირვება მიჩვენე, გაქცევას  
გიჩვენებო; დიუ სატკივარს, დიდი მკურნალობა სჭირდებაო.
10. il aurait dû t'ajouter à la liste — შენც ზედ უნდა მიეყოლებინე.
11. elle nous a bien souvent sortis d'un mauvais pas — ბევრჯერ გადაგვრჩენივართ  
ფათარაკს.
12. elle... fait bombance avec nous — ჩვენთან ერთად შეეძქევა.  
\* Diambeg—dignitaire local (p. 75).

#### LA SOURICIÈRE

1. le cheval avait déjà vingt ans d'âge — ცხენი უკვე ოც წელს გადაცილებული  
იყო.
2. ... pour qu'ils l'usent jusqu'à la corde? — ... რომ ტყავი გააძრონ?
3. c'est moi qui arroserai cela! — მალარიჩი ჩემზე იყოს!
4. il entra sur les pas. — ფეხდაფეხ შეჰყვა.
5. j'ai un peu levé la coude — ცოტა კიდევ გაღ გყარი.
6. je ne vais pas courir à tout bout de champ à la ville?! — მუდამ ქალაქში ხომ  
არ ვირბენ?!
7. c'est là qu'il y a le fin des fins! — აბა აქ არის, რაც არის!
8. Dieu soit loué! — გიშველა ღმერთმა! შენ ავაშენა ღმერთმა!
9. à d'autres, tes sonnettes! — ეგ საყენკა სხვებს დაუყარე!
10. vous parlez d'un petit saint! — ერთი ამ წმინდანს დამიხედეთ!
11. les souris étaient tout yeux — თაგვები თვალდაცეცებულნი იყურებოდნენ.
12. à toi l'honneur! — აბა, შენ იცი!
13. une souris avertie en vaut deux — ერთი ჰყვიანი ორ მამაცად ღირსო.
14. elle était bel et bien fermée — იგი მაგრად, ძალიან მაგრად იყო დაკეტილი.
15. n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd — კარგად დაიხსომა.
16. bien fait pour toi! — ახია შენზე!
17. alors, gare à toi! — მაშინ ნახავ შენს სეირს!
18. nous passerons tous un mauvais quart d'heure! — ავი დღე დაგვადგება ყვე  
ლას!
19. vous avez le bon Dieu dans la poche! — თქვენს ღმერთს ვენაცვალე!

20. nos meilleurs vœux pour ce jour de fête! — მოგილოცავთ დღესასწაულს!  
 21. qu'il vous soit accordé un grand nombre de Noël's pareils à celui-ci — მრავალ  
 ასეთ შობა დღეს დაესწარიო!  
 22. en tant que — როგორც.  
 23. la bombance battit son plein — ქეიფი გარღდა.  
 24. toute la tablée — მენახეები; სუფრასთან მსხდომნი.  
 \* Merani — coursier rapide; ici: nom propre d'un cheval (p. 89).  
 \* Rostom — héros légendaire de Géorgie (p. 89).  
 \* kabalakhi—sorte de turban, passe-montagne (p. 92).  
 \* toumane—un toumane équivaut à dix roubles (p. 93).  
 \* kvévri—grande amphore enfouie presque jusqu'au col dans la terre, où l'on  
 conserve le vin (p. 103).

### LES CHANTRES DE LA NATURE

1. la merlette se tenait pour victorieuse — შაშვი თავისთავს გამარჯვებულად  
 თვლიდა.  
 2. elle était aux anges — აღფრთოვანებული იყო.  
 3. les yeux à l'affût — თვალდაცეცებული.  
 4. en faisant la blessée — თავი დაჭრილად მონაჩვენა.  
 5. fût-ce envers ses ennemis — თუნდაც მტრების მიმართ.  
 6. il est très facile, ne fût-ce qu'à l'homme, de l'attraper, d'autant plus au  
 chat... — მისი დაჭერა ადამიანისთვისაც კი ადვილია, თორემ კატისათვის მით უმეტეს.  
 7. ils ne demandent pas à être payés de retour — სასუიდეულს არ თხოულობენ.  
 8. cela va sans dire — ეს თავისთავად ცხადია.  
 9. je suis venu te présenter... tous mes vœux à l'occasion de cette fête — მო-  
 ველი, მოგილოცო ეს დღესასწაული.  
 10. l'on n'y sent pas tonner la virilité — მასში არ გამოისმის ქეკა ვაჯაკურთი.  
 11. et ne fût-ce cela — ესეც არ იყოს.  
 12. à tour de rôle — რიგ-რიგობით.  
 13. il ne fait guère cas de la personne du rossignol — ბულბულის პიროვნება არც  
 კი ეპიტანეება.  
 14. ma parole — ღმერთმანი.  
 15. tu ne pourrais venir à bout de personne — შენ ვერავის მოერევი.  
 16. il soit interdit... de porter la main sur un autre — აკრძალულია ერთმა  
 ხელი აღმართოს მეორეზე.  
 17. une fois à ses côtés — როგორც კი გვერდში ამოუდგა.  
 18. par ta grâce — შენი წყალობით.  
 \* remarque de l'auteur: dans le peuple, c'est ainsi qu'est interprété le roucou-  
 lement de la palombe (p. 116).

T A B L E D E S M A T I È R E S

		page
VAJA PCHAVÉLA	(par G. NATROCHVILI)	5
LA SOURCE DE LA MONTAGNE	(traduit par N. KALATOZICHVILI)	7
LA VIOLETTE	(traduit par N. KADEICHVILI)	10
LES RACINES	(traduit par N. KADEICHVILI)	13
LE VIEUX HETRE	(traduit par N. KADEICHVILI)	16
LES HAUTES MONTAGNES	(traduit par N. KADEICHVILI)	21
LE FÉTUQUE	(traduit par N. KALATOZICHVILI)	24
LE VAUTOUR CENDRÉ	(traduit par N. KALATOZICHVILI)	28
ELLE SE LÈVE, LA CLARTÉ MONTE!	(traduit par N. KALATOZICHVILI)	35
RÉCIT DU PETIT DAIM	(traduit par N. KADEICHVILI)	40
UNE NOCE CHEZ LES GEAIS	(traduit par N. KADEICHVILI)	50
LES COLOMBES	(traduit par N. KALATOZICHVILI)	59
LE „CHAPEAUTÉ-	(traduit par N. KALATOZICHVILI)	73
LA SOURICIÈRE	(traduit par N. KALATOZICHVILI)	89
LES CHANTRES DE LA NATURE	(traduit par N. KADEICHVILI)	108
EXPRESSIONS ET COMMENTAIRES	(par N. KADEICHVILI et N. KALATOZICHVILI)	120

გარეკანის მხატვარი ზ. ძლინძაძე

მხატვრები { ს. კინწურაშვილი  
                  { ზ. გიბაძე

რედაქტორი ე. მთერალაშვილი  
მხატვრული რედაქტორი თ. კარბეღლაშვილი  
ტექნიკური რედაქტორი ნ. კუციანი  
ორიენტორი ე. ცინცაძე  
გამომცემი გ. იოსელიანი

გადაეცა წარმოებას 25/XII-74 წ. ხელმოწერილი დასაბეჭდად 15/XI 76 წ.  
საბეჭდი ქაღალდი № 1. ქაღალდის ზომა 84 × 103<sup>1</sup>/<sub>168</sub>. პირობითი ნაბეჭდი თაბახი 13,44.  
სააღრიცხვო-ააგამომცემლო თაბახი 7,79.  
ტირაჟი 2.000 შუკვ. 495

ფასი 1 მან. 28 კპ.

გამომცემლობა „განათლება“, თბილისი, მარჯანიშვილის ქ. № 5.  
Издательство «Ганатლება», Тбилиси, ул. Марджанишвили, № 5.

1977

აიწყო და აიქინდა საქ. სსრ მინისტრთა საბჭოს გამომცემლობათა, პოლიგრაფიისა და წიგნის  
ვაჭრობის საქმეთა სახელმწიფო კომიტეტის მთავარბოლიგრაფმწველობის სტამბა № 1,  
თბილისი, ორჯონიკიძის ქ. № 50.

Набрано и сброшюровано в типографии № 1 Главполиграфпрома Госкомитета Совета  
Министров Груз. ССР по делам издательства, полиграфии и книжной торговли,  
Тбилиси, ул. Орджоникидзе, 50.

Отпечатано в Тбилисской типографии цветной печати, пр. Плеханова, 50.



1-23

н. 3/43



**ВАЖА ПШАВЕЛА**  
**ПЕВЦЫ ПРИРОДЫ**  
(на французском языке)

---

Перевели с грузинского:  
КАДЕИШВИЛИ НИНО ГРИГОРЬЕВНА  
КАЛАТОЗИШВИЛИ НИНО ВАСИЛЬЕВНА



სანათლებლო